



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

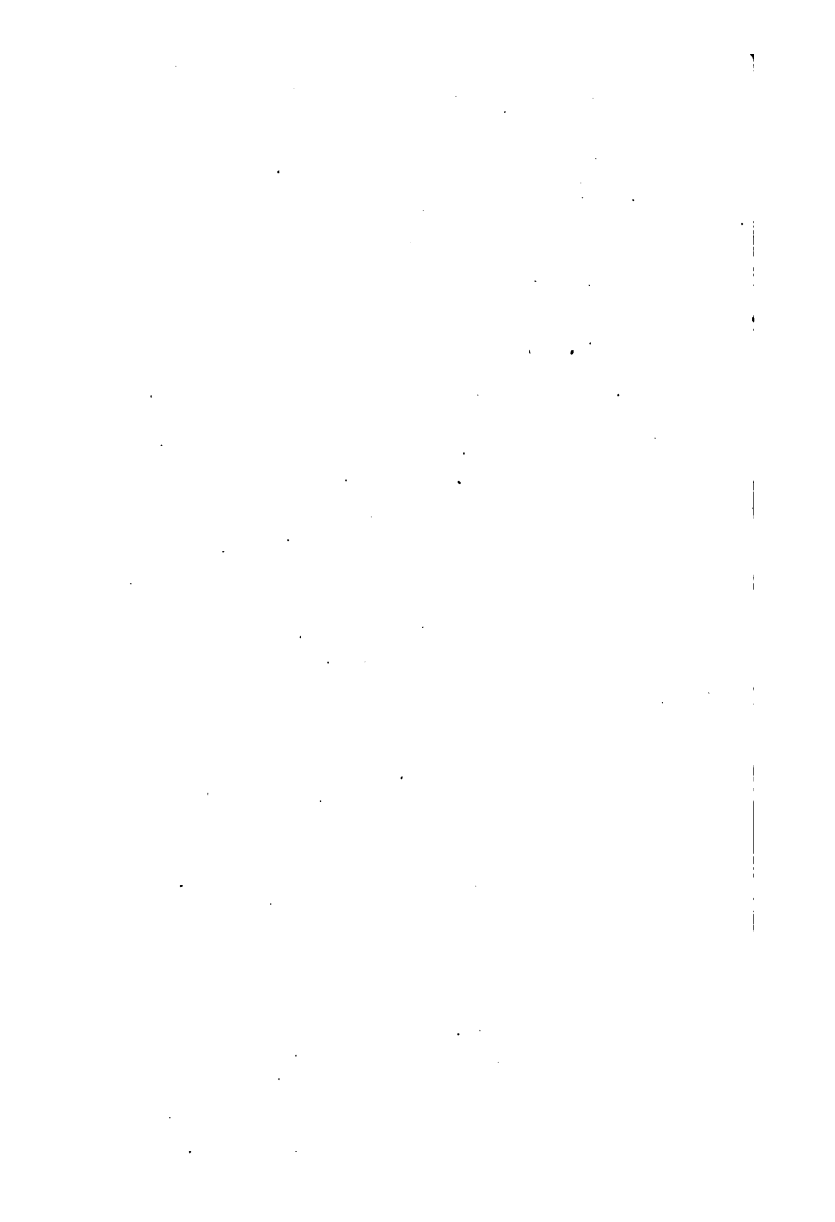
Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



31. g. 23







LADY CLARE

PARIS. - TYP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ENFURTH. 1-

LADY CLARE

LÉGENDE

PAR

J. T. DE SAINT-GERMAIN

AUTEUR DE LA LÉGENDE DE L'ÉPINGLE, ETC.

" Ring in the love of truth and right. "

TENNYSON.



PARIS

JULES TARDIEU, ÉDITEUR

13, RUE DE TOURNON, 13

1859

Droits de traduction et de reproduction réservés.



A

M. C. KNIGHT W.....

A BOULOGNE-SUR-MER.

Cher monsieur,

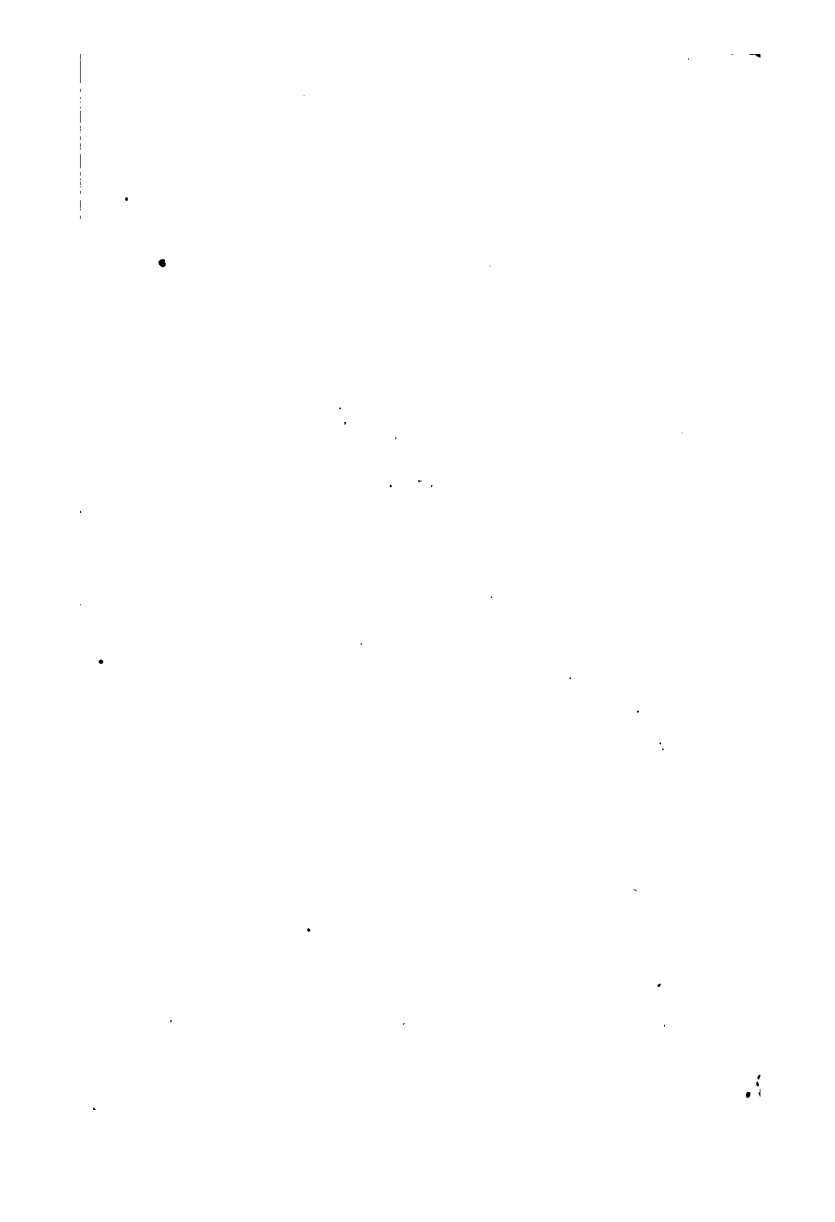
C'est à vous que je dois l'idée de cette légende. J'en ai emprunté le sujet aux Poésies de Tennyson, un charmant livre que vous m'avez fait connaître lorsque j'ai passé, au sein de votre famille, quelques heureuses et trop courtes journées.

Veuillez donc accepter le premier exemplaire de ce petit livre, en souvenir de notre bonne amitié.

Votre bien affectionné,

J. T.

Octobre 1855.



LADY CLARE

I

TOUT OU RIEN

" Lord Ronald courted lady Clare
I trow they did not part in scorn;
Lord Ronald, her cousin, courted her,
And they will wed the morrow morn."

« Que les bords du Brignal sont beaux et sauvages! que les bois de Greta sont verts! on y cueille des guirlandes dignes de parer la reine de l'été. — Que les bords du Brignal sont frais et charmants! Que les bois de Greta sont verts! J'aimerais mieux errer avec Edmond sous leur frais ombrage qu'être la reine d'Angleterre!... »

Ainsi commence une ancienne ballade anglaise; et, dans la plupart de ces *old songs*, qui sont venus jusqu'à nous à travers les âges, on retrouve ce sentiment profond d'admiration et d'amour pour la fraîche nature de la vieille Angleterre.

Ainsi disait aussi à demi-voix lady Clare, assise toute rêveuse au bord de la fontaine murmurante :
« Que les bois de Cumnor sont verts ! que les bords de la Clyde sont beaux et sauvages ! J'aimerais mieux errer avec Ronald sous leur ombrage que d'être la reine d'Angleterre ! »

Ce n'est que sur ces verts gazons, sous le dôme impénétrable de ces chênes séculaires, que fleurissent et s'épanouissent ces blondes filles d'Ève, fleurs vivantes qui ont peut-être valu à cette contrée brumeuse le joli nom de joyeuse Angleterre (*the merry England*). Leurs longs cheveux bouclés sont blonds comme la moisson dorée, leurs grands yeux sont bleus comme le lac, leur sein plus blanc que la neige de leurs montagnes, leur taille plus souple que le roseau de la Clyde; ainsi était lady Clare, plus fraîche et plus pure que le perce-neige, cette première promesse du printemps qui surgit au sein de la terre désolée.

Sa riche chevelure flottait au vent, les larges manches de son léger peignoir blanc fendues jusqu'à l'épaule s'agitaient comme des ailes. Elle ressemblait à un ange gardant la porte du paradis. Car c'était un paradis que ce parc mystérieux dont elle était la souveraine. Les deux sources vives entre lesquelles elle reposait dans le plus doux abandon glissaient sur un lit de mousse et se réunissaient à ses pieds avant de se perdre dans un petit lac qui reflétait le ciel et les arbres épais. Au delà des sombres feuillages s'élevaient les tours crénelées de l'antique château de Cumnor-Hall. Mais il n'est plus permis aux poètes de décrire ces splendides et vaporeux paysages que Turner et Gainsborough ont fixés sur la toile.

Elle paraissait écouter avec attention un bruit lointain et presque imperceptible. « C'est lui, » dit-elle; le bruit augmenta par degrés, et bientôt Ronald, ayant attaché à un arbre son cheval couvert d'écume, sortit des épais buissons et s'avança dans l'amphithéâtre de verdure qui couronnait la fontaine. Elle lui tendit la main sans se lever, et il prit place à ses pieds.

Ils restèrent longtemps sans se dire une parole.

C'est qu'il y a dans une affection profonde un sentiment si vif et si complet, que la voix paraît impuissante. Le silence seul est éloquent au milieu d'une si belle nature; la source vive parlait pour eux. Ils étaient là tous deux dans cette solitude; leur image se mirait dans la limpide fontaine, les rameaux retombant par leur poids les couvraient d'un immense berceau, les oiseaux les saluaient, le ciel leur souriait, leurs regards se confondaient, et leurs mains se touchaient dans une molle étreinte. Lady Clare s'abandonnait avec la foi que donnent l'estime et l'admiration pour un noble caractère, Ronald exprimait par son regard la protection, le respect et l'extase.

L'amour est grave, l'amour sincère est sérieux. Il semble que deux âmes qui se confondent s'avancent vers le bonheur avec crainte, comme deux acolytes s'avancent les yeux baissés vers l'autel du sacrifice; ces instants de silence étaient pleins de délices, ce calme était peut-être plus expressif que les orages de la passion; leurs cœurs battaient comme un seul cœur, leurs deux existences semblaient couler en un seul flot comme les deux ruisseaux de la double source se réunissant en un

seul pour se perdre dans le lac. Ils ne parlaient pas, car « ce qu'il y a de plus pur dans le cœur de l'homme n'en sort jamais; » ils ne parlaient pas, — ils s'*aimaient*.

Lady Clare osa parler la première. Mais, si vous laissez deux amoureux au fond des bois, de quoi voulez-vous qu'ils s'entretiennent, si ce n'est d'eux-mêmes et de l'histoire de leurs amours, redite cent fois et toujours nouvelle? Si nous les écoutons à travers les buissons, nous saurons peut-être cette histoire aussi bien qu'eux.

Je conviens bien que dans le monde où nous vivons les choses ne se passent pas tout à fait ainsi. Quand les notaires des deux parties, nous dirions presque des deux adversaires, ont vérifié les titres et les valeurs et se sont mis enfin d'accord avec les familles, on *confronte* les futurs conjoints; le prétendu est solennellement autorisé à *faire sa cour*, selon l'expression consacrée. Cela consiste ordinairement à acheter tous les matins, pendant un mois, un bouquet de trois à quinze francs chez une fleuriste en renom, et à l'envoyer dans un papier blanc comme la neige à la fiancée inconnue. Ce bouquet symbolique veut

LADY CLARE.

dire invariablement : *Vous êtes belle et je vous aime* (deux vérités quelquefois douteuses). Puis on se présente à trois heures dans une tenue irréprochable pour faire de la belle conversation; la fiancée baisse les yeux et ne parle pas la première; on cause de tout, mais surtout du bois, du théâtre, de la rente, de la toilette des mariées du jour; la dernière quinzaine est employée à faire des emplettes chez les marchands et des commandes chez les couturières. Les cœurs commencent à s'ouvrir en même temps que les bourses, le sentiment s'épanche en même temps que les louis d'or... après quoi les futurs époux sont unis à jamais en présence des familles attendries.

Mais comment faire une seule page de légende avec ce programme *très-raisonnable*? nous aimons mieux suivre pas à pas la fantaisie de notre naïve ballade et écouter lady Clare qui ne baisse pas les yeux, mais qui regarde en souriant l'heureux Ronald et qui lui dit de sa plus douce voix :

— Je vous attendais, Ronald; je savais bien que vous alliez venir. Vous êtes mon prisonnier maintenant; je vous avais bien prévenu. Quoi! ne le vouliez-vous pas? est-ce donc votre beau cheval

qui vous a entraîné ici malgré vous, ou bien êtes-vous près de moi de votre plein gré? Vous rendez-vous enfin? êtes-vous à ma merci? vous ne dites rien? Vous ne paraissez pourtant pas bien malheureux, Ronald... mais parlez donc, défendez-vous.

Ronald la regarda longtemps, et l'écoutait encore quand elle ne parlait plus, et prolongeait avec délice ce moment d'incertitude et de bonheur.

— Je suis sans défense, dit-il d'une voix éteinte par l'émotion; je ne puis vous dire si je suis venu de mon plein gré, je ne sais pas comment je suis ici. Je crois, je crois bien que je ne voulais pas venir; mais à présent il est trop tard; je suis à vous, Clare, à vous pour toujours, faites de moi ce que vous voudrez.

Et, se mettant à genoux, il lui tendit ses deux mains croisées, comme un captif auquel on va passer de lourdes chaînes.

Lady Clare détacha sérieusement une liane de vigne vierge qui serpentait près d'elle, et elle en entourra les deux mains de Ronald.

— Ne bougez plus, lui dit-elle, et je vais vous dire ce que je veux de vous. Mais vous le savez,

Ronald; vous voulez seulement me faire répéter ce que mes yeux vous auraient déjà dit si vous les aviez regardés. Vous croyez peut-être m'embarrasser, Ronald, mais je n'ai pas peur de vous, car vous êtes enchaîné.

— Oui, Clare, dit enfin Ronald, les mains jointes et courbant la tête pour cacher ses larmes, je comprends, mais je n'ose pas croire; peut-être c'est un rêve, parlez-moi encore; je n'attends rien de vous, je ne demandais rien, vous le savez; dites-moi, dites ce que vous voulez.

— Mon prisonnier n'est pas loyal dans ses réponses, dit lady Clare d'un ton grave en mettant un doigt sur ses lèvres; vous ne demandez rien, dites-vous, Ronald, et vous êtes-là à mes genoux, et vous me parlez d'une voix suppliante, et vos yeux interrogent avec crainte mon regard! Vous mériteriez peut-être que je délie vos fers et que je vous rende votre liberté pour vous punir.

— Pardon! dit vivement Ronald en l'arrêtant.

— Mais tel n'est pas notre bon plaisir, reprit gravement lady Clare.

— Parlez donc vite, dit Ronald, ne voyez-vous pas que vous me faites mourir.

— Eh bien, vivez, Ronald, cher Ronald, car je veux..... je veux faire de vous mon seigneur et maître; à vous, Ronald, tous ces grands biens, ces champs fertiles, ces beaux ombrages, à vous toutes ces fleurs, et les flots de la source murmurante, et le ciel qui s'y reflète; à vous les tourelles crénelées du vieux château de Cumnor-Hall, à vous, Ronald, la châtelaine.

Et, arrachant les liens de la vigne, elle lui tendit les deux mains.

— Je le savais bien, lui dit Ronald en pressant ses petites mains dans les siennes. Je le savais, ma Clare bien-aimée, et j'avais peur; car de tous ces biens, de tous ces trésors, je ne veux qu'une fleur.

Et, se penchant vers la fontaine, il cueillit un lis blanc qui commençait à s'ouvrir et le toucha de ses lèvres.

— Pour ce lis, dit-il, je donnerais tous les biens que vous m'offrez.

— Vous savez nos conditions, Ronald, dit en riant lady Clare : tout ou rien.

Et elle s'empara de la branche de lis.

— Je ne vous ai jamais dit si... je vous aime,

murmura Ronald, vous l'avez peut-être deviné ; mais vous, Clare, pourquoi m'aimez-vous ?

Car, à la manière des amants, il voulait se faire redire ce qu'il savait si bien.

— Que suis-je ? qu'ai-je fait pour mériter d'être ici près de vous et d'y rester toujours ? Parlez, parlez encore.

Les yeux de lady Clare se chargèrent peut-être de la réponse, car il se fit un grand silence, et nous n'entendons plus rien que la source murmurante sous les sombres feuillages de Cumnor.

II

POURQUOI

"He does not love me for my birth,
Nor for my lands so broad and fair;
He loves me for my own true worth,
And that is well, said lady Clare."

— Pourquoi je vous aime? dit enfin lady Clare; parce que vous, qui deviez me hair, vous seul m'avez protégée. Le testament qui m'a mise en possession de ces vastes domaines vous a déshérité, vous le savez bien, car nous sommes cousins au même degré de l'ancien seigneur de Cumnor. Si je meurs, vous deviendrez le possesseur de ces vastes domaines, et pourtant c'est vous, Ronald, qui m'empêchez de mourir.

Pourquoi je vous aime? parce que tous les nobles seigneurs des châteaux voisins, qui n'avaient jamais songé à lady Clare, ont voulu me faire croire à leur passion soudaine quand j'ai pris possession de Cumnor-Hall. Vous seul qui m'aimiez, je le sais bien, vous ne m'avez rien dit.

Pourquoi je vous aime, Ronald? parce que vous avez été mon refuge et mon sauveur. Lorsque l'indigne Norton, plus audacieux que ses rivaux, a osé pénétrer jusqu'ici, à cette place même, et m'a bravée, me croyant sans défense, vous seul vous êtes présenté pour me secourir. Et comme il était aussi lâche que menteur, il n'a pu soutenir votre loyal regard. Grâce à vous, j'espère être délivrée pour toujours de son odieuse présence.

Vous voulez savoir si je vous aime? demandez-moi alors pourquoi je suis si confiante dans cette solitude, tout près, tout près de vous, Ronald; pourquoi je me livre, je me donne à vous. C'est ici que j'ai voulu vous revoir et vous dire : « Mon Ronald, je vous aime, » à cette même place où Dieu vous envoya un jour comme mon ange gardien.

Mais ici même, faut-il le dire? j'ai peur. Il me

semble encore voir le pâle et repoussant visage de Norton se montrer à travers les feuillages... Écoutez vous-même... écoutez bien... N'entendez-vous pas un bruit sinistre là-bas dans les noirs buissons?

Et elle se rapprocha tout près de Ronald.

— J'ai peur, dit-elle en pâlisant; vous voyez bien que vous ne pouvez plus me quitter.

— Ne craignez rien, ma Clare chérie, dit Ronald; je veillerai sur vous. C'est le vent qui agite les feuilles ou peut-être un oiseau qui cherche son nid.

Mais Ronald avait vu comme une ombre furtive se dessiner derrière les branches tombantes du cyprès.

— Adieu et à toujours, Clare, lui dit-il en lui pressant la main; il faut rentrer à Cumnor-Hall et ne plus vous éloigner, et ne sortir qu'en compagnie d'une de vos femmes.

— Et votre père, lui dit Clare, que va-t-il penser?

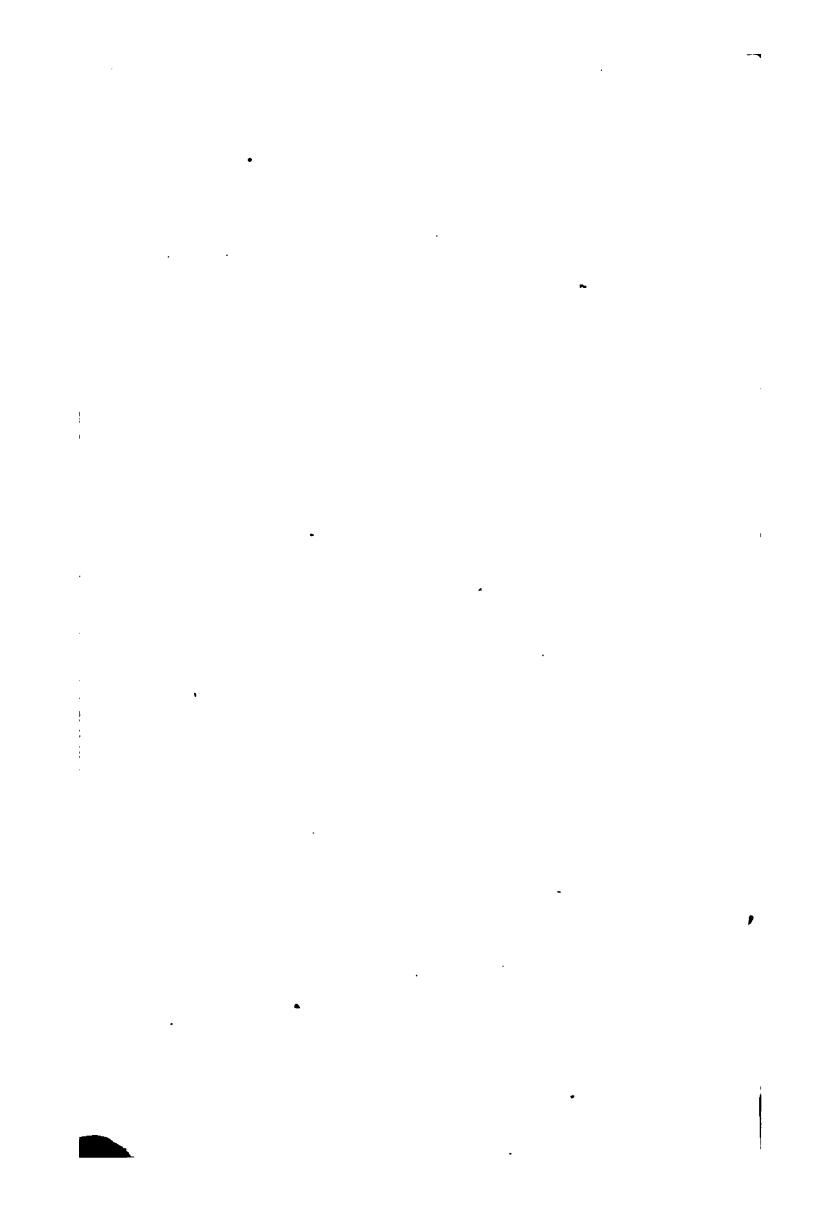
— Je ne lui ai encore rien dit. Depuis que cet héritage a fait tomber en vos mains ces biens immenses, il a témoigné pour vous un éloignement que je ne puis comprendre, et, comme d'un com-

mun accord, nous n'avons jamais prononcé votre nom. Mais, s'il a été injuste envers vous, Clare, c'est qu'il ne vous connaît pas ; il faut lui pardonner, car plus les hommes approchent du terme fatal qui doit les priver de tous les biens de ce monde, plus ces biens leur semblent précieux. Tandis que nous, nous trouvons dans notre affection, dans la belle nature qui nous entoure, dans l'avenir qui nous sourit, une source inépuisable de bonheur. Et puis il est bon, mon père, et il n'aime que moi au monde, il ne vit que pour moi. Quand il me saura si heureux, tout sera oublié.

— Cher Ronald, dit lady Clare, mon cœur est trop plein pour qu'il y reste une place pour le ressentiment. J'aime ce que vous aimez. Adieu donc, mon seigneur et maître, dit-elle en s'inclinant avec grâce devant lui ; adieu, noble sir de Cumnor et autres lieux. Tout cela est à vous, dit-elle en étendant le bras autour d'elle, et cela aussi, ajouta-t-elle en lui montrant le ciel.

Ronald, en extase, gardait sa main dans les siennes, et c'était dans son regard qu'il voyait ce ciel qu'elle lui montrait. Il fallut enfin se séparer. Ronald suivit des yeux avec quelque inquiétude sa

blanche image à travers la feuillée; et, quand il la vit toucher la grille du château, il détacha son cheval, qui piaffait d'impatience, et il partit comme un trait.



III

UN CONSEIL D'AMI

"In there came old Alice the nurse,
Said, who was this that went from thee?
It was my cousin, said lady Clare,
To-morrow he weds with me."

Ronald ne s'était pas trompé : le lâche Norton était, en effet, caché, comme une bête fauve épiant sa proie, derrière la fontaine. Il avait entendu une partie de cet entretien décisif : il voyait ses plans entièrement détruits. Il avait rêvé de refaire sa fortune en épousant lady Clare, dont le domaine touchait ce qui lui restait de son patrimoine, déjà bien ébréché par ses désordres. La beauté de cette jeune héritière, isolée et sans défense, avait excité

toutes les convoitises du gentilhomme ruiné et blasé. Il ne s'était laissé rebuter par aucun refus, par aucun mépris. Il avait, enfin, pénétré dans le parc réservé, malgré la défense de lady Clare; il l'avait surprise elle-même dans l'asile mystérieux et préféré de la claire fontaine de Cumnor; il la bravait dans ce refuge, et elle s'enfuyait éperdue, lorsqu'un hasard inattendu avait conduit Ronald du même côté et l'avait obligé à une honteuse retraite.

Norton avait conservé de cet échec un vif ressentiment, et il cherchait comment il pourrait bien se venger sans se compromettre, lorsqu'une rencontre imprévue suggéra à son imagination, féconde pour le mal, une invention bien digne de sa méchante nature.

Si la pureté de l'âme se révèle dans le regard, le vice y laisse presque toujours une marque indélébile; malgré son air doux et sa démarche insinuante, il suffisait de l'observer avec quelque attention pour saisir le secret de cette nature dégradée. Mais sa dissimulation pouvait encore en imposer au vulgaire, et elle obtint en cette occasion un succès complet.

En s'éloignant du parc, il se trouva, au détour d'un chemin creux, en présence d'Alice, la vieille nourrice; elle était toujours restée près de lady Clare, changeant successivement ses fonctions de nourrice et de bonne d'enfant pour celles de femme de charge et d'intendante. C'était une paysanne écossaise assez intéressée, ce qui ne l'empêchait pas d'être très-attachée à lady Clare et d'être aussi crédule que la plus ignorante montagnarde. C'était bien la cire molle que pouvait pétrir la main expérimentée de l'habile Norton.

— Eh bien, ma vieille Alice, lui dit-il avec bonhomie et d'un air de compassion, nos beaux jours sont donc passés? Vous ne serez plus maîtresse à Cumnor : vous allez avoir un nouveau seigneur.

— Qu'y a-t-il donc de nouveau, M. Norton?

— Quoi! vous ne savez pas que sir Ronald épouse votre maîtresse, et que vous ne resterez pas longtemps au château, car on doit faire maison nette : à jeune ménage il faut jeunes serviteurs; quant aux anciens, ils deviendront ce qu'ils pourront.

— Les mauvaises nouvelles viennent toujours au-devant des pauvres gens; mais vous vous trom-

pez, M. Norton. Moi ne pas rester à Cumnor-Hall, près de lady Clare, que j'ai nourrie, que j'ai élevée, à laquelle j'ai servi de mère ? lady Clare, pour laquelle j'ai tout abandonné, tout oublié ! Oh ! non, ce n'est pas possible.

— C'est pourtant ainsi, Alice ; il ne faut pas compter sur son prochain. Tout ce que je peux faire, car j'ai de l'amitié pour vous, c'est de vous donner asile chez moi quand vous serez congédiée ; mais le service vous semblera bien rude, ma pauvre Alice, à vous qui avez si longtemps commandé à toute une maison ; car lady Clare s'en rapportait à vous sur toutes choses, et tout le monde vous craignait et vous servait.

— Mais vous direz bien un mot pour moi, mon bon monsieur Norton, vous qui vous rencontrez souvent avec lady Clare ; l'autre jour encore...

— Non, Alice, je ne puis plus rien dire pour vous ; je ne suis plus en faveur ; mais je sais, je sais bien un moyen de vous garder votre position à Cumnor, et même de la rendre plus stable et plus brillante.

— Et ce moyen, M. Norton, dites-moi, en conscience, il ne peut pas nuire à ma petite

Clare, bien sûr? car je l'aime comme mon enfant.

— Bien au contraire, dit le rusé Norton en lui prenant le bras; et, si vous m'écoutez, vous aurez le droit de l'aimer bien plus. Mais, si vous ne suivez pas mon conseil, souvenez-vous qu'il faut quitter Cumnor-Hall; on parle déjà de l'intendante qui doit vous remplacer.

— Conseillez-moi donc, cher monsieur; il n'y a pas de temps à perdre, et si, de mon côté, je peux vous servir, comptez sur moi.

Norton, voyant la nourrice dans de telles dispositions de crédulité, la conduisit à l'écart, sous un abri du grand bois, et, ayant pris place avec elle au pied d'un arbre :

— Écoutez-moi bien, Alice, lui dit-il, et surtout gardez-vous de prononcer mon nom dans cette affaire, car tout serait manqué.

Vous vous souvenez bien que vous habitiez autrefois près de Loch-Leven, et que milady, la mère de lady Clare, vous a confié cette enfant lorsqu'elle est partie pour l'Italie, où elle est morte peu de temps après. Vous voyez que je suis bien informé. Et quand le vieux lord est venu vous redemander son enfant, qu'avez-vous fait?

— Eh bien, je lui ai rendu lady Clare; il m'a emmenée avec elle, et depuis je ne l'ai pas quittée un seul jour.

— Là est l'erreur, ma chère Alice. Tâchez de vous souvenir.

— Comment ? dit Alice tout étonnée, que puis-je dire de plus ? Quand le père de lady Clare est mort, elle s'est trouvée bien seule et elle m'a témoigné une grande amitié; et, quand elle a hérité de ces grands biens, je l'ai suivie à Cumnor-Hall, et j'espérais bien ne jamais la quitter que pour mourir.

— Écoutez-moi bien, Alice. Voilà comme les choses se sont passées : la petite Clare est morte dans vos bras....

— Comment dites-vous cela ? s'écria Alice stupéfaite.

— Attendez, attendez. Quand le vieux lord est venu vous la redemander, vous avez craint ses reproches et son désespoir, bonne Alice ; vous n'avez pas voulu briser son cœur. Alors vous avez fait cette réflexion : si au lieu de Clare je lui donnais ma petite Mary, qui est juste du même âge et qui lui ressemble, d'un côté je lui épargnerais une grande peine, et puis Mary deviendrait une grande

dame, et moi je ne la quitterais pas, car il me l'a bien promis.

— Mais M. Norton, que me dites-vous là? reprit Alice en s'essuyant les yeux, vous savez bien, puisque vous habitiez dans le pays, que ma pauvre petite Mary repose à Loch-Leven, sous ce grand buisson d'aubépines qui est au bord du cimetière. Quoiqu'il y ait bien longtemps, une mère n'oublie pas cette place là.

— Vous vous imaginez cela, pauvre Alice. Vous avez eu la tête bien dérangée à cette époque. Votre véritable enfant n'est-elle pas celle que vous avez nourrie de votre lait, à laquelle vous avez consacré votre vie? Mais attendez; tout n'a-t-il pas réussi à vos souhaits? Vous avez mené la vie de château au lieu de languir dans votre chaumière; le vieux lord a passé une heureuse vieillesse près de votre fille, jouissant de toutes les illusions de l'amour paternel, et aujourd'hui Mary, que vous appelez lady Clare, est une riche héritière et va épouser sir Ronald; tout est donc pour le mieux.

— Ne dites pas cela, monsieur Norton. Je sais bien où est ma pauvre enfant. Vous voulez que je trompe ma bonne maîtresse.

— Et quel mal voulez-vous lui faire ? Voyons, dit Norton avec un faux sourire. Si mon moyen ne vous semble pas bon, je ne vous force pas ; vous n'avez qu'à faire vos paquets et à dire adieu à Cumnor-Hall, car vous savez que votre *bonne* maîtresse n'y gardera pas les anciens serviteurs.

— Eh bien, je partirai, dit Alice en fondant en larmes.

— Raisonçons un peu, dit vivement Norton en la voyant faiblir, et laissez-moi parler ; vous n'en ferez que ce que vous voudrez. Si vous dites à lady Clare que vous êtes sa mère, qu'arrivera-t-il ? Croyez-vous qu'elle va s'en vanter dans le pays ? Elle craindrait de faire manquer son mariage, car le beau Ronald lui tient au cœur. Sa conscience sera du reste bien tranquille, puisque par ce mariage même elle rend tous les domaines de Cumnor à son cousin, le légitime héritier. Elle vous remerciera d'avoir si bien assuré sa fortune par votre prévoyance, elle vous gardera près d'elle, elle entourera votre vieillesse de soins et d'égards, et un jour elle confiera la vérité à son époux ; elle osera lui avouer que vous êtes sa mère, quand le moment opportun sera venu.

Quant à des preuves, s'il vous en faut, je vous en fournirai, les témoins ne me manqueront pas. Ce que j'en fais, c'est par intérêt pour vous ; est-ce que j'ai quelque chose à gagner dans cette affaire ? Il y a encore des braves gens ; tenez, bonne Alice, prenez cette bourse, c'est un gage de ma sincérité. Si tout ne réussit pas comme je vous le dis, vous garderez au moins cet argent. Et maintenant, pas un mot de notre rencontre. Vous pouvez tout sauver ou tout perdre, cela vous regarde.

Norton disparut, laissant la faible et crédule Alice dans une grande perplexité et en proie à de longues méditations.



MENSONGE

" O god be thankd, said Alice the nurse,
That all comes round so just and fair :
Lord Ronald is heir of all your lands;
And you are not the lady Clare. "

Si la nourrice était assez simple pour supposer que la nouvelle inattendue qu'elle allait apprendre à lady Clare devait seulement tourner à son propre avantage, et ne changerait pas le riant avenir de sa jeune maitresse, Norton du moins était trop habile pour penser que les choses se passeraient ainsi ; sans quoi il ne se serait pas mis pour si peu en frais de méchanceté. Mais il connaissait bien la fierté de lady Clare, et il rendait bien jus-

tice à la noblesse de son caractère. Car les méchants sont encore obligés, dans ce qu'il leur reste de cœur, de rendre un hommage secret à la loyauté.

— Elle ne gardera pas ce secret, se disait-il; si je la connais bien, c'est elle-même qui rendra à Ronald sa parole. Celui-ci serait encore assez naïf pour épouser une bergère, j'en conviens; mais c'est là que j'attends l'austère squire de Manbray, le père de sir Ronald. De là surgiront, selon toute apparence, des orages et des tempêtes. Qui sait? J'y trouverai peut-être mon compte, et mon tour peut revenir. Laissons maintenant jouer nos marionnettes; il s'agit seulement de ne pas laisser voir celui qui tient les fils..— Avait-il deviné juste, ou la Providence se réservait-elle de faire tourner, comme il arrive quelquefois, les projets du méchant au profit des justes?

Alice, après avoir longuement réfléchi et hésité, se décida, comme il arrive souvent aux esprits faibles, à faire passer son intérêt avant celui de la justice et de la vérité; mais ce n'était pas sans émotion et peut-être sans remords qu'elle se préparait à la scène cruelle qu'elle allait jouer, et pour laquelle elle ne se sentait pas de forcé.

Elle était plus inconsiderée que méchante, et, pour ne pas la croire trop coupable, il faut supposer qu'elle ne comprenait pas toute la portée d'une démarche qui pouvait troubler l'existence d'une innocente et charmante créature.

Quand la vieille Alice se trouva seule avec sa maîtresse dans un appartement reculé du vieux château de Cumnor :

— Lady Clare, lui dit-elle, vous étiez ce matin encore à la fontaine de Cumnor, avec sir Ronald, et vous ne me blâmez pas, j'espère, de veiller sur vous. Auriez-vous donc maintenant quelque chose de caché pour votre bonne nourrice, pour celle qui a veillé près de votre berceau, qui vous a servi de mère, et qui ne vous quittera jamais, jamais, n'est-ce pas ?

— Non, chère Alice, je n'ai rien de caché pour toi, mais je ne pouvais te dire avant le temps un secret qui ne m'appartenait pas. Aujourd'hui je suis heureuse. Sois la première à partager ma joie. Sir Ronald qui m'aimait depuis longtemps, mon cousin Ronald dont tu connais le noble cœur, car il est la providence des pauvres et des malheureux, eh bien, il est mon fiancé. La petite Clare, l'enfant

que tu as nourrie, chérie et choyée comme ta fille, sera bientôt sa femme, et dans quelques jours il sera le seigneur de Cumnor. N'est-ce pas heureux, dis, ma bonne nourrice, de rendre ces vastes domaines à l'héritier légitime qui en avait été privé par un testament trop favorable pour moi? Comme mon cœur est soulagé par cette restitution! tu comprends toute ma joie. Ainsi, adieu notre puissance, Alice; c'est à notre nouveau maître qu'il faudra maintenant obéir.

— Mon enfant, dit gravement la nourrice, écoute; c'est le ciel qui a conduit tout cela. Tu es en état de me comprendre maintenant, et puis tout a réussi selon mes désirs; il est temps de te révéler un secret que tu dois connaître, et qui pèse depuis longtemps sur mon cœur.

— Un secret, nourrice? s'il concerne sir Ronald, je ne veux rien savoir; c'est à lui de me dire ce qu'il voudra que je connaisse de sa vie. Je ne lui demande rien; il est si bon de se livrer en toute confiance! Garde tes secrets, ma bonne nourrice, et sois heureuse avec nous, puisque tu nous aimes.

— Enfant, ce secret ne concerne que toi seule:

il doit rester entre nous deux, et sir Ronald n'en doit surtout rien savoir.

— Alors, ne le dis pas, nourrice, car je n'aurai pas de secrets pour Ronald, je t'en avertis : Je ne veux rien savoir de lui ; mais lui, il doit connaître ma vie tout entière et tout ce qui me touche.

— Tu es bien jeune, Clare, tu n'as pas d'expérience ; quand j'aurai parlé, tu verras bien que c'est un secret entre Dieu et nous.

— Quel mystère ! dit Clare, en la regardant avec crainte, est-ce donc bien grave ? tu commences à m'inquiéter, vraiment ; explique toi.

Alice regarda avec soin si personne ne pouvait entendre, et continua ainsi à voix basse.

— Oh ! mon enfant, c'est bien difficile ce que j'ai à te dire, et Dieu me punira peut-être ; j'aurais mieux fait de te laisser ton erreur.

— Mon erreur, que veux tu dire ? il faut parler.

— Écoute-moi bien, pauvre enfant. Peux-tu t'imaginer la douleur d'un père qui a confié son enfant, son unique enfant, à une nourrice, à une étrangère, et qui, de retour d'un long voyage, trouve un berceau vide ?

— Oui, Alice, ce doit être une grande douleur,

une des plus cruelles douleurs de la vie. Mais où veux-tu en venir?

— Dis moi encore, Clare, s'il était possible de rendre au père désolé sa fille chérie, et de lui procurer ainsi une heureuse vieillesse, et tout le bonheur d'aimer qui nous est réservé sur la terre, serait-ce une bonne action de le faire?

— Oui, sans doute, si cela était possible.

— Eh bien!... eh bien, je l'ai fait! dit à demi-voix et en hésitant la vieille nourrice.

— Si tu l'as fait, c'est une belle action, ma bonne Alice. Par tes soins, sans doute, tu as sauvé un enfant dans un état désespéré, mais quel rapport?...

— Non, mon enfant, je n'ai pas sauvé la fille du vieux lord, la petite Clare a expiré dans mes bras après de cruelles douleurs.

— Morte! dit Clare effrayée, lady Clare est morte!

— Oui; et le père, le pauvre père, est venu me la redemander dans la plus grande anxiété, après une longue absence. Il venait de perdre sa femme, il n'avait plus que cette enfant, cette unique héritière.

— Et qu'as-tu fait, dit Clare en pâlisant?

— Eh bien... je me suis dit qu'en lui rendant une fille du même âge et aussi belle je ferais son bonheur, et aussi le bonheur de l'enfant, de la pauvre enfant qui entrerait ainsi dans une riche famille, et alors...

— Malheureuse! s'écria Clare indignée en lui saisissant le bras; qu'as-tu fait, ou as-tu pris, ou as-tu volé cette enfant, parle donc?

— Oh! ne m'accuse pas, prends pitié; tu vois que mes intentions n'étaient pas méchantes. Cette enfant..., tu ne le devines pas, ton cœur ne te le dit pas? Cette enfant était bien à moi, et Clare, c'était... eh bien, tu devines tout maintenant? c'était....

Elle n'osa continuer; mais lady Clare ne pouvait plus rien comprendre.

— Ma mère, vous! ma mère, murmura-t-elle en pâlisant.

Et elle tomba inanimée aux pieds de la perfide nourrice.

V

L'ENFANT VOLÉ

" Are you out of your mind, my nurse, my nurse ?
Said lady Clare, that ye speak so wild ?
As God's above, said Alice the nurse,
I speak the truth : you are my child. "

Alice s'empessa de relever lady Clare et de la placer sur une chaise longue; elle l'entourait de soins, car elle commençait à se repentir. Elle se tenait debout près d'elle, et quand elle la vit reprendre ses sens :

— Chère enfant, lui dit-elle, je vois bien que j'aurais mieux fait de garder mon secret. Car tu ne dis rien à ta pauvre mère, qui devait compter sur ton affection après tout ce qu'elle a fait pour

assurer ton bonheur. Tu ne veux seulement pas m'embrasser. Dis moi, enfant, qu'y a-t-il de changé dans le présent et dans l'avenir? Ne vas-tu pas rendre à sir Ronald tous ses biens et épouser celui que tu aimes? Que te manquera-t-il? tu auras près de toi ta mère. Mais rassure-toi, je n'ai en vue que ton bonheur, je ne pense pas à moi, je ne demande pas à occuper un autre rang dans ta maison, et ton affection me suffira. Quand tu m'embrasseras, on croira que tu aimes encore ta vieille nourrice. Nous seuls nous saurons notre secret. A qui ferons nous du tort? Ne serons nous pas tous bien heureux?

— Oh! vous, dit lady Clare, en faisant un effort et parlant avec peine, vous que je ne sais de quel nom appeler, pardonnez-moi; mais je ne puis vous croire encore. Je ne sais quel instinct m'éloigne de vous et ne me fait sentir que l'aversion et le mépris pour votre mauvaise action, lorsque je ne devrais trouver dans mon cœur que l'affection et le respect pour votre personne. Je ne dis pas que vous agissiez par un motif d'intérêt personnel; quel avantage auriez vous à me tromper? Vous étiez heureuse près de moi, je suppose; vous ne

pouvez tirez aucun profit de cette confession tardive, car vous savez bien que je ne resterai pas un jour de plus à Cumnor-Hall, que sir Ronald en prendra seul possession, et que cet asile sera fermé à votre vieillesse.

Il faut donc admettre, puisque vous le dites, que je ne suis pas la fille du lord, et je renonce sans peine à une fortune qui n'est pas la mienne; mais, chose cruelle pour mon cœur! si vous êtes ma mère, ma mère que dans la plus humble condition je voudrais entourer de tout mon respect, il faut que je blâme, que j'abhorte votre dissimulation. Vous avez trompé celui qui a eu en vous toute confiance, celui dont vous avez mangé le pain; vous avez introduit une étrangère dans sa maison, vous avez spolié, au profit de votre famille ou d'un enfant trouvé, le légitime possesseur de Cumnor. Il m'est pénible de vous juger... Je ne dois plus vous appeler Alice, mais je ne peux, pardonnez-moi, je ne peux vous appeler ma mère. L'honneur indigné doit parler avant tout autre sentiment.

Et puis, sais-je seulement moi-même qui je suis, et quel est mon nom? Si vous avez trompé

si longtemps un père en détournant son affection, qui me dit que vous ne trompez pas aussi la fille, et que vous n'avez pas enlevé un enfant à ses parents pour vous faire, dans une riche maison, une position tranquille. Voyez où vous réduisez celle que vous appelez aujourd'hui votre fille; au lieu de me jeter dans vos bras, j'en suis à demander des preuves à celle qui se dit ma mère.

La nature sait si bien se faire entendre, la vérité a une telle puissance, que la jeune lady parlait avec conviction et assurance. La nourrice, au contraire, était atterrée et ne trouvait pas à dire une parole pour soutenir son personnage. Elle maudissait le rusé Norton qui, en se tenant à l'écart, l'avait lancée dans cette aventure.

— Fallait-il donc vous tromper toujours? dit-elle. Si vous ne me croyez pas, Clare, n'en parlons plus, ce n'est pas moi qui vous trahirai.

— Non, non, dit vivement lady Clare, il est toujours temps de réparer ses torts; je vous le ferai voir.

Et elle sortit en laissant Alice dans une grande confusion.

VI

LA FONTAINE DE CUMNOR.

"The old Earl's daughter died at my breast;
I speak the truth, as I live by bread!
I buried her like my own sweet child
And put my child in her stead."

Il suffit donc d'un seul mot pour changer une destinée ! Aucun événement réel n'est survenu dans cette simple histoire. Lady Clare est toujours la souveraine de Cumnor. Ronald est toujours son bien-aimé. La nature est aussi splendide et semble se parer de ses plus riches décorations pour saluer le nouveau seigneur de ces vastes domaines.

La nouvelle de cette union prochaine a bientôt transpiré parmi les nombreux serviteurs qui, de

tous côtés, s'empressent de donner au vieux château une apparence de fête. Tout respire la joie et l'espérance; mais un mensonge funeste a versé son poison dans le cœur de l'innocente lady Clare. C'est comme un nuage noir qui a passé à travers ce ciel, et qui a laissé sur tous les objets ses reflets livides.

La jeune châtelaine, seule agitée, sans secours et sans consolation, n'ayant aucun confident de ses peines, erre à l'aventure dans les sombres allées du parc; elle se dirige involontairement du côté de la fontaine de Cumnor. Peut-être elle espère retrouver un peu de calme dans ce séjour préféré, sous ces berceaux, où hier encore elle faisait avec son bien-aimé de longs projets de bonheur.

Mais la source murmurante qui disait autrefois de si douces promesses à son oreille charmée; la source semble, dans ses flots agités, ne plus faire entendre que des menaces. Le chant des oiseaux, qui, la veille encore, était pour elle un charmant concert, ne lui paraît plus qu'une plainte et une moquerie. Le silence de la nature, qu'elle cherchait dans ses heures de recueillement, ne fait que

doubler sa mélancolie; les teintes sombres qui se perdent dans le lointain sous l'épaisse ramée se peuplent de fantômes; là où était la joie, elle ne ressent plus que l'amertume; là où elle croyait à la vie, elle ne trouve plus que la mort.

C'est que la nature se modifie et s'harmonise avec nos pensées; elle n'est qu'un reflet de nos sentiments. C'est ainsi que le peintre, selon la disposition de son esprit, peut faire, en reproduisant le même paysage et sans y rien changer que l'expression, soit une gracieuse idylle, soit une lamentable élegie. La poésie que nous prêtons aux objets qui nous entourent, c'est celle qui est dans notre cœur.

Elle était assise entre les deux sources qui venaient se réunir à ses pieds. Elle y resta longtemps presque inanimée, suivant d'un regard fixe les flots tumultueux. Elle reconnut sous sa main le rameau de vigne vierge dont la veille encore elle avait enchaîné à ses pieds son cher Ronald. Elle en détacha deux feuilles fanées et les jeta en même temps dans la source, et les suivit des yeux, mais une seule gagna le lac, et l'autre s'arrêta dans l'herbe au bord de l'eau; elle recommença la même

épreuve, et toujours la feuille à laquelle elle attachait sa destinée faisait naufrage et se perdait contre un écueil. Cet incident si insignifiant, dont elle n'aurait fait que sourire en toute autre occasion, lui semblait, dans la disposition de son esprit, un funeste présage. Elle jeta au loin dans les flots tout le rameau de vigne, et s'essuya les yeux.

Sa nourrice, Alice, qui la cherchait pour ne pas la laisser trop longtemps à ses réflexions, la trouva encore rêvant au bord de la fontaine, et vit sur ses traits les traces de ses larmes.

— Mon enfant, lui dit-elle, vous me fuyez ? pourquoi vous attrister ainsi ? Je ne puis supporter votre douleur. Rien n'est changé pourtant ; sans le vouloir j'ai blessé votre fierté ; moi seule, je le vois bien, je suis la cause de vos peines. Je suis de trop ici ; laissez-moi partir, vous n'entendrez plus parler de moi, et vous serez heureuse.

— Que vous partiez ou que vous restiez, Alice, il est trop tard. Ne savez-vous pas que vous avez pour toujours troublé mon bonheur ? Mais l'ai-je bien entendue, cette fatale histoire ? Alice, depuis hier je crois rêver. Dites-moi encore, car il est

trop tard pour vous taire. Qu'avez-vous fait de lady Clare, comment l'avez-vous perdue, pourquoi l'avez-vous... laissée mourir? Et quand vous avez été débarrassée de cette enfant, qui peut-être était un obstacle à vos projets, où l'avez-vous cachée.

— Oh! ne parlez pas ainsi, dit la nourrice effrayée. Lorsque j'ai eu le malheur de perdre lady Clare, j'ai eu peur, j'ai dit que c'était ma fille, ma petite Mary, qui était morte; et l'autre a été enterrée dans le cimetière de Loch-Leven, avec les prières de l'Église.

— Horreur! dit lady Clare, et vous avez écrit sur cette tombe menteuse : Ici est mon enfant, la chair de ma chair! Méritez-vous encore d'être mère, Alice?

— Grâce, Clare, ne parlez pas ainsi; écoutez moi.

— Malheur! reprit Clare en l'interrompant et en se levant pour s'éloigner, vous avez joué avec la mort, Alice. Si je suis votre fille Mary, pour vous je ne dois plus vivre; car vous avez écrit mon nom dans le cimetière de Loch-Leven, et je veux aller voir ma tombe.

Alice voulut lui prendre la main et la retenir, mais lady Clare, égarée par la douleur, la repoussa et s'échappa dans les buissons épais.

— Pardon, disait Alice, pardon, lady Clare, ma bonne maîtresse, ne croyez plus ce que j'ai dit.

Mais elle restait seule près de la fontaine, et sa voix s'éteignait, car elle était accablée de remords et de honte.

VII

LE LIS BRISÉ

"Falsely, falsely have ye done,
O mother, she said, if this be true,
To keep the best man under the sun
So many years from his due."

Le vieux château de Cumnor-Hall était une merveille bien digne d'admiration. C'était comme un témoin oublié des temps écoulés, qui avait échappé à la destruction de toutes choses, et qui survivait pour assister encore aux événements de nos jours. Ses vastes proportions étaient loin de l'économie qui préside aux constructions modernes. Ces édifices gigantesques n'ont pas été construits pour des générations semblables aux nôtres; les vieilles

armures qui sont restées dans la salle d'armes feraient croire à une race de géants; les épées de combat sont trop lourdes pour nos bras dégénérés.

Le château s'élève majestueusement sur une base cyclopéenne, au milieu des chênes séculaires; il est protégé par de hautes tours crénelées. Les fossés qui l'entouraient ont été comblés, et lady Clare les a remplacés par des amphithéâtres de fleurs. Une vaste ogive, aussi lumineuse que celles de nos cathédrales, occupe le centre de la façade et éclaire de mille feux la salle d'honneur.

On s'y perd dans un dédale de longues galeries, garnies dans toute la hauteur de lambris de chêne noirci par le temps, et dallées de marbre, dans une enfilade d'immenses salons ornés de statues, de bahuts et de coffres antiques, de meubles aux formes étranges. Le bois, le fer et les métaux précieux y sont travaillés et modelés comme la cire, par de grands artistes inconnus; de curieuses tapisseries et des tentures de cuir doré garnissent les hautes murailles.

Partout, sur la façade sculptée, dans l'embrasure des profondes fenêtres, sur les poutres de

chêne qui soutiennent les plafonds et sur les meubles même, se retrouvent dans un écusson les armoiries de Cuinnor, le *lis brisé*, avec la devise : *Plutôt mourir*.

Des portraits de chevaliers, de puissants seigneurs, d'abbés mitrés, sont rangés en longue file dans leurs cadres historiés, et semblent regarder passer les vivants.

Des lustres garnis de cristaux bizarres, suspendus aux poutres massives, reçoivent sur leurs mille facettes les rayons brisés, que tamisent les vitraux peints des hautes fenêtres.

La salle à manger, d'un aspect grandiose, est garnie de dressoirs en fer ciselé et de trophées d'armes, avec une cheminée monumentale, dans laquelle on élèverait une maison et on brûlerait un chêne. Une chaire à prêcher, du plus curieux travail, garnit le fond de cette pièce immense. La chaire est soutenue par Adam et Ève dans le paradis terrestre, entourés de tous les animaux et ombragés par des arbres en bois sculpté.

Dans les cours intérieures, des fontaines de marbre versent dans des vasques ébréchées leurs flots éternels.

Au château tenait sans doute autrefois une riche abbaye, car on retrouve sous le lierre des assises de pierre et des chapiteaux gothiques. Ça et là s'élève un pilastre embrassé par des lianes qui se perdent dans les feuillages ciselés de la pierre. Un bénitier se voit encore à son ancienne place, rempli d'une gerbe de géranium trainant; une rosace aux mille couleurs s'est conservée intacte dans un portique latéral épargné par le temps, et au soleil couchant cette rosace forme, au milieu des arbres, comme une fleur gigantesque et fantastique d'un effet saisissant.

Des saints de pierre sont tombés de leurs piédestaux, et sont étendus sous les hautes herbes comme des statues sur des tombeaux.

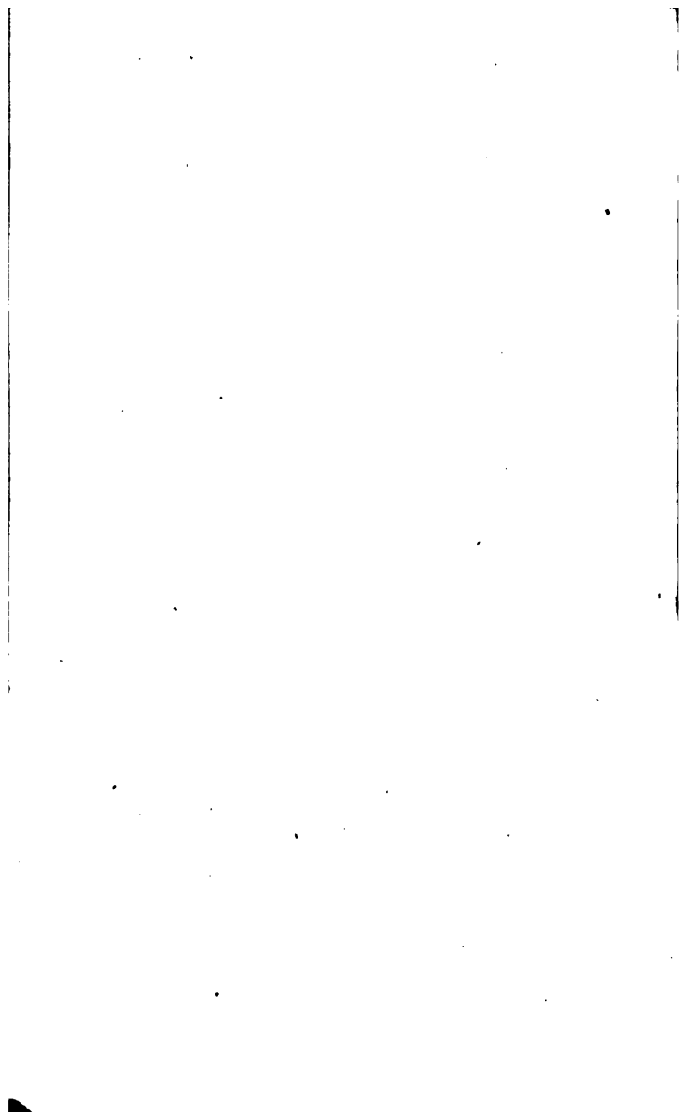
Lady Clare, comme une âme errante, se perdait encore dans cette fastueuse demeure, contemplait une dernière fois ces beautés de l'art et de la nature.

— Là, se disait-elle, j'aurais marché appuyée sur le bras de Ronald; ici nous aurions prié; ici nous nous serions retirés loin de tous les yeux, et peut-être il aurait été heureux.

Et elle restait longtemps pensive.

Mais son regret, ce n'était pas d'abandonner toutes ces richesses, toutes ces splendeurs, ce n'était pas de renoncer au bonheur. C'était d'avoir possédé par surprise et par trahison le domaine de Cumnor. La honte montait au front de l'innocente châtelaine. Et, relisant sur un pilastre tombé de la vieille abbaye la devise de l'écusson de Cumnor, le lis brisé :

-- Oui, dit-elle en s'éloignant, *plutôt mourir!*



VIII

GEMMY

" Nay now, my child, said Alice the nurse
But keep the secret for your life,
And all you have will be Lord Ronald's
When you are man and wife. "

Où ira-t-elle maintenant, notre pauvre châtelaine? où voulez-vous qu'elle dirige ses pas? Elle se consulte, elle cherche dans sa mémoire ceux qui l'ont aimée. Hélas! quand on veut faire cet inventaire, la liste n'est quelquefois pas bien longue. Elle doute de tout. Elle ne peut même croire à celle qui se dit sa mère; elle devine que la nature a un autre accent; qu'une mère n'aurait pu vivre si longtemps près d'elle sans que tout

lui dise dans un regard, dans un sourire, dans une larme, sans que tout lui dise, lui crie : — C'est ta mère, ta vraie mère.

— Non, dit-elle, je ne suis plus la fille du lord, mais je ne suis pas la fille d'une menteuse. Je suis un enfant volé, une mendicante ramassée sur les chemins et dont on avait besoin pour jouer un rôle dans cette odieuse comédie !

Ce n'est pas à Ronald qu'elle demandera conseil et secours, elle est trop fière. Tout lui manque à la fois. Son souvenir s'arrête alors et se repose sur un enfant, sur le doux Gemmy, son gracieux protégé, qu'elle appelait en riant son petit page.

— Ils se consoleront tous, se dit-elle ; ils salueront le nouveau maître, mais lui, mon pauvre petit, que deviendra-t-il, comme son pauvre cœur souffrira, si je pars sans lui dire adieu !

Puis elle réfléchit encore. La famille de Gemmy, une famille bien nombreuse et bien pauvre, perdit tout en un jour dans un incendie. Le père était blessé, la femme et les enfants étaient sans asile et sans secours. Lady Clare passa près de ce lieu de désolation, et s'intéressa à leur malheur. Ronald lui vint en aide. Le chef de la famille était un ha-

bile fermier, le femme était intéressante, les enfants laborieux et soumis ; il y a plaisir à s'occuper des braves gens ; c'est pourquoi l'on dit quelquefois qu'ils ont du bonheur. Mais il n'y a ni heur ni malheur, le bien appelle le bien.

Elle leur céda la gérance d'une belle ferme à quelques lieues de Cumnor-Hall, avec tous les instruments et bestiaux nécessaires pour une bonne exploitation. Elle se plaisait, au temps de sa prospérité, à organiser leur nouveau ménage. C'est si bon de créer le bien-être là où était la misère, d'être l'envoyé secret de la Providence ! Privilège enviable de la fortune !

Elle avait trouvé dans le petit Gemmy une physionomie ouverte, une intelligence précoce, une nature séduisante et sympathique. Car Gemmy paraissait plus touché, plus reconnaissant encore que le reste de la famille du secours inespéré qui leur venait du ciel par les douces mains de lady Clare. Elle avait demandé à prendre près d'elle ce jeune garçon de onze ans pour l'instruire un peu, pour lui apprendre le jardinage et l'agriculture dans une ferme-modèle qui touchait aux grilles du parc, dans laquelle elle encourageait à grands

frais les plus belles cultures, et qu'elle visitait souvent. Quelquefois elle faisait venir à Cumnor la sœur aînée de son protégé. Depuis deux ans elle avait son Gemmy près d'elle, et cette fleur sauvage s'était développée et embellie sous ses yeux.

Si l'on n'écoutait que la raison, on devrait s'intéresser également à la beauté et à la laideur; mais pourquoi une heureuse expression, une douce voix, une grâce expansive, préviennent-elles toujours? C'est qu'on espère entrevoir dans la beauté physique un reflet et comme un rayonnement de la beauté morale.

Ainsi lady Clare, dans ses temps heureux, était folle de son aimable Gemmy, et au jour de son malheur, c'est lui, c'est presque lui seul qu'elle regrette à Cumnor. L'enfance est si séduisante dans une belle et riche nature qui n'a pas été faussée par une éducation prétentieuse, ou dégradée par le vice! La petite plante ne demande qu'à pousser en bonne terre sous le regard de Dieu.

Gemmy était donc la joie de lady Clare. Elle l'appelait souvent au château, elle l'instruisait, et elle prenait plaisir à lui voir si bien tout comprendre et presque deviner. Sa mémoire était un

livre ouvert. Tout ce qu'elle cherchait, il savait le trouver, tout ce qu'elle désirait, elle n'avait qu'à regarder dans la petite main de Gemmy pour l'y voir. S'il lui fallait un miroir pour rajuster sa coiffure, Gemmy le tirait de sa poche.

— Est-ce donc un petit lutin ? se disait-elle quelquefois ; est-ce le génie familier de Cumnor ? —

Fallait-il des violettes, il savait en découvrir au milieu de l'été quand la terre est brûlée et la plante desséchée. Lady Clare demandait-elle des fraises, il en eût fait pousser dans les bois à la fin de l'automne, tant il avait besoin de la servir. Voulait-elle un livre ou un album, lui seul savait où les trouver dans la sombre et immense bibliothèque.

Pauvre petit ! s'il eût été sur la haute tour de Cumnor, il n'eût pas fallu que lady Clare lui dit deux fois : — Viens vite, mon Gemmy. Il se serait jeté dans l'espace pour arriver plus vite dans ses bras, le méchant enfant !

— Va doucement ! lui disait-elle toujours.

Il s'arrêtait et il la regardait avec ses bons yeux tendres, plus noirs que le velours quand il était sérieux, et presque dorés quand il était en gaieté.

C'était comme un bon lévrier auquel le maître peut faire un signe ou adresser un regard sans le voir aussitôt s'élancer jusqu'à sa poitrine pour chercher une caresse.

Mais Gemmy avait un défaut qui tenait sans doute à sa vivacité ou à sa distraction, c'est qu'il était assez négligé dans son costume, malgré tout le soin qu'en lui recommandait ; et pourtant il portait ce désordre avec une grâce parfaite, et des habits en lambeaux lui allaient à ravir. Un jour, il s'était drapé dans le châle de lady Clare qui, dans sa solitude, s'amusait de ses enfantillages ; il ressemblait à un mage traînant derrière lui son manteau de roi.

Il nous rappelle un peu cette figure étrange et fantastique d'un enfant dans la *Ronde de nuit*, une des plus étonnantes conceptions de Rembrandt. Sa coiffure est-elle une couronne de pierreries, les larges plis de ses vêtements sont-ils en broderies d'or ? des torrents de lumière rayonnent autour de lui. Est-ce donc un prince sur son trône ? On approche. C'est un mendiant en haillons accroupi sur un escabeau.

Et puis encore, pourquoi Gemmy avait-il tou-

jours ses poches remplies, bourrées de tant d'objets disparates ? Était-ce par méfiance, par affection, par souvenir, par habitude ? Le fait est qu'on ne vit jamais en circulation pareil assortiment de couteaux, canifs, outils, cordages, jouets divers, miroirs, eroix d'argent ; jusqu'à des rubans, des épingles, un passe-lacet et bien d'autres choses. c'était peut-être pour avoir toujours sous la main ce qu'on demandait, le pauvre petit !

Lady Clare était un matin avec lui dans une barque qu'une voile légère faisait glisser comme un cygne sur le lac limpide de Cumnor. Gemmy faisait la lecture ; un vieux batelier était au gouvernail. Le vent s'éleva ; elle fit un mouvement pour ramener son châte. Elle repoussa par mégarde un éventail d'écaille qu'elle avait posé près d'elle au bord de la barque.

— Ah ! s'écria-t-elle involontairement, mon pauvre éventail !

Gemmy le voyait descendre lentement au fond du lac transparent comme un cristal. Le malheureux enfant, prenant un grand parti, se débarrasse de sa veste dont les poches étaient bien lourdes, et disparaît. Un grand cercle se dessina sur la sur-

face de l'eau et s'étendit au loin, puis on pouvait le voir aussi facilement qu'un poisson dans un globe de verre, plongeant avec grâce, rattrapant à la course le fragile éventail, et le mettant entre ses dents. D'un seul élan il remonta à fleur d'eau, le batelier lui tendit la main; il grimpa avec précaution du côté du gouvernail pour ne pas faire chavirer la chétive embarcation, et, tout ruisselant d'eau, il fut se placer à genoux devant sa jeune maîtresse, tenant encore l'éventail entre ses dents.

— Méchante créature ! dit lady Clare en pleurant, tu voulais donc mourir dans cette eau glacée ?

— Pardon, dit Gemmy, je voulais l'atteindre avant qu'il eût touché le fond de l'eau. Je ne le ferai plus.

Et il se mit à rire de tout son cœur ; et puis, voyant combien il avait fait de peine à lady Clare, il commença à pleurer, car c'était une nature mobile qui ressentait trop fort toutes les impressions.

Alors Clare l'embrassa bien des fois, essuya ses cheveux, et dit au batelier de l'envelopper dans la voile et de regagner bien vite le bord. Gemmy, grelottant de froid, roulé comme un maillot dans la voile, était couché aux pieds de Clare et la regar-

daît timidement comme un enfant soumis qui demande pardon à sa mère.

Depuis, lady Clare, effrayée de cette imprudence, demeura bien longtemps fâchée contre lui; puis elle l'aimait pour ses folies mêmes, en le grondant toujours.

— Mon pauvre Gemmy, se dit-elle, qui s'occupera de toi, qui t'aimera et te surveillera, si je t'abandonne ici? Ils te laisseront mourir. Alors il lui vint une autre pensée : — Je le conduirai chez sa mère; et qui sait? c'est peut-être mon seul refuge. Si j'ai semé le bien en bonne terre, je recueillerai l'amitié; ils me prendront bien pour servante.

Elle gagna la ferme-modèle et fit appeler Gemmy sous l'allée de tilleuls qui conduit aux bâtiments de service. Le gentil garçon accourut à elle tout joyeux.

— Quel bonheur! s'écria-t-il en sautillant. Bonjour, venez-vous me chercher pour aller au château? La journée est finie, nous allons bien nous amuser!

Et il regarda son costume comme pour demander s'il pouvait partir ainsi.

Il était étrange avec sa blouse entr'ouverte, ses longs cheveux noirs tombant en grosses boucles sur son cou dégagé, ses grands yeux voilés par de longs cils, son front blanc et son teint rosé par l'animation et le plaisir ; il ressemblait à une belle fille déguisée en garçon.

— Non, mon pauvre enfant, lui dit-elle, écoute-moi bien. Tu m'aimes ? et, si je pars, veux-tu rester ou veux-tu m'accompagner ? Je ne reviendrai plus à Cumnor ; je vais rejoindre ta bonne mère.

Cette petite figure fut bouleversée ; puis il fit un effort et reprit de l'assurance, car il était capable de résolution et de fermeté, comme il l'avait fait voir en plus d'une occasion.

— Si vous partez, dit-il, je ne puis rester, vous le savez bien. C'est à vous, à vous seule, lady Clare, que ma mère m'a confié ; vous ne pouvez me laisser ici. Je ne vous quitterai plus.

— Je le savais, mon enfant. Je t'expliquerai tout plus tard. Je ne veux pas qu'on me voie partir. Tu as peut-être ici les habits de ta sœur, que tu lui gardais pour le moment où elle viendrait te voir.

— Oui, dit-il, ils sont dans ma chambre, près du colombier. Faut-il les apporter ?

Et il se mit à courir.

— Non, non, s'écria-t-elle en l'arrêtant; tu les cacheras ce soir sous le rocher de la fontaine de Cumnor, et tu m'y trouveras demain matin au point du jour, toute prête à partir. C'est un secret entre nous deux.

Elle l'embrassa avec l'émotion d'une personne qui vient de prendre un grand parti et le laissa tout pensif. Mais l'idée de faire un voyage avec lady Clare, d'être son seul confident, de revoir sa famille avec elle, changea bien vite sa disposition d'esprit, et il reprit sa course en sautant de joie.

IX

LE DÉPART

"If I'm a beggar born, she said,
I will speak out, for I dare not lie.
Pull off, pull off the brooch of gold
And fling the diamond necklace by."

Lady Clare, rentrée au château, renvoya de bonne heure les femmes qui la servaient, et s'enferma chez elle. Elle recueillait ses souvenirs. Elle resta longtemps dans son oratoire, qui occupait une tourelle gothique attenant à sa chambre. Elle priait avec ferveur ; elle demandait pardon à Dieu d'avoir été l'instrument involontaire d'un mensonge et d'une spoliation. Elle implorait la force et le courage qu'il lui faudrait pour supporter sans secours les épreuves de la vie.

Elle rangea avec soin ses bijoux, ses chaînes d'or, ses colliers, ses diamants, ses riches parures; elle les enferma dans un grand coffret gothique en fer ciselé. Elle mit l'ordre le plus parfait dans cette chambre où elle avait passé des jours de paix, et, se recommandant à Dieu, elle s'endormit d'un bon sommeil, car sa conscience était tranquille.

Elle se leva sans bruit au petit jour, mit seulement la légère robe blanche qu'elle portait lors de sa dernière rencontre avec Ronald, donna un dernier coup d'œil à sa chambre de jeune fille, et, bien qu'elle fût tout à fait désintéressée, elle sentit comme une souffrance de cette séparation, car elle avait disposé cet asile selon ses goûts et selon son cœur; les objets qui nous entourent participent un peu à notre vie.

Elle passa encore dans son oratoire, et elle aperçut dans un vase de cristal la branche de lis qui n'était encore qu'un bouton entr'ouvert lorsqu'elle l'avait prise des mains de Ronald, et qui, aux premiers rayons du jour, penchait vers elle avec grâce sa fleur splendide épanouie.

— Oui, chère fleur, dit-elle, tu viendras avec

moi ; tu es la seule richesse que j'emporterai de Cumnor, car tu es bien à moi. Enfin elle prit la clef d'or de sa chambre, car elle craignait qu'on n'y dérangeât quelque chose avant l'arrivée de sir Ronald.

Et lorsque, ses beaux cheveux cendrés flottant au vent et sa longue robe blanche traînant derrière elle, son lis blanc à la main, elle descendit pour la dernière fois les degrés du grand escalier de Cumnor et reçut sur son front pur les premiers rayons du matin, elle rappelait la belle figure idéale que les maîtres de l'art ont prêtée à l'ange Gabriel dans les tableaux de l'Annonciation.

Elle se dirigea vers la fontaine sans rencontrer personne sur sa route, et y trouva son fidèle Gemmy, qui courut au-devant d'elle. Elle passa dans la grotte solitaire qui était cachée derrière la source, elle y laissa la légère robe blanche de la châtelaine, et, quelques instants après, une paysanne en robe de grosse laine rouge, et couverte d'un plaid écossais à grands carreaux, donnait la main à Gemmy.

L'enfant était sérieux et silencieux, car il comprenait tout. Il baisa la main de lady Clare. Il

cueillit près de la fontaine une rose de Bengale, et la posa adroitement dans les cheveux de la jeune fille, qui se laissa faire. Enfin, cédant à la vivacité de son âge, il la regarda en riant.

— Vous voilà, dit-il, juste comme ma sœur, la dernière fois qu'elle est venue. Comme nous allons faire un beau voyage, et comme on sera content de nous voir à Dunstan ! Riez donc un peu, ma petite sœur ! Je sais bien le chemin, n'ayez pas peur ; je vous conduirai bien. Partons-nous ?

— Oui, dit lady Clare, s'essuyant les yeux.

Elle se pencha vers la source, puisa un peu d'eau pure dans sa main, comme pour s'accoutumer à la simplicité des champs.

— Partons vite, dit-elle, cher enfant ; à présent je suis ta sœur.

Et tous deux, d'un pas rapide, disparurent dans un sentier à travers la partie la plus sombre du grand bois.

X

SURPRISE

"Nay now, my child, said Alice the nurse,
But keep the secret all ye can.
She said : not so, but I will know
If there be any faith in man."

— Écoute, mon Gemmy, dit Clare quand ils furent à quelque distance. Combien faut-il d'heures pour aller à pied à la ferme de Dunstan ?

— J'irais bien en trois heures, dit Gemmy; mais il ne faut pas fatiguer ma petite sœur qui ne sait pas bien marcher : nous nous reposerons en route, nous serons bien six heures.

— Et passerons-nous près du manoir de Mau-bray ?

— Nous en serons assez loin si nous prenons le

chemin du bois ; mais nous n'aurons qu'un petit détour à faire en suivant le bord de l'eau.

— Alors conduis-moi d'abord à Maubray, mon enfant. Je n'ai que quelques mots à dire à sir Ronald, et je n'y resterai pas longtemps.

— C'est bien facile, petite sœur. Suivez-moi par ici, et prenez garde aux ronces, car le sentier est étroit en commençant ; mais plus loin nous aurons un beau chemin.

Ils s'engagèrent de plus en plus dans les épais fourrés. Gemmy connaissait le moindre sentier, et Clare le suivait avec confiance, car elle savait combien il avait la mémoire des lieux. La faible lumière tamisée par les grands arbres répandait sous les taillis des reflets vagues et bleuâtres ; la solitude et le silence de la nature avaient quelque chose d'imposant et disposaient à la crainte. Lady Clare se croyait parfois arrêtée et retenue par quelque surprise, et ce n'était qu'une branche de ronce qui s'attachait à son manteau. Après une course longue et pénible à travers les étroits sentiers, ils se sentirent fatigués et ils arrivèrent à la lisière du bois, au bord d'une petite rivière encaissée et rapide.

— Nous n'avons plus qu'à suivre au bord de l'eau maintenant, dit Gemmy ; mais il faut nous reposer un peu.

Car il avait pris au sérieux son rôle de guide, et c'est lui qui conduisait la marche.

Le lieu était favorable et les invitait au repos. Les bois sombres descendaient par une pente douce jusqu'au bord escarpé de la rivière, et de l'autre côté de l'eau on voyait en pleine lumière des champs bien cultivés et de riches prairies, de grands troupeaux ruminants dans les herbages, et au loin quelques habitations entourées de jardins.

— C'est ici que nous allons déjeuner, dit Gemmy.

Et il se mit à ouvrir un petit paquet entouré de feuilles fraîches qui contenait du pain et des fruits.

Lady Clare le regardait en souriant, et le remerciait d'avoir si bien pourvu à ce modeste repas, car elle ne s'était guère occupée de ces détails.

Les deux voyageurs n'avaient pas rencontré un humain depuis le départ du Cumnor. Lady Clare, devant cette nature plus riante, avait retrouvé quelque assurance. Ils prirent place dans ce lieu

solitaire, sur un épais tapis de mousse, au pied d'un bouquet d'arbre qui dépassait un peu la lisière du bois.

Lady Clare resta livrée à ses réflexions en regardant couler l'eau qui paraissait profonde. Gemmy avisa un peu plus loin de belles grappes de noisettes, car elles se plaisent au bord des bois, et elles semblent chercher l'air et la lumière. En garçon industriel, il eut bientôt atteint dans l'arsenal de ses poches magiques une longue corde dont il se servait avec une expérience incontestable pour abaisser les branches et faire la récolte. Il revenait en triomphe avec son chapeau rempli des plus belles noisettes, lorsqu'il entendit un cri qui lui fit tomber des mains le dessert qu'il portait.

Il fut bien étonné, en se rapprochant avec précaution, de voir lady Clare en conversation avec un étranger.

Norton avait-il été informé du départ de lady Clare, l'avait-il épîée, ou avait-il deviné avec l'instinct de la jalousie que la jeune châtelaine irait elle-même déclarer à sir Ronald le changement survenu dans sa destinée? Toujours est-il que

« c'est bien notre mauvaise connaissance Norton qui avait surpris lady Clare toute seule au bord d'un bois; elle se leva effrayée, n'ayant pas même la force de fuir ou d'appeler, tant elle était surprise de cette brusque apparition.

— Que vois-je ! dit Norton, feignant le plus grand étonnement. Je ne me trompe pas ! c'est bien la noble châtelaine de Cumnor que je trouve ici courant les aventures, déguisée en bergère.

— Je ne suis pas châtelaine de Cumnor, M. Norton, dit-elle en tremblant et en faisant un effort. Je ne suis qu'une pauvre orpheline, je vais travailler pour vivre; et, comme vos empressements s'adressaient sans doute à une riche héritière, vous voyez bien que vous n'avez plus rien à faire ici.

— Comme vous me jugez mal ! dit Norton d'un ton doux et en se rapprochant; croyez-vous que votre fortune était pour quelque chose dans le plaisir que je trouvais à vous voir, malgré le cruel accueil que vous me réserviez ? vous m'avez mal jugé, lady Clare; vous apprendrez à me connaître. C'est dans l'adversité qu'on distingue ses vrais amis. Ceux qui témoignaient pour vous tant

d'affection vous auront bientôt oubliée; mais moi, vous me trouverez toujours, et, si je ne craignais de vous fâcher encore, je vous ferais tout de suite une proposition...

— Je ne veux rien entendre, reprit lady Cläre en l'interrompant. Vous savez bien qu'il ne peut y avoir rien de commun entre nous.

— Vous m'écoutez pourtant, Clare, dit Norton en osant s'avancer pour prendre sa main. Non, je ne laisserai pas échapper une si heureuse occasion de réparer mes torts.

Lady Clare s'était rapprochée du bord de la rivière, toute prête à s'y jeter si Norton faisait un pas de plus. Cependant elle venait d'apercevoir Gemmy derrière Norton, et elle était un peu moins troublée.

Au cri d'effroi poussé par celle qu'il appelait sa petite sœur, Gemmy s'était rapproché avec précaution, comme nous l'avons dit, et avait déjà calculé ses moyens de défense.

— Si je me mets devant lui, se dit-il, il m'aura bientôt poussé dans la rivière, et ma pauvre maîtresse restera sans secours. Je ne veux pourtant pas lui faire de mal; il faut seulement nous en

débarrasser. Pourquoi ne ferais-je pas avec lui comme je faisais tout à l'heure avec mes noisettes? Il s'agit seulement de ne pas manquer son coup.

Il s'était avancé de plus en plus. Il attacha un bout de sa longue corde derrière l'arbre contre lequel s'appuyait presque Norton, et, quand il le vit faire un pas en avant, quand il vit que lady Clare allait évidemment s'élancer dans l'eau, lui, tenant le bout de sa longue corde, passa comme un trait entre Norton et sa victime et fit rapidement le tour de l'arbre. Du premier coup, Norton se trouva comme fixé au pilori; son chapeau tomba, et ce démon de Gemmy profita de sa surprise pour faire vivement encore un tour, et noua solidement la corde derrière l'arbre. Puis, cette première précaution prise, et Norton ne pouvant presque faire un mouvement, tant il était consterné, Gemmy continua son œuvre avec la tranquillité d'une araignée qui enveloppe un moucheron dans ses filets.

— Nous le tenons, dit-il. Voilà M. Norton qui arrête les passants sur les grands chemins; mais, par malheur pour vous, je n'étais pas loin, monsieur Norton.

Et il rainassa le chapeau du malheureux pour

le lui donner; mais Norton ne pouvait faire usage de ses bras, tant il était bien emballé, et Gemmy, grimpant sur une branche, coiffa comme il put le géant qu'il avait dompté.

— C'est une plaisanterie, n'est-ce pas, mon garçon, une mauvaise plaisanterie ? dit Norton en feignant de rire quand il put retrouver la parole. Lady Clare, ayez donc la bonté de lui dire que nous causions tranquillement de vos intérêts et du moyen de vous remettre en possession de Cumnor-Hall; car j'en sais bien long, ajouta-t-il avec intention, je sais bien des choses qu'il vous importe de connaître. -

— Oui, oui, dit Gemmy, en se mettant entre lui et lady Clare que cette scène étrange avait fixée à la même place; je sais bien que lady Clare serait encore assez bonne pour m'ordonner de couper la corde, mais je ne le ferais pas, voyez-vous, moi qui ne lui ai jamais désobéi, car nous ne sommes pas de force contre vous; mais, n'ayez pas peur, monsieur Norton, nous ne vous laisserons pas coucher ici; nous serons bientôt chez sir Ronald, c'est un homme qui ne vous craint pas, et il ne manquera pas de venir vous délivrer.

— Que fais-tu, Gemmy? dit Clare en lui prenant la main et regardant encore avec effroi ce méchant enchaîné; veux-tu donc le laisser ici?

Mais la bonne humeur de Gemmy était déjà revenue. Le petit fou se mit à éclater de rire en voyant la piteuse figure du séducteur, qui ne prenait pas en patience sa nouvelle position, et qui aurait sans doute désiré être délivré par tout autre que par sir Ronald.

Gemmy fit encore le tour de l'arbre pour s'assurer que les cordages ne laissaient rien à désirer, et se mit à sauter en chantant un couplet d'une vieille ballade :

We made an expedition,
We met a force and quilled it.
We took a strong position
And killed the men who hold it...

« Nous fîmes une expédition, nous rencontrâmes une force armée; nous primes une forte position, et nous tuâmes les hommes qui la gardaient. »

— Taisez-vous, Gemmy, dit Clare en l'entraînant; c'est bien mal; vous raillez un homme qui ne peut se défendre.

— Pouvez-vous prendre la défense d'une si méchante créature, petite sœur? dit Gemmy en la suivant. Pardon; mais, sans ma bonne corde que vous ne vouliez jamais me laisser mettre dans ma poche, vous seriez pourtant au fond de la rivière; car, si ce bon M. Norton avait fait un pas de plus, bien sûr vous alliez vous y jeter, je l'ai bien vu, et moi j'étais chargé de vous défendre!

Lady Clare l'embrassa comme un sauveur, et, en continuant rapidement leur chemin vers le manoir de Maubray, ils entendaient encore les malédictions de Norton se perdre dans le lointain.

Gemmy, fier de son œuvre, baisait de temps en temps la main de lady Clare, et s'interrompait pour casser ses noisettes, qu'il n'avait pas oublié de ramasser après le combat.

XI

LE MANOIR DE HAUBRAY

"Nay now what faith ? said Alice the Nurse,
The man will cleave unto his right.
And he shall have it, the lady replied,
Though I should die to-night."

On trouvera peut-être que Ronald tarde bien à reparaitre en scène. Sa fiancée n'aurait-elle pas eu le temps d'être enlevée bien loin par le téméraire Norton, ou de périr dans les flots de la petite rivière si Gemmy n'avait veillé sur elle, si David n'avait terrassé Goliath ?

Nous suivons pas à pas notre ballade; nous ne voulons pas être responsable; nous admettons pourtant, comme circonstance atténuante, que

des événements inattendus se sont accumulés à Cumnor, en dehors de toute prévision de Ronald, qui devait croire lady Clare dans un calme parfait sous les ombrages de la fontaine et rêvant à ses doux projets d'avenir.

Le temps, il est vrai, avait pu paraître bien long à la pauvre châtelaine, qui restait ainsi sans secours ; mais lady Clare croyait en son ami et ne l'accusait pas ; et d'ailleurs la branche de lis entr'ouvert que Ronald avait cueillie à ses pieds portait encore une fraîche fleur ; un seul jour s'était écoulé.

Et puis, pendant cette journée, Ronald était-il demeuré inactif ? N'avait-il pas eu à faire revenir son père de ses préventions, en lui révélant toute la générosité de lady Clare, qui ne voulait rien garder des richesses que le hasard avait placées dans ses mains ? C'est peut-être le moment d'introduire le lecteur dans le modeste manoir de Maubray.

Ici nous ne retrouvons pas les magnificences de Cumnor, mais seulement une habitation irrégulière, composée d'un rez-de-chaussée élevé de quelques marches, et d'un premier étage dont les

fenêtres, formant pignon, s'avancent en saillie et coupent par intervalles le toit surbaissé. Plusieurs bâtiments d'une construction différente ont été réunis successivement pour agrandir les dépendances; ces maisons, qui forment le demi-cercle et semblent se regarder amicalement, sont entièrement couvertes de lierre et de houblon qui leur donnent l'apparence du plus riant cottage.

Devant l'habitation est un clos de pommiers coupé par des allées droites et bien sablées; il descend en pente douce jusqu'au bord de la petite rivière que nous avons déjà vue encaissée dans les bois et qui passe maintenant à travers le manoir de Maubray, à fleur de terre et toute riante. L'entrée de la maison est tenue avec une telle perfection de propreté, qu'on entrevoit les soins minutieux d'une ménagère expérimentée.

C'est là que vivait le bon squire de Maubray avec sa sœur miss Béatrix. Ils ne s'étaient pas quittés, ils s'aimaient à leur manière, mais de cette amitié nuageuse qui ne vit que de contradictions.

En effet, jamais deux natures ne furent plus antipathiques. Le squire était un homme un peu

gros et lourd, et l'expression de la plus tendre bienveillance respirait dans son regard et sur ses traits. Miss Béatrix était grande, sèche et anguleuse; dans ses yeux éteints et sur ses lèvres minces, on ne trouvait pas trace d'une sympathie.

Le frère n'aimait que ses livres, ses études, et ne s'occupait que de ses affaires; par cela même la sœur détestait les livres et ne s'occupait que des affaires des autres.

Si l'un était un peu trop épais, l'autre était presque transparente.

Le frère aimait assez une table confortable, la sœur, non pas seulement par économie, mais par système et par opposition, prétendait qu'il ne fallait pas manger pour vivre, ce qui dépasse même l'axiome de l'avare. Si l'un se plaisait à manger chaud et à boire frais, comme c'est assez l'usage, par contre l'autre affirmait qu'il fallait manger froid et boire tiède.

S'il est permis d'emprunter des comparaisons à la peinture pour compléter le dessin d'un personnage, nous trouverons dans les bonnes figures attablées de Jordaens le portrait un peu chargé du squire, et dans les mornes et sèches religieuses

de Philippe de Champagne l'idéal de miss Béatrix.

Enfin l'un était une affirmation, et l'autre une négation.

Si le frère énonçait une opinion, c'était pour la sœur le prétexte d'une thèse contraire. Vous rencontrez dans le monde bien des gens qui n'ont pas trouvé d'autre ressource pour avoir un avis à eux, et ils l'adoptent sans scrupule : cet avis est bien le leur, puisqu'il n'est pas le vôtre; ils ont aussi leur idée, et c'est quelque chose. Mais ils oublient que le charme des relations consiste à chercher les points de contact et non les sujets de discorde.

Cependant ces deux natures opposées se rapprochaient en quelques points, comme on voit en physique les électricités contraires se chercher et s'attirer. Ainsi ils n'étaient d'accord sur rien et pourtant ils s'aimaient fraternellement. Ce qui plaisait à l'un déplaisait à l'autre, c'est vrai, et tous les deux adoraient Ronald, qui vivait entre ces deux températures comme un homme qui se chauffe d'un côté et qui sent derrière lui le froid d'une porte ouverte sur la rue.

Au milieu des petites tempêtes qui devaient

surgir sans cesse dans cet intérieur, le bonheur surnageait, parce qu'ils avaient une pleine confiance dans leur amitié réciproque. Le squire était parfaitement heureux, car il savait s'isoler, il avait une passion, et il n'y a rien de tel pour embellir une vieillesse. Celui qui aime quelque chose ne meurt pas; c'est même à ce goût exagéré pour la possession qu'on reconnaît ceux qui vivront bien longtemps, tandis que ceux qui se sentent appelés par une autre vie regardent comme en passant les biens de ce monde.

Or le squire aimait avec passion ses livres, ses chers livres, et c'était pour loger les nouveaux venus qu'il avait fait construire successivement des maisons supplémentaires. Quand il tenait dans sa main une de ces rares éditions qui font les délices des bibliophiles, ornée d'une reliure irréprochable, il faisait claquer plusieurs fois le plat du livre comme le couvercle d'une boîte qui se ferme hermétiquement; il le tournait dans tous les sens, il regardait attentivement les nervures, les fers, les gardes, les chasses, les tabis et les dentelles, car il appelait chaque chose par son nom, et il était heureux pour la journée. Il était de plus fort

instruit et toujours à la recherche de quelque particularité bibliographique.

Miss Béatrix (et jamais nom plus idéal ne fut donné à une créature plus positive) avait, comme nous l'avons dit, horreur des livres; elle aimait à se moquer des bavards qui les écrivent et des niais qui s'amuse à les lire; elle prenait en pitié ce qu'elle appelait les manies de son frère. Elle haussait les épaules en le voyant se pâmer d'aise devant un Elzevier qui avait une ligne de plus en largeur que l'exemplaire du *British Museum*. Elle ne comprenait pas que ce fanatisme même était encore un culte rendu au génie. Quand on tient un bon livre, ne semble-t-il pas qu'on presse entre ses mains la pensée même du poète aimé, et qu'elle ne peut plus nous échapper?

Mais cette heureuse folie ne pouvait atteindre miss Béatrix : elle était heureuse à sa manière, heureuse de ne rien aimer, et elle s'en vantait.

Le frère et la sœur étaient charitables, mais l'un donnait avec son cœur chaud, l'autre avec sa main froide; de sorte que le même pain offert par le bon squire semblait de miel, et, distribué comme administrativement par sa sœur Béatrix,

il prenait quelque peu d'amertume. C'est que, parmi ceux qui donnent, il y en a peu qui savent le mot qui change l'eau en vin, le cuivre en or; ce mot, c'est charité, c'est amour.

Quand une pauvre mère, ayant bien de la peine à trouver du pain pour sa famille, avait un enfant malade et se désespérait :

— Si le bon Dieu le lui reprend, disait miss Béatrix en prenant une prise, ce sera un grand bonheur pour la pauvre créature.

Et elle le disait dans la sincérité de son cœur, car elle ne comprenait rien à la tendresse d'une mère pauvre pour un enfant pauvre.

Si une famille désolée avait perdu dans une inondation le peu qu'elle avait et restait sans secours :

— Seigneur, disait-elle, quel malheur ! ils auraient été tous plus heureux de rester au fond de l'eau.

Elle ressemblait à ces bons jardiniers qui émondent largement un arbre malade pour qu'il ne reste que des rameaux vigoureux. C'était là sa pitié à elle; elle était l'ange exterminateur de la charité.

Cette femme si austère, qui n'avait pour elle-même aucun désir, qui n'avait jamais pris aucun plaisir, qui détestait le luxe et aurait voulu voir tout le monde habillé de bure grise, elle qui semblait s'éteindre volontairement sous un immense éteignoir, elle avait réuni toutes ses ambitions sur la tête de son neveu Ronald.

Pour tout dire, c'est elle qui méditait le projet de marier Ronald à lady Clare, seul moyen qu'elle entrevoyait de rentrer en possession de ces grands biens qui avaient échappé à son neveu, et qu'elle aurait eu tant de plaisir pour son compte, non à posséder, mais à administrer au point de vue de la mendicité et des secours à domicile, car c'étaient là des fonctions qu'elle se croyait en toute conscience et dans les meilleures intentions très-apte à remplir.

Un tel auxiliaire n'était peut-être pas de nature à bien servir les intérêts de Ronald, qui, connaissant le désintéressement et le rigorisme de son père, n'avait encore rien dit de ses projets.

Miss Béatrix méditait précisément sur ce chapitre en tricotant avec ardeur, dans la bibliothèque de Maubray, et cherchait comment elle pourrait

commencer la conversation avec son frère plongé dans la lecture d'un vieux manuscrit, quand Ronald rentra tout rêveur, après la scène de la fontaine qui commence cette histoire.

TANTE BÉATRIX

"Yet give one kiss to your mother dear!
 Alas, my child, I sinned for thee.
 O mother, mother, mother, she said,
 So strange it seems to me."

— Enfin, voilà notre chasseur ! dit sèchement Béatrix; nous ne lui demanderons pas à voir son gibier; car c'est un excellent prétexte pour quitter la maison : n'est-ce pas. Ronald ? et, en poursuivant un gibier, on peut en rencontrer un autre.

Ronald vint baiser son père sur le front, prit dans sa main brûlante la main froide de sa tante Béatrix, et alla se placer silencieusement à l'écart, prévoyant bien qu'une discussion quelconque s'engagerait sur ce point comme sur tout autre.

LADY CLARE.

— Quand donc le laisserez-vous tranquille, mon Ronald ? dit le squire sans lever les yeux de son manuscrit ; que voulez-vous que fasse le pauvre garçon entre deux vieilles gens qui ne sont pas toujours d'accord ? Ne l'avons-nous pas assez vu pâlir sur ses livres ? J'aime à lui voir prendre quelque distraction.

— Il y a des distractions de plus d'un genre, reprit Béatrix avec intention ; et, quand je vois Ronald, sous prétexte de porter des secours, aller passer son temps à la ferme de Dunstan, si je suis bien informée, je me dis qu'il faut qu'il y ait là quelque jolie fille.

— Comment, ma bonne tante, dit en riant Ronald, vous voulez me faire passer pour un séducteur ?

— Oh ! mon enfant, reprit la tante, je sais à quoi m'en tenir sur cette sensiblerie, et je n'en suis pas dupe. Avec deux beaux yeux on a toujours raison ; une intrigante, si elle a la voix douce et la main belle, détourne à son profit la part du pauvre.

— Eh bien, bonne tante, reprit Ronald sans se fâcher, vous me donnerez l'adresse de celles qui sont assez laides et assez vieilles pour que j'aie

à leur secours; quant à celles qui ont le malheur d'avoir de beaux yeux, elles s'arrangeront comme elles pourront.

— Je m'entends bien, Ronald; si vous voulez avoir plus d'expérience que moi, n'en parlons plus. Ne suis-je pas d'ailleurs accoutumée à voir mes observations prises en mauvaise part ? Je dis qu'il y a quelque part à la ferme de Dunstan une belle fille qui vous tient au cœur, car vous avez été bien des fois y *porter des secours*, comme vous dites, depuis que les nouveaux fermiers y sont installés. Et je vous demande un peu si ces gens-là sont bien intéressants : il y a deux ans, ils ont tout perdu, disent-ils, dans un incendie. Mais c'est vraiment un bonheur. Tout leur a réussi depuis ce temps-là. Ils l'auraient fait exprès, que ce ne serait pas mieux. Ils ont si bien fait, que les voilà dans une meilleure position que jamais. Et vous me ferez croire que ces gens-là ont besoin de vous ? Je vous dis, moi, que vous leur donnez le pain des pauvres, et je leur dirai bien, un jour, ce que j'en pense.

Ronald ne trouvait rien à répondre; il aimait presque qu'on lui fit un reproche des libéralités

qu'il avait répandues pour remplir le vœu de lady Clare; entendre ces plaintes, c'était encore s'occuper d'elle.

— Laisse dire ta bonne tante, mon pauvre Ronald, interrompit le squire avec bonhomie, tu sais bien qu'elle ne hait pas une petite discussion, ce qui ne l'empêche pas de t'aimer comme une mère. Mais nous savons que tu as le cœur trop bien placé pour ne rien faire que de loyal et de digne de toi. C'est bien le moins que tu aies aussi tes protégés. Quand je t'ai vu te fatiguer bien longtemps sur tes livres, j'aime à te voir faire une promenade qui est en même temps une bonne œuvre.

— Vous appelez cela une bonne œuvre? reprit Béatrix avec ironie. Et puis ses livres! voilà encore ce qui le mènera bien loin! Ce ne sera pas du moins sur le chemin de la fortune.

— Non, ma sœur, ce n'est pas le chemin de la fortune; mais c'est le chemin de la considération et quelquefois de la gloire; et je suis plus fier de ses succès que de toute la fortune que vous pouvez rêver pour lui.

— Eh bien, moi, je dis, reprit miss Béatrix en

ôtant ses lunettes, ce qu'elle faisait régulièrement quand une affaire s'engageait, comme les matelots organisent le branle-bas de combat, je dis qu'avec ses livres il se tournera la tête, comme bien d'autres se la sont déjà tournée, mon pauvre frère; tandis que, s'il épousait une riche héritière.

Ronald fut effrayé du tour que prenait la conversation.

— Si j'ai un tel auxiliaire pour défendre mes intérêts, se dit-il, je suis perdu.

Il se hâta d'interrompre la conversation, en assurant que rien ne pressait, mais que pour le moment il mourait de faim. Et, toute affaire cessante, sa tante, qui, après tout, était l'obligeance même, prit un trousseau de clefs et voulut l'accompagner dans la salle à manger.

Ronald fit si bien l'éloge de ses pâtisseries sèches, qu'il lui fit perdre le fil de ses idées; car la pâtisserie était chez elle une prétention qui faisait concurrence à la question du paupérisme. Ensuite il lui demanda à voir ses poulets, et tous les animaux auxquels elle prodiguait ses soins dans les dépendances de l'habitation; et il sut ainsi pour le moment conjurer l'orage.

Depuis, il cherchait toujours une occasion de s'entretenir avec son bon père. Il ne doutait pas de son affection, mais par cela même il craignait d'être en désaccord avec lui. Il le voyait si tranquille, plongé dans son cher manuscrit, que le courage lui manqua pour troubler ce calme et pour aborder un sujet qui lui tenait si fort au cœur. Et la journée se passa dans ces hésitations.

XII

SCÈNE DE FAMILLE

" Yet here's a kiss for my mother dear,
My mother dear, if this be so,
And lay your hand upon my head,
And bless me, mother, ere I go. "

Mais miss Béatrix n'était pas femme à en rester là. La bombe était chargée, il fallait qu'elle éclatât. La conversation s'étant un peu échauffée le lendemain, après le déjeuner de famille, la tante prit un grand parti et *ôta ses lunettes*, ce qui voulait beaucoup dire. Ronald comprit que tout était perdu.

— Oui, mon frère, dit-elle, je vous dis que, s'il

épousait une riche héritière, comme il peut y prétendre par sa naissance et sa bonne tournure, au lieu de se mêler de ce qui ne le regarde pas à Dunstan ou ailleurs, il vivrait comme un gentilhomme, s'occuperait de faire valoir ses grands biens, et s'en rapporterait à moi pour les secours à distribuer dans le pays. Tout le monde veut faire la charité à présent, c'est comme une mode; mais peu de gens s'y entendent. Ce n'est pas à moi qu'on en conte. Il y en a bien qui crient misère et qui font meilleure cuisine que nous; mais, ajouta-t-elle en s'animant par degrés, cela ne durera pas toujours : je saurai bien démasquer les intrigants.

— Bien, bien, ma sœur, dit doucement le vieux squire, nous connaissons vos bonnes intentions; mais il vaut peut-être mieux ouvrir quelquefois la main mal à propos que la tenir trop bien fermée. Nous avons plus d'une fois traité ce sujet ensemble, et nous n'avons pas la prétention d'en savoir autant que vous; quant à Ronald, je pense que son avenir nous intéresse bien autant qu'il paraît vous inquiéter.

— Si vous me défendez d'en dire mon avis, re-

prit miss Béatrix, qui était assez susceptible, n'en parlons plus.

— Mais votre avis, dit Ronald en riant, il me semble, ma bonne tante, que vous nous l'avez dit ; il ne nous manque plus que celui de mon père.

— Eh ! mon cher Ronald, répondit le squire, tu sais bien que c'est là le plus cher de mes vœux. Te voir près de moi, avec une compagne de ton choix, c'est mon plus doux rêve. Alors tu serais heureux, car tu connaîtrais toutes les affections. Nous verrions encore tes enfants grandir autour de nous. Choisis donc une femme, comme te le conseille ta tante et comme je te l'ai souvent demandé. Il faut seulement qu'elle ait du cœur et qu'elle t'aime pour que tu sois heureux. Si elle est de notre condition, elle se plaira avec nous ; si elle a de l'esprit, nous en jouirons tous ; si elle est belle, elle charmera nos yeux. Je ne m'inquiète pas si elle sera riche, car, avec nos goûts simples, nous avons largement de quoi vivre. Remarque bien pourtant que je n'exclus pas les riches héritières que ta tante te recommande... Il y en a une cependant, ajouta-t-il avec intention, vers laquelle

tu ne peux, tu le sais bien, porter tes prétentions.

— Que voulez-vous dire, mon père ? dit Ronald en pâlisant.

— Je le devine bien, moi, dit miss Béatrix ; et, puisque nous sommes sur ce chapitre, il faut bien s'expliquer. Je dis qu'il n'y a dans le pays que lady Clare qui puisse convenir à notre cher Ronald. Après tout, n'est-elle pas sa cousine ?

Le squire et Ronald firent tous deux un mouvement, car ils comprenaient, chacun de leur côté, que l'affaire allait devenir décisive.

— Oui, continua-t-elle, il n'y a que lady Clare. Ce n'est pas que je la connaisse, mais chacun dit qu'elle est fort bien de sa personne ; on ne parle que de sa générosité, qui aurait seulement besoin d'être mieux dirigée ; et, quant à sa fortune, ne serait-ce pas un coup du ciel de rentrer, par ce mariage, en possession des biens immenses qu'un testament fort contestable a fait passer en d'autres mains ? et, si lady Clare a tant de cœur, comme on le dit, elle s'empressera de nous accorder cette réparation. Je me charge de lui en faire la demande ;

et, après tout, elle ne fera pas une mauvaise affaire, dit-elle en regardant Ronald.

Le vieux squire souffrait visiblement pendant cette longue tirade.

— C'est trop de zèle, ma sœur, lui dit-il; j'en appelle à Ronald lui-même; et vous n'allez pas sans doute faire cette folle démarche sans qu'il vous en ait priée. Ah ! si Ronald avait un penchant pour cette personne que je ne connais pas et que je ne veux pas connaître, ce serait sans doute un malheur; mais il aurait encore assez de courage pour faire passer l'honneur avant toute autre considération. Ronald ne l'a probablement jamais vue et n'y a jamais pensé, car il m'en aurait parlé; nous pouvons donc en raisonner de sang-froid. Je suis gentilhomme, ma chère sœur, et l'honneur de ma maison est pour moi le premier des biens; or la moindre démarche de notre part pour entrer en possession de ces richesses, que nous avons pu espérer pour Ronald, et sur lesquelles nous n'avions, après tout, aucun droit, serait considérée avec raison comme une captation, surtout dans ce cas, où il s'agit d'une jeune fille qui n'est pas entourée et protégée par une famille, et qui est à la

merci des plus habiles. Les prétendants ne manqueront pas ; mais du moins on ne trouvera pas Ronald sur les rangs. Tu ne dis rien, Ronald ; n'es-tu pas de mon avis ?

Ronald n'était pas en état de répondre ; car il était comme un condamné qui vient d'entendre sa sentence. Il avait d'ailleurs le plus grand respect pour son père, et il reconnaissait la noblesse des sentiments qui motivaient son opinion.

— Eh bien, moi, mon cher frère, reprit aigrement Béatrix, je prétends qu'avec toutes vos maximes chevaleresques vous ferez si bien, que vous laisserez passer en d'autres mains la fortune de Ronald, que personne ne vous en saura gré et qu'on se moquera de vous. .

— Assez sur ce sujet, dit sérieusement le squire de Maubray en se levant et en fermant avec bruit le gros manuscrit dont il avait interrompu la lecture, ce qui était aussi sa manière de clore une discussion. Je m'en rapporte à Ronald ; j'aimerais mieux lui voir épouser une mendicante comme celle qui entre dans cette cour, dit-il en regardant par la fenêtre du rez-de-chaussée, que le voir prétendre à lady Clare.

Ronald regarda négligemment du même côté, et, examinant avec plus d'attention, il reconnut la personne qui traversait le clos et qui se dirigeait vers la maison en donnant la main à Gemmy.

— Lady Clare! se dit-il à voix basse, lady Clare ici! sous ce costume!...

Et il demeurait confondu.

1

1

1

1

1

1

1

XIV

LA CLEF D'OR

" She clad herself in a russet gown
She was no longer lady Clare :
She went by dale, and she went by down,
With a single rose in her hair. "

Gemmy resta sagement assis sur les marches du perron. Lady Clare fut seule introduite dans la bibliothèque, où la famille était réunie. Elle avait gardé par oubli la rose de Bengale que Gemmy avait placée dans ses cheveux, et cette fleur fragile semait autour d'elle ses feuilles de rose; elle était pâle, et paraissait fatiguée de cette longue course et encore émue de la rencontre qu'elle avait faite au bord de la rivière. Elle portait à la

main, pour tout bagage, la branche de lis qui inclinait sa fleur fanée. Elle restait immobile et silencieuse, et fut obligée de s'appuyer contre un meuble, car elle ne pouvait se soutenir. Et ce fut, on le comprendra, une apparition assez étrange que cette figure idéale et presque de fantaisie au milieu de ces interlocuteurs qui venaient de traiter des questions si positives.

— Quelle est encore cette mendiante? dit miss Béatrix avec humeur; notre maison est à présent comme la rue; y entre qui veut. Je vous demande un peu si, à cet âge et avec de pareils bras, elle n'a pas autre chose à faire que de se promener avec des fleurs sur la tête, et de pénétrer dans les maisons sous le prétexte de demander la charité!

— Mon père, dit Ronald indigné en avançant un siège à la jeune fille, permettez-vous qu'on parle ainsi devant vous à lady Clare?

— Lady Clare! dirent en même temps le squire et sa sœur, dans le plus grand étonnement.

— Oui, elle-même, dit Ronald. Je ne puis vous dire pourquoi elle se présente ici comme une simple paysanne, mais apprenez ce que j'aurais déjà voulu vous faire savoir, si je n'avais craint...

— Non, Ronald, dit Clare l'interrompant, laissez-moi parler; moi seule je puis vous dire pourquoi je porte ce costume, qui est celui qui me convient et que je ne dois plus quitter. Mais j'espère que ce ne sera jamais celui d'une mendicante, car je saurai travailler.

Et elle se tourna respectueusement vers le père de Ronald, comme pour demander la permission de continuer.

Elle était simple et calme, et le bon squire subissait malgré lui l'influence de sa douceur et de son charme. Il lui fit signe de s'asseoir et de parler, et il se disposa à l'écouter avec bienveillance et intérêt. La vieille tante, mettant ses larges lunettes, qui brillaient comme deux pleines lunes, la toisait avec méfiance, et Ronald, dans la plus vive angoisse, attendait son sort.

Lady Clare refusa de s'asseoir et continua ainsi :

— Ronald, je ne sais si vous avez déjà parlé à votre famille de nos projets, mais je puis parler sans crainte, car je n'ai rien à dire qui puisse l'offenser.

— Lady Clare, dit Ronald, qui paraissait confus, permettez que j'explique à mon père...

— Laissez-la, interrompit sérieusement le squire, laissez-la nous raconter *vos projets*.

— Ronald, dit la jeune fille, vous êtes venu à moi lorsque j'étais sans défense. Je savais que vous m'aimiez; je me trouvais en possession, ou plutôt je croyais être en légitime possession d'une fortune qui vous était destinée; j'étais seule et sans conseils. J'ai cru agir loyalement en vous offrant, en vous rendant les domaines de Cumnor, en osant vous demander la première si vous vouliez prendre lady Clare pour femme.

— Mon père, dit Ronald, pardon; je n'espérais rien, je n'ai rien demandé. Si j'aimais, ce n'était pas ma faute, et c'était mon secret. Quelle confiance aurais-je pu vous faire? je craignais de troubler inutilement votre repos. Mais, quand lady Clare a voulu me confier sa destinée, pouvais-je repousser une affection si sincère et si désintéressée?...

— Continuez, lady Clare, dit le squire sans regarder son fils.

— Je vois bien, dit Clare, que Ronald ne vous a encore rien dit, mais je ne doute pas de lui pour cela. Je comprends seulement qu'il avait un grand

respect pour la volonté de son père, dont il connaissait le désintéressement et la fierté, et je l'aimais pour cela encore. Le consentement de sa famille était bien la première condition de nos projets; mais rassurez-vous : je comprends à présent que j'aurais troublé un intérieur pour lequel j'avais rêvé le bonheur et la paix. Tout est donc pour le mieux. Je viens vous rendre votre parole, Ronald, car celle qui croyait être généreuse avec vous occupait la place qui vous appartient, et retenait sans le savoir la fortune qui est la vôtre.

— Que dites-vous? dit Ronald.

— Je dis que lady Clare est morte, dit la jeune fille; il n'y a plus de lady Clare. On a pris un enfant trouvé pour le mettre à sa place dans son berceau. J'ai été involontairement l'instrument, presque la complice de la trahison d'une nourrice; il n'y a plus maintenant devant vous qu'une pauvre fille qui gagnera son pain par son travail. J'ai quitté pour toujours les domaines de Cumnor, qui vous appartiennent.

— Je m'en étais toujours doutée! s'écria la tante en ôtant ses lunettes avec majesté. Je te di-

sais bien, Ronald, que cet héritage était à toi ! La lumière ne reste pas sous le boisseau ; l'heure de la justice vient toujours, et les intrigants finissent par être démasqués.

— Voilà du nouveau, dit en souriant le squire ; mais, chère sœur, ce n'est pas ainsi que vous parliez tout à l'heure de lady Clare.

— Que me parlez-vous de lady Clare ? dit la tante en haussant les épaules. Vous savez bien qu'il y a longtemps qu'elle est morte.

— Il me semble, madame, que je viens de vous l'apprendre, reprit Clare avec calme. Prenez cette clef, Ronald ; j'ai voulu vous la remettre à vous-même. C'est celle de la chambre que j'occupais à Cumnor-Hall. Vous y trouverez les objets précieux que je n'ai pas voulu laisser exposés à tous les regards.

Ronald refusa la clef d'or en baissant la tête, mais miss Béatrix s'en empara avec avidité.

— Mon père, dit Ronald, vous l'avez entendue ; la laisserez-vous partir ainsi sans secours ?

— Mon enfant, dit le squire en prenant la main de la jeune fille après un moment de silence, tout cela demande explication. Pourquoi prendre une

décision si prompte? Où voulez-vous aller? Votre conduite paraît bien honorable, et nous n'avons rien à vous reprocher.

— Merci, reprit Clare, c'est tout ce que j'attendais de vous. Quant à Ronald, je suis sûre de son cœur, car sa parole est sacrée, et pour ce lis il donnerait tous les biens de Cumnor, il me l'a dit.

— Je le dis bien plus aujourd'hui, dit Ronald en regardant le squire. Car mon père aussi n'a qu'une parole, et il m'a laissé le choix d'une fiancée; il n'a excepté que la riche héritière de Cumnor, et c'est lui-même qui m'a proposé la pauvre fille qui entrait tout à l'heure dans cette cour. Dites-le, mon père, est-ce la vérité?

Et il prit affectueusement la main de son père.

— Ronald, dit sévèrement le squire, mon fils, si tu as gardé le silence, si tu n'osais pas m'avouer tes projets, c'est que tu comprenais que tu t'engageais dans une fausse voie, tu devinais l'opposition que je devais te faire.

— Permettez-moi de l'excuser, dit Clare, car c'est moi qui suis coupable. Comment vous aurait-il dit ses projets? pouvait-il en avoir? Il était trop fier aussi pour penser à l'héritière de Cumnor. S'il

m'aimait, c'est moi qui l'ai deviné, il ne l'a jamais dit. Moi seule j'ai tout conduit. Pardonnez-lui; car, il y a deux jours seulement... Mais pourquoi parler encore de ces projets, lorsque tout est fini entre nous? J'emporte d'ici deux consolations : la première, c'est que Ronald aime encore la pauvre paysanne comme il aimait la riche héritière; la seconde, c'est que vous n'avez rien à reprocher à celle qui fut autrefois lady Clare.

Et elle osa tendre la main au vieux squire, dont le bon regard l'attirait.

— Mais enfin, mon enfant, où voulez-vous aller? dit le père de Ronald avec bonté : avez-vous quelques ressources? Nous ne vous abandonnerons pas.

— Il me faudra bien peu de chose, dit Clare, et Dieu m'aidera. Merci de vos marques d'intérêt, elles compensent les mots bien durs que je viens d'entendre. Je suis venue avec Gemmy, le fils du fermier de Dunstan. Je retourne avec lui à la ferme, et comme ces braves gens avaient de l'amitié pour moi, ils me donneront bien du travail; j'y mettrai tant de cœur, que peut-être je me rendrai utile.

Pendant cette dernière phrase de lady Clare, miss Beatrix avait élevé ses bras au-dessus de sa tête en signe de surprise. Elle se leva avec vivacité, et sa longue figure semblait encore allongée.

— Voilà, dit-elle en éclatant de rire et en accentuant chaque syllabe, voilà qui est véritablement délicieux.

— Que trouvez-vous donc de si plaisant, dit sérieusement le squire, dans un événement également triste pour Ronald et pour cette jeune fille, qui paraît plutôt digne de pitié ?

— Ah ! c'est parfait, dit la tante : la ferme de Dunstan ! Comme tout se découvre ! J'en étais sûre. Je vous le disais ce matin. Parlez-moi des gens charitables ! Tout s'explique à présent ; c'est clair comme le jour. Ah ! c'est fort plaisant !

— Ma tante, dit Ronald, y pensez-vous ? pouvez-vous ainsi insulter au malheur ? Vous nous feriez douter de votre cœur, s'il ne fallait mettre vos paroles sur le compte de votre vivacité.

Mais, dans le fond, il n'était peut-être pas fâché de la voir se lancer avec cette ardeur, car il comprenait que par ses exagérations mêmes elle servait ses intérêts près de son père.

— Oui, dit en riant bruyamment miss Beatrix; voilà mademoiselle, la fille de ferme de Dunstan, qui veut bien rendre sa parole à sir Ronald, et voilà mon tendre frère qui essuie ses yeux. Ah! c'est très-touchant, en vérité, très-touchant, mais c'est encore plus drôle.

— Pardon, dit Ronald en s'avançant vers lady Clare, pardon.

Mais Clare lui fit comprendre d'un sourire que sa fierté la mettait au-dessus de cette moquerie.

Le bon squire avait l'esprit trop juste et le cœur trop tendre pour souffrir qu'une jeune fille sans défense, qui venait se livrer elle-même, fût ainsi maltraitée sous son toit. Miss Béatrix faisait sans s'en douter les affaires de lady Clare. Le père de Ronald observait avec intérêt la physionomie de l'innocente créature; il admirait sa patience, sa simplicité, la dignité mesurée de ses réponses. Il ne pouvait oublier qu'elle venait de son plein gré restituer des biens qu'une autre, avec moins de loyauté, aurait essayé de retenir.

— Mon enfant, lui dit-il avec douceur en lui prenant la main, ma sœur ne pense pas un mot de ce qu'elle dit; il faut bien que je vous en pré-

vienne, car vous pourriez la supposer bien dure et bien méchante, et pourtant il n'en est rien. Croyez bien à notre estime, à notre sympathie. Je ne sais encore ce que nous devons croire de l'étrange nouvelle que vous nous annoncez; peut-être vous-même avez-vous été trompée. Pourquoi prendre si vite un grand parti?...

A ce moment on entendit un grand bruit au dehors, et un garde-chasse entra très-ému, tenant à la main une longue corde roulée.

100

100



XV

UN VOLEUR DE GRAND CHEMIN

" A Lily-white doe lord Ronald had brought,
Leapt up from where she lay,
Propt her head in the maiden's hand
And follow'd her all the way. "

— Qu'est-ce encore ? dit miss Béatrix avec humeur, nous n'aurons pas un instant de repos ! C'est donc la journée aux aventures ?

— Monsieur, dit le garde-chasse, si vous n'y prenez garde, on ne sera plus en sûreté dans les environs, nous ne sommes pas en force.

— Que vous arrive-t-il donc, Franck ? dit le squire ; qu'y a-t-il de nouveau ?

— Il y a.... il y a des voleurs dans les bois, tout près d'ici. Nous venons de trouver encore un homme que les brigands ont volé et attaché à un arbre. Nous nous sommes empressés de le mettre en liberté, car c'est un bien brave homme; il a tout de suite atteint sa bourse, et il nous a bien récompensés; et tenez, voilà encore la corde.

— Les brigands ne lui ont donc pas pris tout son argent? dit en souriant lady Clare; mais rassurez-vous, je connais votre voleur, il n'est pas dangereux. Faites venir, je vous prie, le petit garçon qui m'attend à la porte.

Le garde-chasse sortit et amena Gemmy, qui salua sans embarras et prit la main de Clare.

— Tiens! c'est ma corde, dit l'enfant en prenant la corde des mains du garde-chasse; mais où est donc mon prisonnier?

— Quel est encore ce petit mauvais sujet? dit miss Béatrix.

— Si j'étais un mauvais sujet, dit Gemmy résolument en s'adressant à Ronald, est-ce que lady Clare m'aurait choisi pour l'accompagner et pour la défendre?

— Non, mon enfant; c'est pour plaisanter, dit

Ronald, tu es un bon garçon : mais raconte-nous comment les choses se sont passées, avez-vous donc été attaqués en route ?

— Oui, dit Gemmy, et c'est bien ma corde avec laquelle j'ai attaché M. Norton. Mais comment a-t-il fait pour s'échapper ? J'avais pourtant fait bien des tours, et elle est bonne, ma corde, dit-il en la tendant bien fort, comme pour essayer de la rompre.

— Monsieur Norton ! dit Ronald ; lady Clare, c'est Norton qui vous a attaquée, et Gemmy vous a défendue ? Brave Gemmy, ajouta-t-il en prenant la main de l'enfant et en l'attirant près de lui, dis-nous donc comment tu as fait, pauvre petit !

— Ah ! c'est bien facile, dit l'enfant, qui était fier de son exploit. Voilà qu'après déjeuner j'ai laissé lady Clare au bord de l'eau, et j'ai été un peu plus loin cueillir des noisettes, car il y en a de fameuses de ce côté-là.

Et il en tira encore quelques-unes de sa poche et les offrit à Ronald, et, de son côté, il en cassa une avec ses dents.

— Voilà, continua-t-il, que je revenais tranquillement, et je vois un monsieur qui causait avec

lady Clare. Je dis : C'est bien, on m'appellera si on a besoin de moi ; ce n'est pas bien d'écouter aux portes, c'est-à-dire d'écouter aux arbres, car dans les bois il n'y a que des arbres.

Alors j'ai cru entendre un cri, et je me suis approché avec précaution derrière les buissons. Lady Clare avait l'air très-malheureux, et elle disait à l'homme : « Monsieur, passez votre chemin, car vous n'avez plus rien à faire ici. » N'est-ce pas, petite sœur, c'est bien comme ça que vous lui avez dit ?

Voilà qu'il voulait toujours s'approcher, et elle reculait toujours ; si bien qu'elle était tout au bord de l'eau, et elle prenait son élan comme pour s'élançer s'il avait fait un pas de plus. Moi, j'avais peur ; quand j'ai vu qu'il allait encore faire un pas et qu'il avançait le bras pour lui prendre la main, et que ma pauvre maîtresse allait tomber dans la rivière, qui est bien mauvaise de ce côté-là....

— Ce n'est pas à moi, dit le garde en interrompant d'un air capable, qu'on fera croire une telle histoire. Comment voulez-vous qu'un petit garçon qui a l'air d'une mouche soit parvenu à lier à un arbre un homme qui paraît aussi vigoureux que

moi; un bel homme! je m'y connais. Je vous dis que nous avons des voleurs plein les bois.

— Dame, moi, continua Gemmy sans paraître écouter Franck, je n'étais pas le plus fort et j'étais chargé de la garder. Qu'auriez-vous fait à ma place? dit-il en s'adressant à Ronald; moi voilà comment j'ai fait.

Il attacha le bout de sa corde au bras d'un lourd fauteuil.

— Tenez, dit-il à Ronald, vous êtes lady Clare, moi je suis ce mauvais sujet de Gemmy, comme dit madame, et M. Franck est, pour le moment, M. Norton.

Et, passant entre le garde et Ronald, il tourna trois fois rapidement avant qu'on eût pu l'arrêter, autour de Franck, qui se trouva cloué sur le grand fauteuil qui était derrière lui.

— Vous voyez, dit-il triomphant, ce n'est pas plus difficile que cela.

— Voulez-vous bien finir, mauvais garnement! s'écriait Franck furieux, en tâchant de se débarrasser.

— Tiens, c'est juste ce que disait M. Norton, dit en riant Gemmy, et moi, je tournais toujours

ma corde. Vous voyez que ça tient bien et que c'est bien facile. Mais cette fois c'est pour rire ; je demande bien pardon à monsieur le garde, c'était seulement pour montrer comment on s'y prend pour défendre sa petite sœur, et j'ai choisi M. Franck, parce qu'il trouvait ça bien difficile, et puis c'est lui qui ressemble le plus à M. Norton.

Et il se hâta de dérouler la corde et de délivrer Franck, qui était, on peut le supposer, dans une grande colère.

— Gemmy, c'est très-mal ce que vous avez fait, dit Clare, vous devez respecter tout le monde ici.

— Ah ! nous ne sommes pas dupes de votre pitié, mademoiselle lady... quoi, lady... de quoi, lady de Dunstan ! reprit miss Béatrix avec une cérémonie affectée. Et vous, mon frère, vous laisserez-vous ainsi longtemps manquer de respect par ces créatures ?

— Il faut excuser la vivacité d'un enfant, dit le squire en retenant un sourire ; voyez la bonne figure ; croyez-vous qu'il ait eu l'intention d'offenser Franck ? Il s'est conduit comme un brave garçon, convenez-en. Et puis, après tout, qu'avons-nous à reprocher à cette jeune fille ?...

— Au fait, dit miss Béatrix avec ironie, il ne manquerait plus que cela : pourquoi ne pas installer cette aventurière dans notre maison ?

— Vous pouvez m'épargner les injures, madame, dit lady Clare avec douceur, car je ne serai pas longtemps ici un sujet de discorde. Vous conviendrez que je ne pouvais me dispenser de venir vous apprendre une nouvelle qui paraît vivement vous intéresser. Je venais aussi pour rendre à Ronald sa parole, bien que vous l'en croyiez déjà affranchi. Et maintenant je n'ai plus rien à faire au manoir de Maubray. — Tenez, Ronald, vous n'avez pas voulu de la clef d'or, mais gardez cette branche de lis, elle est bien à vous, ce sont vos armoiries. Vous retrouverez au fronton de Cumnor-Hall le lis brisé, et quelquefois vous vous souviendrez de moi.

— Oui, dit Ronald, je prends cette fleur, car c'est tout ce que je vous avais demandé. Je respecte votre volonté comme celle de mon père ; je vous laisse partir : nous serons encore heureux d'être tous deux sans reproche. Mais, mon père me le permettra, je ne rentrerai pas sans vous à Cumnor-Hall ; et peut-être un jour....

— Laissez-moi aussi ma fierté, reprit Clare en l'interrompant; c'est tout ce qui me reste avec votre souvenir.

Le squire tendit la main à son fils, car il aimait à voir l'honneur et le devoir passer avant tout autre sentiment; et lady Clare, saluant avec respect, prit la main de Gemmy et sortit, en laissant ces trois personnages à leurs émotions.

— Quelle bonne comédie! dit Béatrix quand elle fut partie. Ne voyez-vous pas que tout cela était préparé? Vous voilà tout émus de la générosité d'une fille qui se décide à vous rendre ce qui est à vous parce qu'elle ne peut faire autrement. Il ne vous manque plus que d'aller la chercher à Dunstan et de la ramener en triomphe : le roman sera complet.

— En vérité, ma chère sœur, reprit le squire après avoir réfléchi, votre conseil mérite considération; Ronald pourrait faire une plus mauvaise affaire. Autant vous étiez empressée ce matin de voir votre neveu rechercher la riche héritière de Cumnor, autant, je vous l'avoue, je serais maintenant disposé à le voir prendre pour compagne cette pauvre enfant qui, dans une si triste épreuve,

a montré tant de désintéressement et de générosité. Si vous avez changé d'avis, vous me permettrez bien de vous imiter. Oui, ce serait un bonheur de réparer envers cette déshéritée les torts de la fortune, de lui faire oublier votre injustice, votre cruauté. Mais rassurez-vous ; si je ne me trompe, sa fierté est égale à la nôtre ; sa résolution est inébranlable ; Ronald ne l'a que trop compris, et le pauvre garçon en sera longtemps malheureux. N'est-ce pas à nous de le consoler au lieu d'augmenter ses peines?...

Miss Béatrix s'apprêtait à répondre ; mais Ronald sortit pour ne rien entendre de plus, et il est probable que la discussion n'en resta pas là entre le squire et son irascible sœur.



XVI

LA FERME DE DUNSTAN

" Down stept lord Ronald from his tower;
O lady Clare, you shame your worth !
Why come you drest like a village maid
That are the flower of the earth ? "

Elle partait le cœur soulagé, lady Clare ; elle ne savait pas où elle allait, ni comment elle serait accueillie à Dunstan, ni si de nouveaux dangers ne l'attendaient pas en route, mais elle était presque heureuse, parce qu'elle avait suivi le chemin du devoir. Tous ceux qui en ont essayé ont trouvé sur cette voie le dédommagement de leurs peines.

Elle n'avait qu'une robe de bure, et ses pieds délicats étaient meurtris par son épaisse chaus-

sure ; mais elle avait encore le droit d'être fière sous ce costume, et elle aurait rougi de honte sous celui de châtelaine.

Que lui faisaient les injures et les malédictions de miss Béatrix ! Elle les attribuait à une nature irritable et avide ; mais elle emportait l'amour de Ronald, l'estime du squire, et bien plus, sa propre estime, sans laquelle le reste n'est rien.

Elle faisait encore son examen de conscience ; elle se demandait si elle aurait pu suivre une ligne de conduite autre que celle qu'elle avait adoptée après l'étrange confiance de sa nourrice, et son cœur lui répondait bien vite que, si elle avait encore à choisir, elle ferait de même. Elle se consultait pour savoir si Ronald avait bien répondu à ce qu'elle attendait de son caractère, et elle le voyait aussi épris de la pauvre paysanne que de l'héritière de Cumnor, et en même temps plein de respect pour la volonté de son père. Elle ne pouvait se le figurer autrement ; c'est bien ainsi qu'elle l'avait jugé. Elle acceptait ce revers de fortune qui lui avait permis d'apprécier Ronald à toute sa valeur, et qui lui avait déjà valu la bienveillance de son père, jusque-là si prévenu contre l'héritière

de Cunnor; elle aimait presque son malheur.

Le chemin qui conduit du manoir de Maubray à la ferme de Dunstan est une route assez fréquentée, sur laquelle une mauvaise rencontre était moins à craindre. Gemmy faisait bonne garde, et il encourageait sa jeune maîtresse en lui disant de temps en temps combien il restait encore de chemin à faire, et en cherchant les sujets de conversation qui pouvaient la distraire.

Nos voyageurs furent cependant quelque temps inquiétés par la persistance d'un cavalier enveloppé d'un manteau qui paraissait les suivre de loin. Ils s'arrêtèrent devant un groupe de maisons habitées pour le laisser passer tandis qu'ils étaient protégés par ce voisinage; mais le cavalier s'arrêta aussi à une grande distance, mit pied à terre et se reposa au bord du chemin.

— N'est-ce pas encore votre M. Norton, petite sœur? dit Gemmy en montrant du doigt le voyageur. Cette fois, nous ne le craignons pas.

Mais le cœur de lady Clare lui faisait deviner autre chose.

— C'est lui, se dit-elle, c'est Ronald! Il est trop discret pour s'approcher de nous, et il nous garde.

C'est ainsi que nous suivrons notre chemin dans la vie ; de loin peut-être il veillera sur moi. Jamais je ne serai pour lui une étrangère, et nous serons encore quelquefois heureux de nos souvenirs.

Elle continua sa route avec moins de peine, car elle se sentait protégée ; et cette démarche discrète de Ronald, qui la garantissait de tout péril et en même temps lui donnait une preuve de respect, la touchait profondément. Elle fut plus gaie pendant le reste de la route ; elle cueillait en passant quelques marguerites et les effeuillait négligemment sous ses pas, pendant que les ombres allongées faisaient pressentir la fin du jour.

— Nous voilà arrivés, petite sœur, dit enfin Gemmy ; reconnaissez-vous le chemin ? Il faut prendre ce sentier à gauche ; on voit d'ici les bâtiments de la ferme. Et tenez, voici notre bon chien Tom qui nous a aperçus et qui vient au-devant de nous.

Le cœur est presque doué de la double vue. Lady Clare ne s'était pas trompée ; et, comme elle allait entrer dans le petit sentier avec Gemmy et Tom, qui sautait et jappait de joie autour d'eux, un cavalier passa comme un trait près d'elle. Elle

entendit seulement deux mots : « Adieu et courage ! » Et Ronald disparut dans un nuage de poussière.

La ferme de Dunstan était, dans ses modestes proportions, un modèle de soin et de propreté.

Les sentiers, bien tracés dans les herbages, conduisaient à l'habitation, dont les murailles étaient blanches comme la neige et les toits couverts en tuiles rouges.

Les animaux domestiques avaient chacun leur département et n'erraient pas sur le seuil de la maison.

La bonne odeur des étables bien entretenues et des foina nouvellement fauchés embaumait l'air. Dans la laiterie entr'ouverte, on apercevait des tables de pierre polies comme le marbre, et de grandes terrines remplies d'un lait mousseux. L'ordre régnait partout et apportait à sa suite l'aisance et le bien-être.

Il semble qu'on ne puisse entrer dans une ferme bien administrée sans songer à tous les biens que la Providence prodigue au laborieux agriculteur. Ici rien n'est factice ; ce sont les dons de Dieu recueillis de première main par le travail de la fa-

mille qui n'a pas encore cherché dans les villes une condition plus brillante et plus périlleuse, mais qui reste unie sous le regard de Dieu, sur le sol nourricier qu'elle féconde par des soins assidus ; là est la vraie richesse.

Quand vous voyez cette parfaite ordonnance dans les travaux, vous pouvez deviner que l'autorité règne, c'est-à-dire que le père de famille est aimé et respecté, que les enfants sont soumis, que les serviteurs sont aussi actifs qu'ils sont bien traités, que le sentiment religieux maintient chacun sans effort dans le devoir et rappelle le maître à la douceur, les gens de service à l'obéissance, et tous à la bonté et à l'amour du prochain.

Faites l'expérience contraire : entrez, si vous l'osez, dans ces bouges dont le fumier encombre la porte, où les animaux de toute espèce pénètrent pêle-mêle jusque dans la chambre commune pour y disputer leur repas, où tout est un affreux désordre ; où la mère de famille, dans un négligé sordide, est toujours irritée, grondant tout le monde ; où les enfants, couverts de haillons, sont battus parce qu'ils crient et crient plus fort parce qu'ils sont battus ; c'est peut-être que le maître ne rem-

plit pas son devoir, c'est que l'ivrognerie, la paresse ou d'autres vices le retiennent loin de la maison.

La superstition et l'habitude peuvent encore amener ces êtres avilis par la misère à quelques pratiques religieuses ; mais la religion elle-même est absente, et avec elle manquent le respect de soi-même et le sentiment du devoir. L'amour du travail manque aussi, car tout cela se tient et se touche, et la terre, qui paye au centuple les efforts du laboureur, est avare pour ceux qui la négligent, et ne donne, au lieu de pur froment, que des épines et des ronces.

A Dunstan, le travail était si bien réparti entre les enfants de la maison et les serviteurs, que tout se faisait sans contrainte et sans bruit. Les grands fils étaient aux champs, les filles soignaient les étables et la basse-cour. Les garçons de ferme conduisaient de grands chariots de verdure ; tous ces gens étaient proprement vêtus et paraissaient heureux. On n'entendait pas un commandement, et tout le monde paraissait obéir, car tout le monde obéissait au devoir.

Bonne terre ! bonne et féconde nourrice ! comme

il te retrouve avec amour dans ta simplicité première, celui qui a usé ses jours sur le rude et aride pavé de nos villes ! Comme tout cela est vrai pour celui qui n'a connu que les mensonges de la vie ! Comme cette harmonie de la nature paraît douce après nos discordes ! Que ce silence est grand après l'agitation de nos passions, après le bruit de nos combats ! C'est là que lady Clare vient chercher le repos pour son cœur troublé ; c'est là qu'elle sera encore entourée d'une famille qui l'aimera.

La bonne ménagère Jeannie, toute riante et avenante, était occupée, dans une grande pièce reluisante de propreté, à préparer le souper des travailleurs qui allaient revenir des champs, lorsque lady Clare et Gemmy, bien fatigués, entrèrent dans la maison. Elle ne reconnut d'abord que Gemmy, et prit Clare pour sa propre fille, qui avait la même taille et le même costume.

— Eh bien, mon Gemmy, lui dit-elle en l'embrassant avec tendresse, quel bonheur t'amène avec nous, et pourquoi as-tu quitté lady Clare ? Elle te l'a donc permis ? L'as-tu remerciée ? Combien de temps vas-tu rester avec nous ?

— Je vous le ramène, Jeannie, dit lady Clare; il ne vous quittera plus, et moi...

Mais sa force était épuisée par toutes les secousses qu'elle avait éprouvées depuis quelques jours, par les luttes qu'elle avait eu à soutenir, par la fermeté qu'il lui avait fallu montrer devant Ronald, lorsque son cœur était déjà brisé. Elle se jeta dans les bras de Jeannie, et, devinant dans cette étreinte l'élan d'une bonne nature, elle comprit qu'elle trouverait un refuge, une mère dans la bonne et simple Jeannie, et, s'abandonnant librement à sa douleur, elle se prit à pleurer.

— Vous, chère lady Clare, dit Jeannie, vous ici, sous les habits de ma fille ! Qu'est-il donc arrivé, dites ? Pourquoi pleurez-vous ?

Mais Clare ne pouvait répondre que par ses larmes. Gemmy avait bien envie de pleurer aussi par occasion ; mais il se contint, et expliqua comme il put ce qu'il savait de cette histoire, et que sa jeune maîtresse ne voulait plus être lady Clare. Il raconta enfin tout ce qui lui était arrivé depuis le départ de Cumnor.

— Non, dit Jeannie en embrassant Clare, c'est

impossible; je ne puis rien croire de tout cela : vous êtes et vous serez toujours lady Clare.

— Ne m'appellez plus ainsi, je vous en prie, dit Clare : je viens vous demander si vous voulez m'aimer et me prendre à votre service; je travaillerai et je serai heureuse près de vous.

— Si nous le voulons, chère lady Clare ! C'est donc parce que vous êtes malheureuse que nous commencerions à ne plus vous aimer ? Vous ne voulez plus être notre maîtresse, eh bien, vous serez notre fille : chère enfant, je vais vous conduire dans votre chambre, pour que vous vous reposiez avant l'arrivée de tout notre monde qui va venir souper. Je sais bien que vous ne serez pas comme à Cumnor-Hall; mais au moins vous y serez aussi aimée et respectée. N'est-ce pas vous qui avez eu pitié de nous quand tout nous a manqué à la fois ? Dieu nous donne aujourd'hui le moyen de vous faire voir (et elle avait peine aussi à retenir ses larmes), de vous faire voir si nous nous en souvenons.

— Merci, dit lady Clare; si vous me traitez comme votre enfant, vous verrez que je saurai aussi vous aimer comme une mère : mais ne me

parlez plus du passé, car je commence ici une vie nouvelle.

— Oh bien, moi, dit en riant la bonne Jeannie, je crois que ce n'est pas pour longtemps. Je n'y comprends rien; mais, voyez-vous, vous ne ferez jamais une paysanne comme nous; vous aurez beau vous habiller avec nos habits et travailler avec nous, nous reconnaitrons toujours bien la châtelaine de Cumnor. Et puis, est-ce qu'on perd son nom comme ça en un jour? Et rien qu'à vos grands yeux, est-ce qu'on ne devine pas ce que vous êtes? Je ne sais pas si quelqu'un a eu intérêt à vous tromper; mais, croyez-moi, en vous voyant, tout le monde dira que vous êtes une grande dame. Il me semble que jamais je ne pourrais vous commander et vous appeler ma fille. Oh ! non, allez, soyez toujours notre bonne maîtresse.

— Chère Jeannie, ce temps est passé. Je ne suis rien, vous dis-je, rien qu'un enfant trouvé; et, sans le savoir, j'ai occupé trop longtemps un rang qui ne m'appartient pas. Je ne suis qu'une pauvre fille qui vient vous demander asile.

— Eh bien, dit Jeannie, il ne faut plus penser à tout cela aujourd'hui. Voyons, venez vous re-

poser, mon enfant. Quand mon mari va rentrer, nous lui raconterons tout cela. Ah ! le pauvre homme ! comme il va être surpris et affligé ! Mais, je le connais, il trouvera que nous n'en ferons jamais assez pour vous.

Et elle conduisit lady Clare dans une jolie chambre, bien rangée, qui donnait sur les vergers et sur la belle campagne ; et, après lui avoir apporté, avec l'aide de Gemmy, un repas réconfortant, elle les fit souper tous deux, comme fait une mère pour ses enfants fatigués ; elle embrassa encore lady Clare et lui souhaita une bonne nuit.

— Adieu, Gemmy, dit encore lady Clare quand on la laissa seule ; nous voilà en sûreté maintenant, et nous allons bien dormir. Merci, mon Gemmy !

Laissons aussi notre pauvre châtelaine essayer de prendre le repos dont elle doit avoir grand besoin après une journée si chargée d'événements.

Elle avait caché son trouble pour ne pas affliger ses hôtes, mais elle était en proie à une agitation croissante. Elle éleva son âme vers Dieu ; elle cher-

cha une consolation dans sa conscience, et n'éprouva quelque soulagement que lorsqu'elle put enfin pleurer en toute liberté dans la solitude.

XVII

JEANNIE

" If I come drest like a village maid,
I am but as my fortunes are ;
I am a beggar born, she said,
And not the lady Clare. "

C'était une femme de tête que Jeannie. Elle envisagea tout de suite la position fausse que lady Clare aurait dans sa maison. Elle avait de grands fils; elle se figurait combien seraient embarrassants de part et d'autre ces rapports continuels, cette communauté de travaux et de loisirs entre elle et des jeunes gens qui étaient si loin d'elle par leur éducation et le rôle modeste qui leur était réservé dans ce monde.

— Écoute, mon enfant, dit-elle à Gemmy quand elle fut redescendue dans la grande salle basse, tu es bien raisonnable; je puis causer sérieusement avec toi : personne ne vous a vus entrer ici, n'est-ce pas ? ainsi nous pourrions faire nos conventions. Il ne faut jamais mentir, tu le sais bien; mais il ne faut pas non plus se hâter d'annoncer une nouvelle dont on n'est pas certain. Ce que nous a raconté lady Clare est bien extraordinaire et difficile à croire : est-ce à nous de le divulguer ? Et toi-même, as-tu quelques preuves ? Sais-tu pourquoi elle a quitté le château ?

— Mère, dit Gemmy, voilà tout ce que je sais de lady Clare : elle m'a dit qu'elle ne pouvait plus rester à Cumnor-Hall, qu'elle n'était qu'une pauvre abandonnée et qu'elle demandait à travailler avec nous.

— Oui, cher enfant, et tu as été son bon compagnon et son brave défenseur; mais est-ce bien à nous de répéter cette malheureuse histoire avant de bien savoir la vérité ? Ce que tu m'as dit de la rencontre de ce matin me donne à penser. Ne serait-ce pas pour échapper aux attaques de ce Norton qu'elle a pris un parti si désespéré ? Elle

voulait peut-être se cacher sous ce déguisement jusqu'à ce qu'il eût quitté le pays, car ton père me disait que des poursuites sont dirigées contre ce méchant homme et que nous en serons bientôt débarrassés. Écoute-moi bien, mon enfant, tu aimes lady Clare; je vais te dire ce qu'il faut faire pour la sauver.

— Dites, mère, reprit Gemmy en l'embrassant, et gardons bien notre secret pour nous deux.

— C'est justement ce que nous avons à faire, mon enfant. Vois donc, personne ne comprendrait ici ce changement de fortune. Il faudrait donner des explications qui nous embarrasseraient. Pourquoi ne pas dire simplement que lady Clare, dont la santé est fatiguée, est venue s'installer à la ferme pour changer d'air et se reposer quelques jours près de nous ?

— Oui, mère; mais si elle dit elle-même qu'elle n'est plus lady Clare, comment ferons-nous ?

— Eh bien, nous tâcherons de nous en tirer : nous dirons que son état de faiblesse lui donne quelquefois des absences; qu'il ne faut pas la contredire; qu'elle a besoin de solitude. On ne

se doutera de rien; le principal est de ne pas la trahir.

— Ainsi, c'est bien convenu, mère, c'est lady Clare que nous avons avec nous. J'aime bien mieux ça. Quelquefois, pour lui obéir, je l'appelle bien petite sœur, mais pour moi elle sera toujours lady Clare de Cumnor.

— Oui; et puis, vois-tu, mon enfant, nous pourrons bien plus la servir, nous occuper d'elle, lui ménager du repos et du silence, toutes choses dont elle a besoin pour se recueillir si elle a été malheureuse, et pour se guérir si, comme je le crains, sa pauvre tête est malade; car tout à l'heure encore je remarquais ses yeux, et jamais je ne lui ai vu un regard si fixe et si étrange; ainsi observons-la bien et gardons notre secret.

Pendant que la mère et l'enfant causaient ainsi à demi-voix, toute la bande rentra du travail des champs. Les uns portaient des corbeilles et des fruits, d'autres des instruments de jardinage; tout ce monde était gai et bruyant et paraissait aussi dispos que si le jour n'avait pas été consacré à de rudes travaux.

— Gemmy! Gemmy! disaient-ils tous à la fois

en rangeant chaque objet à sa place, c'est Gemmy!

Et toute la famille l'entourait et lui faisait fête, car tout le monde l'aimait.

Enfin l'honnête Willie, le bon fermier de Dunstan, le père de famille, le maître, rentra à son tour; après s'être assuré que tout était bien en ordre dans les différentes parties de la ferme :

— Allons, mes enfants, dit-il avec sa bonne grosse voix en accrochant son chapeau et en s'installant dans un siège commode au haut bout de la table, encore une journée finie! et que Dieu nous en donne beaucoup de pareilles, pour que je vous aie tous bien longtemps autour de moi... Mais qu'as-tu donc, Jeannie, à me faire des signes? Il y a donc du nouveau ici? Mais je ne me trompe pas, c'est Gemmy!

Et Gemmy était déjà sur ses genoux.

— Si vous vouliez parler moins fort, dit Jeannie en faisant un signe de la main, on pourrait vous conter quelque chose; mais voyez quel bruit ils font tous!

— Que vous est-il arrivé? dit Willie en se mettant à table avec indifférence.

La famille et les serviteurs se rangèrent autour

de lui. Le souper fut servi, et c'était un bon coup d'œil de voir cette heureuse tablée. Après avoir écouté avec recueillement la prière que prononçait un des enfants, chacun commença de bon appétit ce repas du soir qu'il avait bien gagné.

— Il y a, dit Jeannie, quand le silence fut bien établi, il y a que j'ai une grande nouvelle à vous apprendre.

Toutes les cuillers s'arrêtèrent à la fois, et tous les yeux se fixèrent sur la mère.

— Il y a une nouvelle, continua Jeannie, qui va vous faire bien plaisir; c'est que lady Clare est venue passer quelques jours avec nous, et repose là-haut dans la chambre verte.

— Lady Clare! répéta en chœur la famille, comme si c'était une chose impossible; et chacun interrogea Gemmy du regard.

— Oui, dit Gemmy, nous sommes venus ensemble; mais elle est bien malade, lady Clare.

— Oui, reprit Jeannie, elle a besoin de soins, de ménagements, et surtout de repos et de silence.

Cette nouvelle inattendue fit sensation dans l'auditoire; lady Clare, la riche héritière de Cumnor,

dormait là dans une modeste chambre, sous le toit du pauvre !

Les enfants baissèrent la voix, et on chercha ce qu'on pourrait faire pour fêter la noble châtelaine, bien plus, la bienfaitrice de Dunstan.

— Mes enfants, dit Willie, prenez garde, il y a un empressement qui est quelquefois indiscret. Lady Clare sait bien que nous l'aimons tous ; ne nous a-t-elle pas tous sauvés ? mais la meilleure preuve d'intérêt que nous puissions lui donner, c'est de nous tenir à l'écart et de lui laisser toute liberté. Ainsi, demain, tout le monde se lèvera sans bruit et partira pour ses occupations sans approcher du pavillon de la chambre verte où repose lady Clare ; vous m'entendez bien.

— Voilà qui est bien parler, dit Jeannie, et quand notre bonne maitresse sera rétablie, elle aimera à se retrouver au milieu de vous.

Cependant les fils de la maison obtinrent la permission de décorer à leur manière l'entrée du pavillon pour fêter l'arrivée de lady Clare. L'esprit d'ordre donne l'habitude de l'arrangement et du pittoresque. Le soir même, les enfants se mirent à couper dans le bois voisin les plus riches rameaux.

Le lendemain on se leva avant le jour ; le travail fut distribué selon la force de chacun. Les grandes perches qui servent à soutenir le houblon au milieu des champs furent apportées en silence et plantées à distance et avec symétrie pour former un grand cercle autour du pavillon de lady Clare.

Les perches étaient entourées de verdure et reliées par de gracieuses guirlandes de vigne sauvage et de fleurs. De longues trainées de lianes flottaient comme des flammes de navire en haut de ces mâts improvisés. La nature forme toujours les plus élégantes décorations, et l'art n'a fait que l'imiter dans ses colonnes, ses chapiteaux et ses arcades.

Enfin les plus habiles avaient disposé au-dessus de la porte une sorte de tableau dans lequel, au moyen de grandes lettres formées par des bluets tressés, on avait écrit sur un fond de verdure le nom resplendissant de *Cumnor-Hall*. Le tout parut aux architectes d'un effet très-satisfaisant. Ils semèrent encore devant la maison un épais tapis de fleurs des champs, et ils se retirèrent en silence, en donnant un dernier regard à leur œuvre ; et, s'imaginant l'agréable surprise de lady Clare.

quand elle verrait toutes ces merveilles, ils oublièrent leur fatigue et prirent gaiement le chemin de la campagne.

XVII

LE DÉLIRE

" Play me no tricks, said lord Ronald.
For I am yours in word and in deed.
Play me no tricks, said lord Ronald
Your riddle is hard to read. "

Le cœur a toujours assez de force pour nous guider quand nous voulons l'entendre, mais la nature est quelquefois plus faible que notre volonté, et elle succombe dans un trop violent effort. Ainsi en était-il arrivé de notre pauvre héroïne, qui se trouvait pour la première fois exposée aux orages de la vie.

Elle avait dépensé toute son énergie à supporter les crises qui s'étaient accumulées dans ces der-

niers jours. Elle se trouvait involontairement complice d'un mensonge, et son horreur pour toute fausseté l'empêchait d'admettre qu'elle pût être la fille d'une créature capable d'un si honteux abus de confiance ; elle était donc un enfant trouvé, une fille abandonnée, et celle qui voulait être généreuse envers Ronald, était celle qui l'avait longtemps privé de sa fortune et qui se reconnaissait maintenant indigne de lui.

Elle gardait bien l'amitié de Ronald, son cœur n'en doutait pas ; mais elle comprenait qu'il ne lui serait même plus permis de le recevoir, qu'ils étaient séparés pour toujours. Sa vie était brisée. Quelquefois cependant, en se souvenant de la bienveillance, de la pitié que le squire de Maubray lui avait témoignée dans la scène si pénible de ses adieux à Ronald, elle venait à penser que l'antipathie de Béatrix pourrait un jour être vaincue par la tendresse qu'elle portait à son neveu, et que Ronald serait peut-être autorisé par sa famille à la prendre pour femme. Elle se perdait quelquefois dans ces perspectives et se voyait assise avec lui au bord de la fontaine murmurante de Cumnor.

Mais elle ne s'arrêtait pas longtemps à ces illusions. Était-il de son honneur de faire tourner à son avantage un penchant qu'elle avait encouragé quand elle se croyait en possession légitime des biens qu'elle voulait rendre à sir Ronald? Savait-elle seulement quelle était son origine, et pouvait-elle disposer d'elle-même, quand bien même sa fierté se serait humiliée devant un autre sentiment? Non, elle voulait rester toujours cachée; peut-être même serait-elle obligée de s'enfuir plus loin. Le voisinage de Ronald l'occupait sans cesse. « Il viendra, se disait-elle, tout l'attire vers moi, je le sais, je l'attends; et pourtant je ne dois pas le voir, non, je ne le verrai pas. »

Ces idées se présentaient, se pressaient sous mille formes dans son esprit, et fatiguaient sa tête affaiblie pendant cette nuit qui lui parut si longue, comme un refrain importun nous poursuit pendant les agitations de la fièvre. Le matin, Jeannie la trouva toute changée, ses yeux étaient brillants, sa main était sèche et brûlante.

— Eh bien, mon enfant, comment vous trouvez-vous? dit la bonne et obligeante fermière en réparant le désordre de la nuit..

Mais elle n'en put tirer que quelques paroles sans suite, dans lesquelles se mêlaient les noms de Ronald et de Norton ; car une autre idée avait assailli la pauvre malade, c'est que Ronald, connaissant la nouvelle attaque de Norton, lui demanderait raison de son offense, et ne laisserait pas sa lâcheté impunie ; et elle était dans une grande terreur.

— Ne vous tourmentez pas ainsi, chère lady Clare, disait Jeannie, tout peut s'arranger si vous vous ménagez ; mais, quand vous vous serez rendue malade, vous ferez bien de la peine à sir Ronald, et vous nous rendrez tous malheureux.

— Non, non, dit lady Clare en faisant un effort pour se lever ; que personne ne soit malheureux. Je veux partir ; que tout le monde m'oublie : que je trouve seulement un refuge ignoré, bien loin, bien loin, jusqu'au jour...

Elle ne put continuer et retomba épuisée sur son oreiller.

Jeannie installa sa fille Martha près de lady Clare : elle montait continuellement savoir des nouvelles et tâchait d'encourager la pauvre malade. La journée se passa dans une somnolence pénible ; la nuit

fut agitée et plus mauvaise que la précédente. Jeannie se décida à consulter son mari sur ce qu'il y avait à faire. Elle lui fit une confidence entière, car les circonstances devenaient graves, et il lui était pénible d'avoir quelque chose de secret pour Willie, qui avait tant de confiance en elle. Enverrait-elle Gemmy demander du secours à Cumnor? devait-elle plutôt s'adresser au squire de Maubray? ou bien faire parvenir secrètement un message à sir Ronald pour l'informer de ce qui se passait? Elle ne savait à quelle résolution s'arrêter.

— Ce n'est pas notre secret, dit Willie, nous ne pouvons en disposer : peut-être lady Clare ne veut pas qu'à Cumnor on connaisse sa nouvelle résidence, puisqu'elle s'est enfuie déguisée; peut-être aussi sa fierté se révolterait de recevoir des consolations du manoir de Maubray, puisqu'elle a dit adieu pour toujours à sir Ronald. Il faut seulement la soigner et attendre. Je pars moi-même pour chercher son docteur, qui ne demeure qu'à une lieue d'ici : je serai bientôt de retour et je tâcherai de le ramener. En attendant, ne la quitte pas.

Et le brave homme, montant sur son meilleur cheval, partit au grand trot. Jeannie, restée seule, revenait à la maison en toute hâte, lorsqu'elle entendit Martha qui l'appelait et qui paraissait l'attendre avec impatience.

— Venez vite, mère ! s'écria-t-elle en accourant au-devant d'elle, venez ; lady Clare est bien mal. Elle parle toujours, mais je ne comprends plus ce qu'elle veut me dire.

Clare, sous l'influence de la fièvre, s'était levée de son lit, et, dans le plus grand désordre, elle s'était avancée vers la fenêtre.

— Il ne viendra plus, se disait-elle en regardant l'horizon.

— Que faites-vous, mon enfant ? dit Jeannie en entrant ; vous voulez donc vous faire mourir ! Il faut rester dans votre lit jusqu'à ce que le docteur soit arrivé.

Et elle voulut lui prendre la main.

Lady Clare, la repoussant d'un geste, la regarda longtemps sans répondre. Ses longs cheveux s'étaient dénoués, une grande pâleur succéda tout à coup à l'animation de la nuit. Ses traits fatigués exprimaient la souffrance et le désespoir.

— Non, non, dit-elle à voix basse, vous n'êtes pas ma mère : vous êtes ma nourrice, je le sais bien; mais moi, je ne suis qu'un enfant trouvé. Comment voulez-vous que je reste avec vous? Je m'en irai; ne le dites à personne. J'irai me cacher à Dunstan chez la bonne Jeannie; elle ne me repoussera pas : oh! non; je la connais bien. Viens, Gemmy, Gemmy!

L'enfant entendit de loin sa voix et monta bien vite.

— J'ai froid, dit-elle en mettant sur ses épaules nues son manteau de voyage.

Et elle descendit avec rapidité en entraînant Gemmy.

— Arrêtez, ma bonne maîtresse, ma chère lady Clare, disait Jeannie en voulant la retenir; attendez, dites-nous ce que vous voulez faire.

— Laissez-moi, dit la jeune fille : je dis adieu à Cumnor, adieu pour toujours. Il n'y a plus ici que Gemmy qui m'aime; c'est avec lui que je veux partir.

Le désordre moral a cela de particulier et de terrible, qu'il se communique pour ainsi dire aux spectateurs et les tient à distance, impuissants à

combattre les égarements de l'infortuné qui n'a plus le libre usage de sa raison.

Lady Clare sortit en toute liberté du pavillon et marcha lentement sur le tapis de fleurs nouvelles. Il arrive souvent dans la vie que les fêtes sont préparées pour le jour de deuil.

— Adieu, Cumnor, dit-elle en lisant l'inscription de la façade. Ces fleurs, ces trophées de verdure, voyez, j'avais tout préparé pour recevoir Ronald; mais lui aussi, il ne viendra plus à Cumnor-Hall. Vous savez bien, il a refusé la clef d'or. Viens, Gemmy, allons à la fontaine; viens, c'est là tout près; peut-être il est là à m'attendre encore : il faut bien que je lui dise adieu.

Et elle s'enfonça dans le petit bois qui touchait à la ferme, suivie de Gemmy et de Jeannie, qui avaient peine à suivre ses pas.

Mais, quand elle fut sous les sombres feuillages, elle fut prise d'une terreur qui tenait à son état de faiblesse; le bruissement des feuilles la faisait frissonner.

— Entends-tu, Gemmy? disait-elle; c'est Norton, il me poursuit toujours : ce n'est pas moi qu'il aime, c'est le château de Cumnor. Quoi !

vous n'entendez pas ? on se dirige de notre côté. Cachez-moi, dit-elle en prenant le bras de Jeannie. Je vous dis que c'est encore lui. Au secours, Ronald ! Tu veux donc que je meure, mon Ronald !

Et elle s'appuya tout éperdue contre un arbre. Jeannie et Gemmy entendaient en effet les pas d'une personne qui approchait et qu'ils distinguèrent bientôt s'avançant avec rapidité à travers les buissons; mais ce n'était pas Norton. Le nouveau venu prit lady Clare dans ses bras au moment où elle chancelait.

— Viens donc, mon Ronald, lui dit-elle de sa plus douce voix, viens donc ! Je savais bien que tu allais venir. Je n'ai plus peur à présent. Mais tu ne me quitteras plus; viens, la maison est jonchée de fleurs et toute garnie de guirlandes de feuillages. Tu vois bien que je t'attendais.

— Chère lady Clare, chère enfant, calmez-vous, je vous en supplie, dit Ronald; non, je ne vous quitterai plus; mais, quand je suis loin, vous voyez, je veille encore sur vous : seulement, il faut m'obéir; il faut rentrer et vous reposer.

— Oh ! oui, dit-elle, je vous obéirai comme à mon seigneur et maître; mais je ne suis plus ma-

lade, cher Ronald : vous voyez bien, maintenant je suis guérie.

Et, s'appuyant sur son bras, elle paraissait tout heureuse, et elle reprit avec lui le chemin de la ferme, en compagnie de Jeannie et du pauvre Gemmy, qui avait le cœur bien gros.

Comme ils approchaient de la maison, Clare - montra à Ronald cette charmante décoration de feuillages et toutes ces vertes banderoles qui semblaient le saluer en passant.

— Voyez, dit-elle, c'est pour vous...

Au même moment, un cavalier suivi d'une voiture s'avancait vers la maison, c'était Willie, qui revenait en toute hâte accompagné du docteur.

— Vous m'avez promis de m'obéir, dit Ronald.

— Dites-moi ce que vous voulez; n'êtes-vous pas le maître? répondit-elle avec douceur.

— Il faut remonter dans votre chambre, mon enfant, et bien écouter votre docteur.

Et il mit la main de Clare dans celle de Jeannie en lui faisant ses recommandations.

Lady Clare, ouvrant des yeux étonnés comme si elle se réveillait d'un long sommeil, reconnut le docteur Clark et Willie, et, regardant encore

Jeannie, puis la maison et la campagne, elle retrouva toute sa raison, qui l'avait abandonnée pendant cette longue crise. Mais ce retour à la vie réelle était peut-être plus triste et plus amer que son erreur même. Elle garda longtemps le silence et sembla recueillir ses idées.

— Vous ici ! dit-elle enfin à Ronald d'une voix éteinte en s'appuyant sur Jeannie et en souriant tristement ; vous, Ronald ! Je croyais... je croyais que vous saviez mieux me comprendre.

La parole mourut sur ses lèvres pâles ; une grande faiblesse succéda à la force factice que lui avait donnée la fièvre, et elle fut presque portée dans sa chambre par Jeannie et par le docteur, qui dit en passant quelques mots à voix basse au pauvre Ronald ; et celui-ci resta dans une vive anxiété avec Gemmy sur le tapis de fleurs nouvelles.



XIX

LE CHATEAU DE NORTON

" O and proudly stood she up !
Her heart within her did not fail :
She look'd into Ronald's eyes,
And told him all her nurse's tale. "

A voir le triste rôle que Norton a joué dans les premières scènes de cette légende, où nous nous excusons d'avoir laissé paraître sa désagréable figure, on pourrait le considérer comme un être bien dangereux; mais c'est surtout dans les romans que l'imagination du poète se plaît à douer quelque réprouvé d'une puissance redoutable pour inquiéter son lecteur. Il n'en est pas de même dans cette véridique histoire; Norton avait, il est

vrai, l'instinct du mal; mais il se donnait à lui-même l'absolution en pensant qu'il faisait le mal non pour le plaisir qu'il y trouvait, mais seulement pour arriver à son propre bien-être.

Il était avantageux de sa personne, et se croyait, comme nous l'avons dit, appelé à régénérer par un brillant mariage sa fortune amoindrie par la vie aventureuse qu'il avait menée. Le domaine de Cumnor, tout voisin de sa résidence qu'il faisait appeler le château de Norton, lui avait paru très-enviable, et développait pour lui autant et plus de séductions que les beaux yeux de la châtelaine. Il se serait du reste accommodé de l'un et de l'autre.

Il avait donc déployé toutes ses grâces dans quelques rencontres avec lady Clare, et il était devenu assez intelligible pour que l'entrée de Cumnor-Hall lui eût été interdite. Croyant la jeune châtelaine sans défense, il n'avait pas hésité à enfreindre cette consigne. Mais il faut tout dire, il n'était pas brave, et, quand il se trouva en présence de Ronald qui laissait voir toute la fermeté que donne un cœur loyal, il reconnut qu'il n'était pas de force pour soutenir son rôle de conquérant.

— Et puis, se disait-il, ce ne serait pas combattre à armes égales, car lady Clare ne me paraît pas bien disposée en ma faveur; et, ajoutait sa vanité : après tout, je ne sais pas trop pourquoi.

Le fait est qu'après la scène de la fontaine de Cumnor, dont il avait été le témoin indiscret, il fallait bien prendre son parti d'une préférence dont il ne pouvait douter.

Sa dernière ressource avait été, en fuyant, de jeter le trouble à Cumnor-Hall en combinant un audacieux mensonge. Selon quelques naturalistes, c'est ainsi que la *Sépia*, quand elle est poursuivie au milieu des eaux par un ennemi qui lui paraît redoutable, répand autour d'elle une liqueur noirâtre et s'échappe à la faveur des ténèbres dans lesquelles elle s'enveloppe.

Mais il s'était encore trompé dans le calcul des chances que lui réservait l'erreur de lady Clare. Il avait pu s'en convaincre dans le court entretien qu'il avait eu avec elle au bord de la rivière; et le dénouement malheureux et ridicule de cette scène l'avait entièrement découragé, et l'avait fait renoncer à toute autre démonstration.

Il lui restait seulement une nouvelle inquiétude.

Il ne pouvait douter que Ronald ne fût déjà informé de sa rencontre avec lady Clare, rencontre qu'on ne voudrait jamais prendre pour un effet du hasard. Il sentait donc bien qu'un jour ou l'autre il aurait un compte à régler avec un dangereux adversaire.

Après avoir été délivré miraculeusement des voleurs par Frank, le garde-chasse, il revenait fort mélancolique et un peu meurtri des manchettes dont l'avait gratifié ce démon de Gemmy, comme il l'appelait ; il rentrait au château de Norton, si l'on peut nommer ainsi un amas de ruines qui n'avaient pas même le pittoresque qu'elles doivent à la nature, lorsqu'il se trouva en présence d'Alice la vieille nourrice, personnage peu intéressant que nous avons perdu de vue depuis longtemps, et que nous avons laissé assez embarrassé de son rôle.

— Bien ! se dit-il en s'apprêtant à la recevoir avec humeur, il ne manquait plus que celle-là ! Vraiment, le pays n'est plus tenable. Eh bien, ma vieille Alice, comment se porte lady Clare, votre noble maîtresse ? m'apportez-vous donc un message de sa part ?

— Ah ! pourquoi vous ai-je écouté ? dit en pleurant cette triste créature, dont la nullité était encore le plus grand crime. Je l'aurais encore près de moi, ma bonne maîtresse !

— Comment ! s'écria-t-il d'un air surpris, elle n'est plus à Cumnor ?

— Nous ne l'avons plus revue ! On ne sait où elle est allée. Pourvu qu'il ne soit pas arrivé quelque malheur ! Je ne puis me confier à personne. Ce n'est qu'à vous que je puis en parler. Dites-moi bien vite, monsieur Norton, comment je pourrai la retrouver ? Il faut qu'elle sache toute la vérité.

— Et c'est à moi, Alice, que vous venez demander où est votre maîtresse ? Y pensez-vous ? et de quelle vérité voulez-vous parler ?

— Vous savez bien : cette malheureuse histoire que vous m'avez conseillé de lui conter, et qui devait l'attacher à moi pour toujours.

— Moi, Alice ? est-ce que je me mêle des affaires des autres ? J'ai déjà bien assez des miennes, qui ne sont pas trop bonnes.

— Vous ! Vous ne m'avez pas dit que lady Clare devait me congédier dès qu'elle serait mariée, et

que, pour rester près d'elle, je n'avais qu'à dire que j'étais sa mère? mais, depuis ce moment, elle n'a plus voulu me voir.

— Ah ça! que venez-vous me conter là? dit Norton en s'efforçant de rire; à qui voulez-vous faire croire une histoire pareille?

— Comment? dit Alice. Et cette bourse que vous m'avez donnée et que je vous rapporte, car elle me brûle les mains. N'est-ce pas vous qui me l'avez donnée près de la Croix-Noire, pour que je fisse ce vilain mensonge? Oh! oui, je commence à y voir clair à présent; allez, vous ne faites rien pour rien. Vous avez quelque intérêt, voyez-vous, à nous mettre tous dans le malheur. Mais je dirai bien....

— Et que direz-vous? dit Norton en l'interrompant, après avoir mis la bourse dans sa poche. Si vous ne voulez pas de mes charités, ce sera pour d'autres. Pourquoi venez-vous me crier misère, si vous ne voulez pas de mon argent?

— Oh! oui, vous êtes un méchant homme, monsieur Norton; je ne voulais pas le croire, mais après ce que vous venez de faire... Bien sûr je ne garderai pas le secret de ma faute, allez! car la

vérité, il faut toujours qu'elle soit connue, et alors on saura de quoi vous êtes capable.

— Et où sont les preuves ?

— Les preuves ! et cette bourse que vous m'avez mise dans la main ? Vous aviez bien vos raisons, peut-être.

— Tenez, je ne sais plus ce que vous voulez me dire, dit Norton en lui tournant le dos et en rentrant au château.

Et la nourrice, restant interdite d'une telle audace, prit le parti de retourner à Cumnor, où elle avait expliqué l'absence de lady Clare par un nouveau mensonge, afin d'ajourner l'enquête qu'elle redoutait. Mais elle était dévorée de remords et d'inquiétude, et cette situation ne pouvait se prolonger.

Si Norton n'avait pas de remords, il n'en était guère plus tranquille.

— L'affaire se présente mal, se disait-il. D'un côté Gemmy, qui n'aura pas manqué de bavarder chez sir Ronald ; de l'autre la nourrice, qui va mettre tout sur mon compte. Il y a un parti à prendre.

Il rentra de mauvaise humeur dans son manoir

délabré, qui laissait voir, au milieu du désordre et de l'incurie, les restes d'une ancienne splendeur, et il demanda avec une sorte d'inquiétude à un valet assez mal tourné s'il était venu quelqu'un.

— Oui, monsieur, le vieux David est encore venu, et il n'a pas voulu s'en aller ; il vous attend au jardin. Et puis il y a sir Ronald qui est venu deux fois ; il paraissait bien impatient de vous voir, et il a laissé deux mots au crayon pour vous.

— Oui, se dit encore Norton, il y a un parti à prendre !

Et il prit le papier avec une certaine appréhension.

L'épître était aussi laconique qu'expressive ; elle ne contenait que ces mots :

« Je suis venu deux fois pour voir M. Norton ; il connaît le but de ma visite. Demain matin je serai chez lui à six heures : je lui recommande de m'attendre.

« RONALD DE MAUBRAY. »

— Eh bien, je crois précisément que je ne l'attendrai pas, murmura le prudent Norton.

Et il entra au jardin, où le vieux David l'attendait patiemment, assis sur les restes d'un banc de pierre.

— C'est encore moi, monsieur Norton, dit le créancier en saluant gracieusement ; je viens vous demander si c'est aujourd'hui que nous terminons nos comptes.

— Peut-être bien, David, mais à une condition.

— Vous savez, mon cher monsieur Norton, que je suis assez arrangeant sur les conditions quand il s'agit de finir une affaire. Car c'est facile de faire des affaires ; mais ce qui est difficile, c'est de les finir.

— Eh bien, nous pouvons en finir ; mais voilà ma condition : c'est que vous allez prendre de l'argent dans votre portefeuille et m'en donner tout de suite.

— Que je vous donne de l'argent ? dit en riant bien fort le vieux David.

— Oui, et c'est vous qui m'en offrirez tout à l'heure ; nous verrons seulement si vous êtes raisonnable.

— Mais, mon cher monsieur Norton, vous savez que je n'ai pas d'argent, puisque ceux qui m'en doivent ne m'en donnent pas. Et puis voilà

une singulière manière, vous en conviendrez, de terminer une affaire. Vous me devez, suivant compte arrêté entre nous, quinze cents bonnes guinées; je suis, de plus, sur le point d'obtenir le droit de saisir chez vous, et c'est moi qui vais vous apporter de l'argent !

— Oh ! quant à une saisie, nous n'y sommes pas, mon vieux David ; mais, si je vous disais mes conditions, vous trouveriez bien vite quelques bank-notes dans le portefeuille que vous avez là dans votre poche.

— On peut toujours entendre votre proposition, ça n'engage à rien, dit David, qui aimait à pousser les choses jusqu'au bout.

— Écoutez-moi bien, mon maître ; mais je vous avertis que le marché ne tient que pour aujourd'hui ; demain il ne sera plus temps. Vous avez toujours eu envie du château de Norton ?

— Ah ! dit David, c'était donc du temps où il était encore debout, car aujourd'hui je n'en vois que les restes !

Et il montrait les murs lézardés : — Il faut vraiment qu'il y ait eu un tremblement de terre par ici.

— Oui, oui, plaisantez. Ce n'est pas ainsi que vous parliez quand vous m'en avez offert trois mille guinées. S'il était tout neuf, ce serait bien quelque chose de plus.

— Ce qui est passé est passé : les circonstances ne sont plus les mêmes.

— Eh bien, écoutez. C'est un cadeau que je veux vous faire. Vous allez me donner quittance et mille guinées, et le château est à vous, avec le mobilier et les dépendances, tout enfin. Je n'emporte qu'une malle de voyage.

— Non, dit David en se levant de son banc, il n'y a rien à faire.

Et il se dirigea vers la porte.

— Encore si vous aviez dit six cents guinées, on aurait pu y penser, dit-il en faisant tomber avec sa canne une pierre du mur près duquel il passait, comme pour montrer que le château ne tenait plus à rien.

— Non, dit à son tour Norton en tournant le dos, il n'y a rien à faire.

— Eh bien, au revoir, monsieur Norton ; mais excusez-moi, car il faut que les affaires se fassent. Vous entendrez parler de moi.

— Et les auriez-vous sur vous, les six cents guinées ? dit Norton en le reconduisant.

— Je ne sais pas trop... Oui, je crois bien que j'ai cinq cents guinées en portefeuille.

— Vous avez dit six cents, dit Norton en lui prenant le bras, qu'il serrait bien fort.

— Je comprends bien que vous me demandez six cents, dit l'usurier en se dégageant ; mais excusez-moi, ce n'est pas dans mes moyens.

— Six cents, et c'est une affaire finie.

— Si j'ai dit cinq cents, je ne m'en dédis pas, mais je suis charmé qu'il n'y ait rien de fait ; c'était seulement pour vous obliger. Au revoir, monsieur Norton ; ce sera pour une autre fois.

David avait gagné la porte du jardin, et Norton le laissait sortir, mais il le suivait des yeux avec inquiétude.

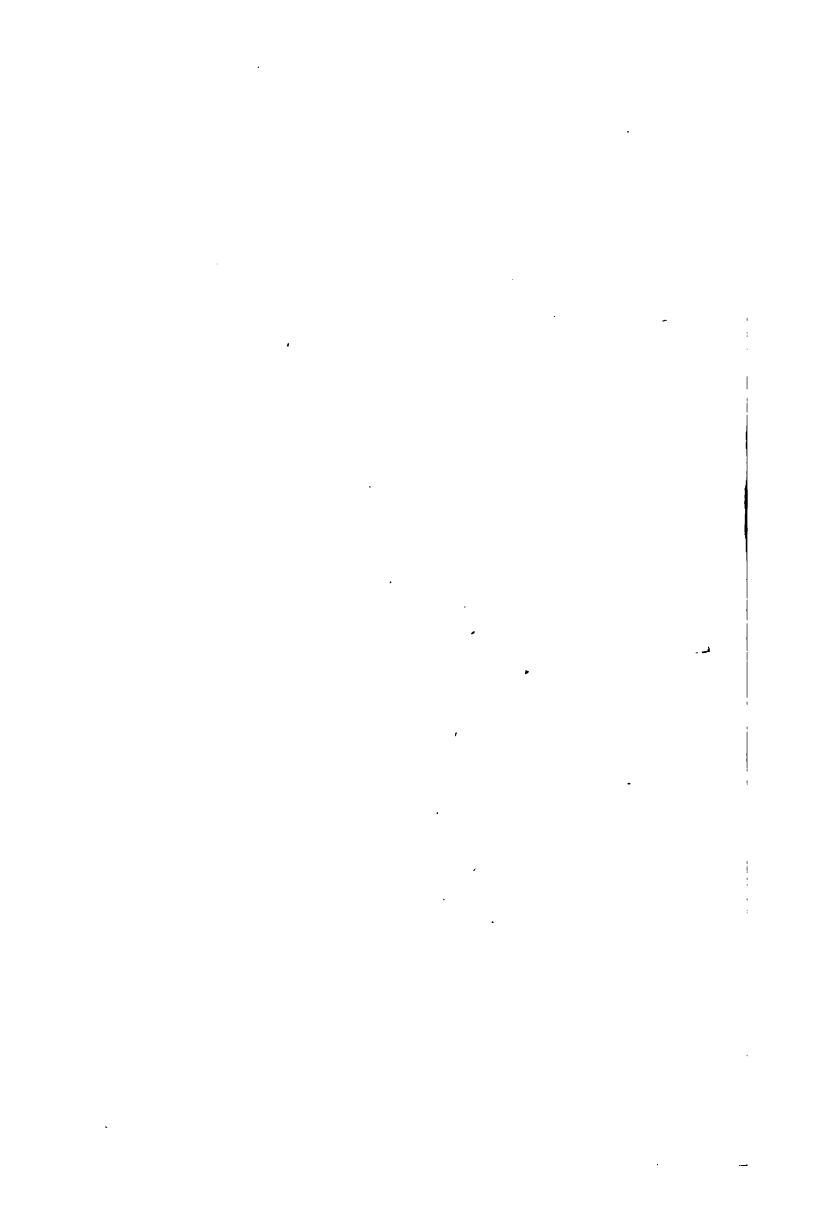
— David ! un mot encore ! lui cria-t-il quand il le vit sur le seuil de la porte extérieure.

Mais laissons ces braves gens arranger leurs affaires ; ils s'y entendent mieux que nous, et nous nous en rapportons au vieux David pour avoir encore prélevé un escompte raisonnable. Ce qui résulte de cette conversation, comme on peut le

pré-
son
mai
son
ava
ton
par
!
le
au
qu
qu
de
qu
Je
ét
le
al
é
c

prévoir, c'est que sir Ronald ne trouva plus personne quand il se présenta au château le lendemain, à six heures précises. Il apprit que la maison était vendue, que le nouveau propriétaire en avait immédiatement pris possession, et que Norton, emportant tout ce qu'il avait pu sauver, était parti pour le continent.

Sir Ronald, indigné, forma d'abord le projet de le poursuivre; mais il songea à son père. Il cacha au fond de sa voiture une boîte qu'il portait, et qui pouvait bien contenir des armes, et son inquiétude le conduisit, presque malgré lui, du côté de la ferme de Dunstan, où il espérait apprendre quelques nouvelles sans se montrer. La fille de Jeannie, qui le rencontra, lui fit connaître le triste état de lady Clare, et c'est ainsi qu'il pénétra dans le petit bois, et qu'il reçut dans ses bras la pauvre affligée dans le moment même où, d'une voix éteinte, elle appelait à son secours Ronald, son cher Ronald.



XX

UNE ENTRÉE MANQUÉE

" He Laugh'd a laugh of merry scorn :
He turn'd, and kiss'd her where she stood :
If you are not the heiress born,
And I, said he, the next in blood. "

Depuis la visite inattendue de lady Clare, tout allait mal au manoir de Maubray. Ronald était trop distrait et rêveur pour songer à ses études de prédilection. Le vieux squire lui-même ne feuilletait plus son manuscrit que d'une main négligente. Les contradictions innocentes qui semblaient accompagner son existence comme une basse continue lui manquaient presque. Miss Béatrix laissait brûler ses pâtisseries sèches, sauf le cas où

elles n'étaient pas assez cuites. Par une sorte d'épuisement, une trêve tacite s'était établie entre les interlocuteurs après les discussions interminables dont nous avons fait grâce au lecteur.

Comme il arrive souvent en pareil cas, chacun était resté avec ses opinions arrêtées. Ronald n'entrevoyait pas une issue à cette situation. Ce n'était pas l'opposition de sa tante qui l'effrayait beaucoup dans une question qui n'était pas absolument de sa compétence ; mais, quand bien même il aurait pu triompher des anciens scrupules de son père, qui n'étaient plus motivés, lady Clare s'était prononcée, et il prévoyait que rien ne la ferait revenir sur sa décision.

N'avait-il pas de plus à s'occuper de Norton ? Et, malgré le courage et le bon droit, celui qui va exposer sa vie ne songe pas sans amertume aux objets de son affection. Le lendemain même du jour où il avait suivi de loin lady Clare jusqu'à l'entrée de la ferme, Ronald, comme nous l'avons vu, s'était mis à la recherche de son adversaire déloyal, et, quand il lui eût assigné un rendez-vous définitif, il rentra tout pensif. Il songeait au changement inattendu survenu dans sa destinée

depuis que lady Clare, au bord de la fontaine de Cumnor, lui promettait un si riant avenir. Il se souvenait du vert rameau dont elle avait enlacé ses bras comme pour le tenir en sa puissance, et du lis aussi blanc et aussi pur qu'elle qui fleurissait à ses pieds. Il se rappelait les mille détails de cette scène charmante, et leurs entretiens et leurs silences encore plus doux. Et puis il se reportait par la pensée à la ferme de Dunstan, où elle avait dû arriver si fatiguée, et où elle devait commencer une vie pénible.

Il écrivit longtemps dans sa chambre, et puis il redescendit près de son père; il ne le quitta plus le reste du jour. Il était près de lui plus assidu et plus tendre.

— Pardonnez-moi, mon père, lui dit-il en lui prenant la main quand il se trouva seul avec lui.

— Pauvre enfant ! dit le squire, qui, voyant son fils souffrir, en avait pitié, et avait lui-même besoin de ces épanchements.

— Dites-moi seulement que vous me pardonnez, mon père, car je dois faire demain une courte absence, et je ne puis m'éloigner si vous ne m'assurez que je n'ai pas démerité de votre tendresse.

— Cher Ronald, si tu avais eu plus de confiance en moi, tu nous aurais peut-être épargné bien des peines.

— Nul n'est maître du penchant de son cœur. dit Ronald ; mais ce que vous pouviez me demander, je l'ai fait, mon père. J'ai tout sacrifié au respect et au devoir : que voulez-vous exiger de plus ?

— Mais je voudrais que tu ne fusses pas malheureux, mon Ronald ; tu t'es trop avancé pour retrouver le calme. Ce que tu aurais de mieux à faire, je te le dis, bien qu'il m'en coûte de me séparer de toi, ce serait de t'éloigner quelque temps pour changer le cours de tes idées.

— Le devoir va-t-il jusque-là, mon père ? Ne suffit-il pas que j'agisse selon vos désirs ? Quant à ma pensée, laissez-la moi tout entière, je vous en supplie. Il y a une douceur encore dans cette souffrance.

— Tu ne veux donc pas être raisonnable ? dit le squire avec bonté en embrassant son fils ; mais que puis-je faire pour toi ?

— Dites-moi un mot, mon père, un seul mot qui sera pour moi une grande douceur ; dites-moi

que vous ne conservez plus aucune prévention contre lady Clare.

— Pouvais-je avoir quelque prévention contre elle, mon enfant ? je ne la connaissais pas, tu le sais bien. Je disais seulement que sa position personnelle ne te permettait pas d'avoir recours à un mariage pour rentrer en possession des domaines de Cumnor, et ton bon jugement devait aussi te le faire comprendre.

— Mon père, oubliez-vous que celle qui donne son cœur a le droit de tout donner ? Mais, si c'était là votre seul motif, le malheur de lady Clare n'est-il pas venu l'absoudre de sa prospérité passée ? Que lui reprocherez-vous maintenant à celle qui n'a rien voulu garder ? est-ce d'être trop pauvre ?

— Je n'ai rien à lui reprocher, Ronald ; et, si tu veux que je te le dise, ajouta-t-il avec hésitation, elle m'a touché, la pauvre enfant, par sa douceur et sa simplicité ; mais il n'y faut plus penser. Tu vois bien d'ailleurs qu'elle t'a montré, depuis qu'elle n'est plus rien, autant de fierté que nous pouvions en avoir envers elle quand elle possédait tous les biens de Cumnor-Hall. C'est elle maintenant qui refuserait tes offres.

— O mon père ! est-ce que cette force d'âme ne doit pas vous plaire, à vous qui avez le cœur généreux ? Est-ce qu'une si courageuse enfant ne serait pas digne d'être votre fille, dites ? Si elle se trouve maintenant dans une condition si humble, elle n'en est pas moins de notre classe ; le malheur d'aujourd'hui ne change rien à sa vie passée.

Le squire paraissait réfléchir et ne répondait pas.

— Dites, mon père, poursuit Ronald en insistant doucement, comment la trouvez-vous ?

— Écoute, Ronald, dit le squire en regardant si la porte était bien fermée, car il avait peur de recommencer avec sa sœur d'inutiles discussions sur ce sujet, je puis bien t'avouer une chose ; mais en seras-tu plus avancé, puisque c'est elle qui ne veut plus de toi ?

— Dites toujours, mon père, ne serait-ce que pour me parler d'elle. Avec qui puis-je en parler ? A qui voulez-vous que je me confie ? N'êtes-vous pas mon meilleur ami ?

— Eh bien, dit le squire un peu ému, je crois que je l'aime, cette enfant. Elle nous a parlé comme elle devait le faire, sans humilité et sans hauteur.

Elle a supporté sans se plaindre des attaques peu généreuses de la part de ta tante. Et puis son air de bonté prévient en sa faveur. Oui, j'aimerais à avoir près de moi cette bonne nature.

— Merci, dit Ronald en serrant la main de son père, ce que vous me dites me fait du bien et me justifie près de vous.

— Oui, mon enfant; mais que pouvons-nous y faire? Si tu te présentais à Dunstan, elle ne voudrait pas même te recevoir après ce qui s'est passé.

— Je le crois comme vous, mon père; mais je suis fort, car vous étiez contre moi, et maintenant....

— Prends garde, dit le bon squire comme un écolier surpris par son maître, c'est ta tante.

Alors on parla de tout autre chose. Le squire semblait consulter son fils sur un passage obscur de l'interminable manuscrit. Miss Béatrix était silencieuse et pensive. Ronald avait repris un peu de sérénité; et le lendemain il partit plein de résolution pour le château de Norton, qu'il trouva désert, comme nous l'avons dit dans le chapitre précédent.

Quant à miss Béatrix, voici l'étrange projet

qu'elle avait formé et qui la rendait de son côté si rêveuse. Elle voulait prendre possession de Cumnor-Hall, y planter son drapeau, y faire reconnaître son autorité et voir enfin de ses yeux comment les choses se passaient dans ce domaine qu'elle se croyait appelée à administrer et où tout devait aller de travers, elle n'en doutait pas.

Aussi, dès que Ronald fut parti le lendemain matin, elle fit fréter une ancienne berline reléguée au fond d'une écurie, emportant avec elle un registre sur lequel elle inscrivait l'entrée des serviteurs et des bestiaux, et qui était pour elle une sorte d'état civil. Munie de ses lunettes, de sa tabatière, de la clef d'or qu'elle avait prise des mains de lady Clare et d'un assortiment de clefs et d'objets qui ne la quittaient pas, elle monta majestueusement dans son équipage, comme Jason à la conquête de la toison d'or.

Elle crut agir très-diplomatiquement en cachant au domestique qui la conduisait la direction qu'elle voulait prendre. C'est seulement quand elle se fut enfoncée dans les bois qu'elle s'écria avec un geste impérieux : « A Cumnor ! à Cumnor-Hall ! »

— Mon pauvre frère ! disait-elle avec pitié en

prenant une prise de tabac; je ne sais vraiment pas comment il s'en tirerait si je n'étais pas là pour conduire les affaires! Oui, parlez-moi des savants, ils n'y voient pas plus loin que... leur livre. Et, pendant qu'ils s'endorment sur leur grimoire, ils se laisseraient mettre sur la paille. Encore s'ils en raisonnaient mieux; mais il faut bien que leur pauvre cervelle déménage pour faire place à tout ce qu'ils veulent mettre dans leur tête.

Et, par un heureux retour sur elle-même, elle se trouvait dans la disposition d'esprit la plus saine; et, certes, ce n'étaient pas ses lectures qui auraient pu lui brouiller l'esprit; car sa bibliothèque particulière ne se composait que de deux volumes qu'elle ne lisait plus, tant elle les avait étudiés, savoir : les *Ruses et Fourberies des mendiants* et le *Parfait Pâtissier*.

— Et Ronald, se disait-elle encore, ce cher Ronald, il me devra tout. Et, quand il sera seigneur de Cumnor, je lui trouverai bien quelque chose de mieux que cette petite bohémienne qui avait pris sa place. Elle n'est pas maladroite. Elle joue bien la comédie. Mais ce n'est pas à moi qu'on en fait accroire. Elle se figure que Ronald va aller la

chercher. Si elle dit *non*, c'est pour lui en donner plus d'envie. Je connais bien toutes ces supercheries. Je saurai bien la faire détalier de la ferme de Dunstan; j'ai fait des choses plus difficiles; j'en ai démasqué bien d'autres.

Et, en se berçant ainsi d'une comparaison flatteuse entre sa supériorité et les faiblesses de son prochain, elle ne trouva pas trop long le chemin jusqu'à Cumnor, dont les hautes tours s'élevaient déjà au-dessus des arbres.

Elle recommanda au cocher de faire un peu galoper les chevaux, si c'était possible, et de faire claquer son fouet bien fort, pour qu'on lui ouvrit la grille d'honneur, et pour que son entrée ne se fit pas sans la dignité qui convenait.

Mais la grille resta fermée, et un vieux serviteur vint dire que lady Clare était en voyage pour quelques jours et qu'on ne recevait personne.

— De mieux en mieux, dit la tante en passant sa tête par la portière. Eh ! dites-moi, mon cher, et le maître du château de Cumnor-Hall ? il vous est aussi défendu de lui ouvrir la porte ?

— Si madame veut bien dire son nom, dit le serviteur en saluant respectueusement.

— Sir Ronald ! dit la tante d'une voix qu'elle tâcha de rendre imposante.

Le domestique chercha des yeux dans la voiture, et, ne trouvant pas le moindre sir Ronald, il regarda miss Béatrix avec l'étonnement que sa figure singulière devait inspirer à première vue.

— Oui, je suis la tante de sir Ronald. Faut-il vous montrer mes pouvoirs ? Faut-il aussi vous remettre la clef de lady Clare par hasard ?

Au nom de sir Ronald, dont le prochain mariage était connu de tous les serviteurs du château, la grille tourna sur ses gonds.

— C'est heureux ! murmura miss Béatrix ; mais les choses n'iront pas toujours ainsi. Je vous apprendrai le respect que vous devez à vos maîtres !

La voiture se dirigea à travers les allées majestueuses pour s'arrêter au grand perron de Cumnor Hall. Miss Béatrix s'appliquait à ne pas paraître surprise de ces magnificences. Les jardiniers et les serviteurs s'étaient groupés sur le chemin pour mieux voir cet étrange équipage.

— Eh bien, quand vous serez tous à me regarder au lieu de faire votre ouvrage ! dit-elle avec humeur. Répondez-moi : à qui peut-on s'adresser ici ?

— Que désire madame ? dit un valet de pied en ouvrant la portière et en saluant respectueusement.

— Je ne désire rien du tout. Je veux tout simplement entrer au château de sir Ronald, mon neveu, qui me suivra de près.

Toutes les portes s'ouvrirent à ce nom respecté. On conduisit miss Béatrix au salon d'honneur; elle prit place avec dignité dans un grand fauteuil gothique, mit ses lunettes, et ordonna qu'on fit comparaître tous les domestiques du château. Puis elle prit son registre en parchemin, et se disposa à inscrire le nom de chaque serviteur en réservant une colonne pour leurs fonctions et une autre pour les observations, car elle était administratrice et procédait avec méthode. Quand elle eut terminé ses inscriptions, elle passa en revue sans rien dire le cercle qui s'était formé autour d'elle et compara avec sa liste.

— Bien, dit-elle; maintenant où sont les pauvres ?

— Les pauvres ? répéta l'auditoire d'un air étonné.

— Oui, les pauvres, les mendiants. Combien

en avez-vous par ici ? Vous ne comprenez donc rien ?

— Il n'y a pas de pauvres, dit une voix.

— Pas de pauvres ! dit miss Béatrix. Vous n'avez pas de pauvres dans le pays ? Tout est donc au pillage ? Il était temps d'arriver !

Puis elle entreprit une inspection minutieuse du château, trouvant que tout était de travers, et déclarant que les choses n'iraient pas toujours ainsi. Mais elle cachait son admiration devant toutes ces splendeurs ; elle ne s'attendait pas aux immenses proportions de Cumnor-Hall. Les forces lui manquèrent bientôt pour continuer son inspection ; elle rentra épuisée dans le premier salon, et, reprenant le grand fauteuil qu'elle avait adopté :

— Commençons par le commencement, dit-elle. Où est Alice ? Eh bien, elle ne répond pas ? Allez donc la chercher tout de suite. Je n'ai pas le temps d'attendre, et c'est à moi qu'il faut obéir à présent.

— Madame, dit respectueusement un domestique, pendant qu'on se hâtait d'aller chercher Alice, jusqu'à présent nous avons obéi à lady Clare,

qui nous traite avec une grande bonté; et, en son absence, ce n'est que de madame Alice que nous avons des ordres à recevoir. Et tenez, la voici, elle pourra vous le dire.

— Silence, dit miss Béatrix en frappant sur la table avec sa tabatière; c'est à moi qu'il faut répondre; Alice, où est votre maîtresse?

Alice, se voyant si bien appuyée par l'auditoire, songeant d'ailleurs que Norton était parti et que lady Clare était sa seule confidente, et se trouvant en présence d'une personne qui lui paraissait peu imposante; malgré ses prétentions, reprit un peu d'assurance, tâcha de se tirer de cette difficulté et répondit :

— Elle est partie pour quelques jours, madame; mais elle ne m'a pas chargée de vous dire où elle allait.

— Je le sais bien, moi; elle est à Dunstan.

— Elle peut bien être à Dunstan, dit Alice, qui faisait son profit de cette nouvelle rassurante; mais elle sera ici dans quelques jours.

— Ne faites donc pas la discrète, Alice; vous savez bien ce qui en est.

— Je ne sais rien dit Alice, si ce n'est que

lady Clare est notre seule maitresse, et que nous ne pouvons obéir à d'autres.

— Vive lady Clare ! Longue vie à lady Clare ! reprenait le chœur.

— Silence, dit Béatrix de sa voix la plus aigre et en ôtant ses lunettes; que tout le monde sorte d'ici, excepté Alice.

— Bien volontiers, dirent-ils tous en sortant, et en acclamant encore le nom de lady Clare.

— Eh bien, Alice, reprit miss Béatrix, voilà comme vous me laissez traiter par des valets; et pourtant vous connaissez la vérité; vous expliquerez-vous maintenant ?

— Vous savez qu'il ne faut pas juger sur les apparences, dit la nourrice en prenant un air discret. Il ne m'appartient pas de rechercher les intentions de ma maitresse; mais vous, madame, qui paraissiez si clairvoyante, vous pourriez peut-être deviner.

— Que voulez-vous dire avec vos apparences ? Pourquoi lady Clare s'est elle réfugiée à Dunstan ? Vous le savez.

— Je ne sais rien positivement, dit Alice; mais ce que je pourrais bien supposer, c'est que lady Clare a voulu voir....

— A voulu voir quoi ? En avez-vous fini avec vos réticences ?

— A voulu s'assurer que sir Ronald l'aimerait autant si elle n'était plus la châtelaine de Cumnor.

— Quoi ! Alice, vous ne savez pas que Clare porte un nom qui ne lui appartient pas ? et c'est vous seule qui le lui avez révélé.

— En voilà la première nouvelle, dit Alice. Vous voyez : personne ici n'en a entendu parler, et la chose aurait fait assez de bruit.

Miss Béatrix resta consternée. Elle tâcha vainement, en prolongeant son interrogatoire, d'obtenir d'autres explications.

— Ainsi, dit-elle après un silence, c'était encore une supercherie ! Mais aussi qui pourrait croire une jeune fille, qui se donne l'air si candide, capable d'une telle dissimulation ; j'y ai été prise, je l'avoue. C'est une mystification. Mais on ne me trompe pas longtemps ; je sais ce que je voulais savoir.

Elle sortit chargée de son registre, et, en remontant dans son étrange équipage entre deux haies de spectateurs, elle tâcha de conserver son air imposant.

— Elle ne manque pas d'assurance, la petite personne, se disait-elle en roulant lourdement vers le manoir de Maubray. Il faut donc qu'on aille la chercher ? Le fait est qu'elle a d'assez beaux yeux pour cela, et je ne serais pas étonnée quand Ronald s'y laisserait prendre. Eh ! mon Dieu, c'est peut-être encore là que ce cher enfant trouvera le bonheur. Je l'ai toujours dit. Il faudra voir. J'ai arrangé des choses plus difficiles. Bien m'en a pris de ne m'en rapporter qu'à moi-même ; au moins je sais à quoi m'en tenir, tandis que mon pauvre frère....

Elle se complaisait et se berçait dans ce parallèle tout à son avantage. Elle combinait dans sa pensée les nombreuses améliorations que son administration introduirait dans le personnel de Cumnor-Hall. Ces doux rêves trompèrent les lecteurs du retour, et elle se trouva bientôt à la barrière du modeste manoir de Maubray.



XXI

LA RECETTE DU DOCTEUR

If you are not the heiress born,
And I said he the lawful heir
We two will wed to morrow morn
And you shall still be lady Clare.

Le lecteur bénévole (nom charmant que lui donnaient nos pères), le lecteur qui a bien voulu nous suivre à travers les événements précipités de cette courte légende, et dont nous allons prendre congé à notre grand regret à la fin du présent chapitre, trouvera sans doute que, sauf l'état dans lequel nous avons laissé la triste lady Clare, les affaires de Ronald paraissent prendre une meilleure

tournure. Et, comme il arrive souvent dans la vie réelle, c'est précisément ce qui devait lui nuire qui a le mieux servi sa cause.

Si Norton avait eu moins de témérité, Ronald n'aurait peut-être jamais osé se présenter à lady Clare, et il aurait gardé le secret de son cœur.

Si la nourrice n'avait pas soutenu audacieusement le mensonge qui lui avait été dicté par un prétendant si rudement éconduit, Ronald n'aurait pas connu toute la générosité de Clare, et son père aurait gardé ses préventions contre l'héritière de Cunnor.

Enfin, si l'incomparable tante Béatrix n'avait pas montré tout à coup une telle aversion pour la pauvre abandonnée et ne l'avait pas si injustement maltraitée, le bon squire, qui était comme l'autre plateau de la balance, n'aurait pas été touché de la douceur et de la fierté de la jeune fille déshéritée, et n'aurait peut-être pas senti au fond de son cœur un sentiment si tendre se révéler en sa faveur.

Nous arrivons à un fait étrange et inouï dans les fastes du manoir de Maubray; c'est que le frère et la sœur se trouvaient pour la première fois

dans le cas, dans la nécessité de vouloir la même chose.

Les deux plateaux de la balance si longtemps agités vont prendre pour la première fois le même niveau et se tenir, pour quelque temps du moins, dans l'immobilité du repos.

Au moment où nous retrouvons nos trois personnages dans la bibliothèque, qui était, pour ainsi dire, le parloir du manoir de Maubray, car le squire n'aurait pu vivre ailleurs qu'au milieu de ses chers livres, Ronald revenait de Dunstan où il avait laissé lady Clare dans un état bien grave.

Il avait les traits altérés, une vive inquiétude paraissait le préoccuper; il prenait un livre, le parcourait sans pouvoir en lire un mot, et en prenait un autre qu'il ne lisait pas davantage.

La tante, feignant de revenir d'une tournée chez ses pauvres, feuilletait son registre; elle était un peu embarrassée de sa personne, car elle comprenait qu'elle avait à faire un *revirement* difficile, et elle se serait bien gardée de convenir du motif déterminant. Elle attendait donc une occasion de placer son mot, au lieu de prendre l'initiative, comme c'était assez son habitude.

Un silence contraint régnait dans cette grande salle, et les personnages étaient aussi muets que les livres tout pleins de pensées qui assistaient à cette scène, rangés sur leurs sombres rayons. Le squire poussait de temps en temps un soupir en fermant avec bruit un gros livre et en montant à son marchepied pour en chercher un autre.

— Puis-je vous aider, mon père, dit Ronald; car ce silence le faisait autant souffrir que les agitations qui avaient précédé.

— Ce bon Ronald, dit miss Béatrix saisissant l'occasion, toujours obligeant et empressé ! Quand il était petit, c'était la même chose. Te souviens-tu, mon enfant ? Je n'avais qu'à dire : « Ronald, mes lunettes ! Ronald, mes ciseaux ! » Tu étais mon petit serviteur. Nous nous sommes toujours bien entendus.

— Oui, dit le squire en souriant tristement, pourvu qu'il fasse toutes vos volontés, chère sœur, cela va bien. Certainement, c'est notre bon compagnon; mais peut-être il va nous quitter, et je ne sais comment nous ferons pour nous passer de lui, car, si nous différons *quelquefois* d'opinion,

nous sommes au moins d'accord sur un point, c'est que nous l'aimons.

— Et pourquoi nous quitterait-il, le pauvre enfant ? reprit la tante ; où se trouvera-t-il mieux qu'ici ? Et puis, vous n'êtes pas déjà si alerte pour monter sur vos marchepieds et chercher dans vos fatras de livres. N'en avez-vous pas assez sur cette table qui en est encombrée ? et si Ronald n'était pas là....

— Nous ferons comme nous pourrons, ma chère sœur, et, si notre enfant nous abandonne, eh bien, notre malheur nous mettra peut-être d'accord.

— Le bonheur nous y mettrait bien plus, dit la tante avec un soupir, surtout le bonheur du pauvre garçon.

— Vous avez pourtant fait tout ce qu'il fallait pour le désoler, ma sœur.

— Je ne nie pas que je sois un peu vive, dit Béatrix d'une voix conciliante ; chacun voit à sa manière ; mais Ronald peut-il douter de mon affection plus que de la vôtre ?

— Non, chère tante, dit Ronald qui entrevoyait une lueur de ce côté, je n'ai jamais mis en doute votre amitié.

— Si j'ai souhaité pour toi la fortune, ce n'est toujours pas pour l'avantage que j'en tirerai, car, Dieu merci, je me suis fait une vie assez simple pour me plaire autant dans une mesure que dans un palais. Ce n'est pas ce que je mange qui ruintera une maison, je pense. On mange toujours trop, ajouta-t-elle en regardant avec intention l'embonpoint de son frère (car, même dans ses heures de conciliation, le naturel revenait). Pourvu que je m'occupe de ceux qui souffrent et que je lève le masque des intrigants, ma tâche sera remplie en ce monde. Je crois que je ne fais de mal à personne ? Et, quant à vouloir le malheur de Ronald, je suis bien sûr qu'il ne me trouve pas si méchante.

— Chère tante, dit Ronald, je connais votre vivacité, mais encore plus votre bon cœur. Je suis bien sûr que, s'il vous fallait sacrifier votre manière de voir à votre amitié pour moi, vous feriez encore cet effort, même en restant persuadée que la raison est de votre côté.

— Eh bien, oui, mon enfant, tu me connais bien, dit Béatrix, et tu me rends justice. Si c'est là que tu trouves le bonheur, et si ton père est de

cet avis, il ne faut pas que je sois entre vous un trouble-fête. Faites comme si je n'étais pas là.

— Au contraire, ma tante, je veux compter sur vous. Il n'y a que vous qui puissiez nous aider, car vous seule pouvez guérir la blessure que vous avez faite.

— Ma sœur, dit le squire en lui tendant la main : « *Imperare sibi maximum imperium est,* » disait un ancien; ce qui veut dire....

— Je n'entends pas votre grec, mais je ne suis pas entêtée, dit Béatrix; si j'ai un défaut, ce n'est pas celui-là. Je ne demande pas mieux que de reconnaître mes torts, et tout peut encore se réparer.

— Pourvu qu'il soit encore temps! dit Ronald tristement, lady Clare a tant souffert! Elle est bien mal. Nous n'avons pas de temps à perdre.

— Comment en sais-tu si long? dit la tante; tu l'as donc vue? Je m'en serais doutée.

— Pouvais-je la laisser dans la triste position où elle devait se trouver, sans savoir au moins de ses nouvelles? Puisque nous voilà tous d'accord, dit-il en pressant la main de son père, laissez-moi tout vous dire. Je ne voulais pas la voir, je

vous assure; mais, quand j'ai appris qu'elle était malade, qu'auriez-vous fait à ma place? Je n'ai pu résister au désir de lui porter quelques consolations.

— Et comment l'as-tu trouvée? dit le squire avec intérêt.

— A peine elle m'a reconnu; le délire de la fièvre a troublé ses idées; quelquefois elle se croit encore à Cumnor-Hall; et puis une lueur de raison lui revient, et, quand la réalité se présente à sa pensée, elle retombe dans des crises plus douloureuses.

— Pauvre enfant! dit Béatrix; mais que devons-nous faire?

— J'ai trouvé là le docteur Clark, continua Ronald, un excellent homme, ami de sa famille, et qui l'aime comme son enfant. Il m'a promis de venir ici me donner de ses nouvelles, car je ne voulais rien vous cacher. Je savais bien que vous voudriez sauver la pauvre malade, s'il est encore temps.

La conversation continua ainsi du meilleur accord entre les interlocuteurs; miss Béatrix faisait successivement les concessions les plus complètes,

au grand étonnement du squire qui avait envie de faire une croix à la cheminée.

On annonça le docteur ; Ronald alla au-devant de lui et le présenta à la famille, le priant de parler en toute liberté d'un sujet qui intéressait également tous les assistants.

Le docteur, avec lequel nous n'avons pas encore eu le temps de faire connaissance, puisqu'il n'a joué aucun rôle dans les événements rapides qui nous ont entraînés depuis les premières scènes de cette véridique histoire, le docteur était un de ces hommes qui honorent leur art et l'humanité. Il avait été le meilleur ami de lord Douglas, père de lady Clare. C'est à lui pour ainsi dire que le vieux lord l'avait confiée lorsqu'il quitta en toute hâte son pays pour conduire sa femme en Italie où elle mourut d'épuisement après une longue maladie. Depuis la mort de lord Douglas, le docteur était demeuré l'ami de la jeune héritière, et, bien que sa vie fût absorbée par la science et la charité, Clare pouvait compter sur lui en toute occasion. Si elle avait osé le consulter, il l'aurait sans doute retenue à Cumnor-Hall ; et c'est précisément pour ce motif qu'elle avait voulu fuir sans le voir, et que

l'arrivée de son docteur à Dunstan lui avait produit une si vive impression.

Le docteur, que nous avons laissé à Dunstan près du lit de la malade, l'observa longtemps avec la pénétration que donne une longue expérience. Il interrogea Jeannie, qui ne lui fit que des réponses évasives.

— C'est un cas fort singulier, dit le docteur qui appliquait à tous les *sujets* soumis à son examen sa curiosité scientifique. Ou elle ne vous a pas dit la vérité, ou vous ne me la dites pas; ce n'est pas le corps qui est malade, c'est la tête, et peut-être le cœur; pauvre enfant!

Lady Clare était étendue sur son lit dans l'insensibilité la plus absolue; sa respiration était à peine perceptible, et elle était aussi blanche que le linge sur lequel elle reposait. Le docteur, après avoir demandé à plusieurs reprises combien de temps avait duré la crise de la fièvre, et avoir pris la main inanimée de la malade, calcula la durée probable de la somnolence et de l'atonie qui, par réaction, devaient en être la conséquence.

— Elle est épuisée, dit-il; quelle belle léthargie! (En connaisseur, il admirait le mal.) La nuit

sera très-calme; elle ne s'éveillera que demain matin, et, selon toute apparence, nous aurons demain une meilleure journée.

Il fit encore quelques prescriptions, tira d'un nécessaire un flacon dont il recommanda de lui faire prendre quelques gouttes, si elle s'éveillait contre toute prévision, et il sortit à la hâte. Son premier soin fut d'aller rendre compte à Ronald de l'état de la malade, et c'est ainsi que nous venons de le voir faire son entrée au manoir de Maubray.

— Eh bien? dit Ronald avec inquiétude.

— La crise est passée, dit le docteur; mais il faut qu'elle ait été bien violente; le reste de la journée sera calme; je n'ai même aucune inquiétude pour la nuit. Nous verrons demain.

— Et que nous conseillez-vous, docteur? que pouvons-nous faire?

— Je vous le dirai tout à l'heure; mais j'avoue que son état est inexplicable pour moi qui la connais bien. Je ne lui ai jamais vu le délire, il faut qu'elle ait eu une terreur ou un grand chagrin; je ne puis le comprendre, puisque je vous vois en si parfait accord et que vos projets....

Ronald crut ne devoir entrer dans aucune explication, car il craignait de trahir un secret qui n'était pas le sien. Son père et, contre son habitude, miss Béatrix, imitèrent sa discrétion.

— Enfin, dit le docteur ne voulant pas insister, tout cela s'expliquera. Allons au plus pressé ; je ne vois qu'une chose à faire ; je ne dis pas que ce soit facile ; mais c'est peut-être le seul moyen de conjurer une crise qui pourrait être plus inquiétante demain.

— Parlez, docteur, dit Ronald, rien ne nous paraîtra difficile.

— Écoutez-moi bien, dit le docteur. Lady Clare est frappée de l'idée qu'elle est encore à Cumnor-Hall. Nous saurons plus tard ce qui a pu amener une telle perturbation dans son esprit ; mais, croyez-moi, il faut qu'elle soit aujourd'hui, aujourd'hui même, vous m'entendez bien, dans son château de Cumnor, qu'elle s'y retrouve dans sa vie calme, entourée des gens qui la servaient.

— Mais comment s'y prendre ? dit Ronald, comment la décider dans l'état où elle se trouve ?

— Eh ! nous ne la décidons pas ; nous faisons mieux : c'est un enlèvement ; cela vous concerne,

je pense ? Elle dort , du reste , et pour longtemps encore : nous en ferons ce que nous voudrons.

Ronald regardait son père et miss Béatrix pour savoir ce qu'ils en pensaient.

— Il me semble, dit le squire, que nous n'avons qu'à suivre les ordres du docteur.

— Et qui de nous doit vous accompagner ? demanda Ronald avec embarras.

Le docteur regarda les trois personnages , et , n'attendant pas , sans doute , grand secours du squire et de sa tante :

— Vous seul, dit-il ; nous aurons toujours assez de monde. Ma voiture nous attend.

Ronald serra la main de son père et partit.

— Ronald, dit la tante, tu ne me dis pas adieu ; on ne pense pas à tout.

Elle lui glissa dans la main la clef d'or de lady Clare ; et les voyageurs montèrent dans la voiture du docteur.

— Si nous allons de ce train , dit le docteur Clark , tandis que l'équipage glissait rapidement sous les arbres , nous serons bientôt à Dunstan , mais le trajet sera plus long de Dunstan à Cumnor , à moins que nous ne trouvions quelque expédient.

Nous verrons bien. En tous cas, sir Ronald, il vous sera difficile de rentrer ce soir au manoir de Maubray ; permettez-moi de vous offrir l'hospitalité dans mon modeste cottage, qui n'est pas éloigné de Cumnor, vous serez ainsi tout porté pour avoir des nouvelles demain matin.

Ronald remerciait à peine. Cette entreprise était pour lui si décisive ! Que devait-il résulter de cet enlèvement ? Que dirait Clare quand elle se réveillerait au château de Cumnor ?

Ils arrivèrent ainsi à Dunstan. La malade était toujours plongée dans un profond sommeil. Le docteur trouva que c'était pour le mieux ; il voulut d'abord faire construire un brancard avec des branches flexibles, lorsqu'il aperçut près de la maison un chariot très-bas et bien suspendu, qui lui parut remplir ses vues.

— Voilà mon affaire ! dit-il. Mettez-moi des rameaux bien doux au fond de cette voiture, garnissez de foin le tour des roues pour éviter le bruit.

— Bien !

— Maintenant, nous allons descendre notre voyageuse : si nous nous y prenons bien, elle ne s'éveillera pas, j'en réponds. Ah ! c'est toi, Gemmy ?

dit-il en apercevant le petit garçon, qui se tenait toujours près de la chambre de sa douce maîtresse ; tu viendras avec nous : elle t'aime bien, lady Clare ; il faut qu'elle voie demain ta bonne figure quand elle s'éveillera.

Le docteur, Jeannie, son mari Willie, sa fille Martha, c'était plus qu'il n'en fallait pour descendre le lit de la malade ; le docteur commandait l'expédition, et Ronald, qui y était plus intéressé que tout autre, attendait discrètement à la porte. On posa un matelas avec la plus grande précaution sur le fond de feuillage, et la malade y fut transportée comme une morte. On établit comme on put des rideaux pour la préserver de l'air et d'une lumière trop vive. L'équipage, trainé par un cheval bien doux, roula sans bruit, comme sur du velours, vers Cumnor-Hall.

Gemmy prit congé de son père et de ses sœurs, et monta avec sir Ronald dans la voiture du docteur. Quant à Jeannie, elle s'installa sur le chariot, aux pieds de Clare endormi pour la veiller pendant le chemin.

Nous ne dirons pas les émotions, les appréhensions de Ronald pendant ce long trajet. La pâleur

de lady Clare et le calme parfait de ses traits reposés augmentaient son idéale beauté ; le groupe silencieux ressemblait plus au convoi d'un ange qu'au cortège d'une fiancée. Cependant les deux voitures avançaient à travers bois et glissaient sur une charmante route couverte de gazon et de bruyères , et ils arrivèrent ainsi avant la fin du jour , sans encombres , à la grille de Cumnor-Hall.

Les domestiques se pressèrent à la rencontre du triste convoi qui leur ramenait la châtelaine de Cumnor dans un état si alarmant : l'inquiétude était peinte sur tous les visages. Le docteur fit un signe de la main.

— Silence, dit-il ; elle dort.

Et le lit de lady Clare fut transporté avec tant de précaution qu'on ne la vit pas faire un mouvement. Sa respiration était toujours calme et égale.

Alice était plus morte que vive. La grande responsabilité qui pesait sur elle lui ôtait la force de parler et d'agir. Il fallait cependant faire bonne contenance.

— Je ne trouve pas la clef, dit-elle à voix basse quand elle fut à la porte de la chambre.

— La voici, dit Ronald, qui n'osa même pas entrer.

Le docteur le retrouva dans le grand salon où sa tante avait fait le matin même une si étrange apparition.

— Elle est aussi bien qu'elle peut être, dit-il ; mais, écoutez : à présent, il faut tout me dire. Je n'ai pas voulu insister à Maubray ; mais, nous autres, nous ne voyons que les effets ; il ne faut pas qu'on nous cache les causes. Or la cause, ici, ce n'est pas un état maladif, c'est une commotion morale, un chagrin, un désespoir ; je n'en sais rien, mais vous devez bien en savoir quelque chose, ou tout au moins vous en douter.

— Oui, docteur, je comprends qu'il faut tout vous dire ; et, confidentiellement, voici comment les choses se sont passées.

Et il lui fit un récit de la visite de lady Clare à Maubray et de sa fuite à Dunstan.

— Comment, dit le docteur en l'interrompant ; ce n'est pas la fille de Douglas que nous venons de porter dans cette chambre ? Mais tout le monde perd donc la tête aujourd'hui !

A ce moment même arrivait la nourrice, cause

de tant de malheurs. Quand elle eut conté en larmoyant sa pitoyable histoire et les motifs qui l'avaient poussée à soutenir ce mensonge et ses repentirs, toutes choses dont nous ferons grâce au lecteur :

— Assez ! assez ! dit le docteur, tout est expliqué. Vous avez tourné la tête à cette enfant qui vous était confiée, vous l'avez perdue peut-être ! Or, dites-moi, quelqu'un ici connaît-il cette affaire ?

— Personne n'en a entendu un mot, dit Alice ; personne ne peut s'en douter.

Ronald ne pouvait contenir son indignation ; le docteur lui fit un signe et continua.

— Alice, vous avez mérité d'être chassée et punie. Nous verrons plus tard ce que nous ferons de vous ; vous paraissez comprendre aujourd'hui l'énormité de votre faute, essayez de la réparer. Demain matin, soyez près de votre maîtresse à l'heure accoutumée, et gardez-vous bien surtout de lui rappeler votre stupide mensonge, même pour le démentir, même pour en demander pardon. Si elle vous fait quelques questions à propos de ce qui s'est passé, n'ayez pas l'air de comprendre ; vous m'entendez bien ? Il faut que tout cela soit un *rêve*.

Du reste, je serai ici demain de bonne heure, sortez maintenant et souvenez-vous de ce que vous avez à faire.

— Eh bien, qu'en dites-vous ? dit le docteur à Ronald quand ils furent seuls.

— Ah ! docteur ! je serais le plus heureux des hommes si elle pouvait oublier ces trois derniers jours ; si vous pouviez lui faire comprendre que la fièvre peut donner de telles hallucinations ! Mais je crains que la mémoire ne lui revienne avec la raison, et que, malgré toutes les confessions d'Alice, elle ne soit poursuivie par un doute qui blessera sa fierté et fera le malheur de sa vie.

— Oui, dit le docteur, il peut bien y avoir quelque chose de fondé dans vos appréhensions ; mais attendez, ajouta-t-il en paraissant réfléchir ; je cherche dans ma mémoire si je n'ai pas quelque remède secret pour ce cas particulier... Oui, je pourrai vous servir, j'espère, continua-t-il en se levant et en lui prenant la main.

— Eh bien, il me semble que nous avons fini notre journée ; notre malade dort d'un bon sommeil ; acceptez-vous mon hospitalité ?

Sir Ronald remercia en disant qu'on lui avait

préparé une chambre dans la ferme-modèle , et que Gemmy allait venir le prendre. On se donna rendez-vous pour le lendemain matin : Ronald partit en donnant la main à Gemmy, et le docteur, après être remonté chez lady Clare, avoir donné ses ordres et fait toutes ses recommandations pour la nuit, regagna son habitation avec bon espoir de succès.

Le lendemain, Ronald , qui n'avait pu dormir, errait de bonne heure autour des hautes murailles de Cumnor-Hall. Il fit demander Alice ; il apprit que la nuit avait été très-calme, et il lui rappela les recommandations du docteur pour le moment du réveil.

— Pas de faiblesse, lui dit-il, pas de larmes ! le courage que vous avez eu pour le mal, il faut l'avoir pour le bien. C'est à vous de réparer le mal que vous avez fait.

Ronald ne pouvait tenir en place. Après être resté quelque temps au salon , en attendant avec anxiété le reveil de Clare , il se dirigea du côté de la fontaine ; il se reposa près de la source vive, il cueillit encore les rameaux verts de la vigne vierge qui, poussés par le vent du matin , semblaient se

présenter sous sa main pour lui rappeler le passé.

Cependant lady Clare était sortie doucement de ce lourd sommeil, les objets se présentaient d'abord confusément à ses regards; puis son intelligence lui revint tout à fait. Elle reconnut sa chambre de Cumnor-Hall et les femmes qui la servaient toujours, et Alice qui donnait ses ordres avec calme. Aucun désordre, aucun breuvage préparé, rien de cet appareil qui fait reconnaître une chambre de malade.

Elle regarda longtemps en réfléchissant, en cherchant dans ses souvenirs confus; elle semblait craindre de parler; elle voulut cependant s'assurer si elle était bien éveillée, ou si elle était encore sous l'empire d'un rêve. Un léger peignoir blanc était disposé près d'elle. Elle avança le bras, et une femme de chambre l'aida à s'habiller. Ses mouvements étaient lents, ses yeux un peu étonnés. Elle s'avança vers la fenêtre et reconnut son fidèle Gemmy qui courait devant le perron.

— C'est lui, dit-elle à voix basse, c'est bien lui !

Et elle appela :

— Gemmy, mon Gemmy, viens vite !

L'enfant n'attendait que ce mot pour monter ; il fut bientôt dans ses bras.

— C'est bien Gemmy ! dit-elle en lui prenant la main comme pour s'assurer que ce n'était pas un fantôme ; viens avec moi.

Et elle l'entraîna.

Le docteur avait bien recommandé qu'on lui laissât liberté entière de ses actions. En passant avec rapidité, elle se heurta légèrement contre la clef d'or.

— Cette clef encore ! dit-elle toute pensive.

Elle descendit avec Gemmy.

Ils marchaient lentement et sans parler ; avons-nous besoin de dire qu'elle allait à la fontaine de Cumnor ?

— Je vous attendais, dit Ronald en s'avancant et en lui prenant la main. Venez, Clare, je suis heureux.

— Vous êtes heureux, Ronald, vous ?

— Oui, Clare, je viens vous apprendre de bonnes nouvelles. Mon père veut vous avoir pour fille. Ma tante vous aimera comme elle aime son neveu Ronald ; nous ne ferons qu'une famille. Notre mariage se fera demain. Votre adorateur Norton ne

sera plus sur votre chemin ; il est bien loin. Trouvez-vous que j'ai bien employé mon temps depuis hier ?

— Depuis hier ! dit-elle.

Puis elle restait pensive ; puis, le faisant asseoir près d'elle, à la place même où nous les avons déjà vus si heureux et formant de si doux projets,

— Ronald, cher Ronald, lui dit-elle, parle-moi encore, j'ai besoin de t'entendre. Si tu savais ce que j'ai souffert ! Hier, dis-tu ?

Et elle tâchait de se souvenir.

— Console-toi, Clare, nos jours de malheur sont passés. Tu sais que mon père hésitait à me laisser accepter de toi de si grands biens ; mais je lui disais : Mon père, celle qui me donne son cœur, qui me donne sa vie, a bien le droit d'y joindre des domaines qui me touchent bien moins. Et puis, quand vous la connaîtrez, vous l'aimerez, car vous la trouverez aussi bonne que je la trouve belle. Je lui disais tout cela, Clare, et du fond du cœur. Je savais bien qu'il se laisserait toucher.

— Attends, Ronald ; tu parles trop vite. Je ne puis suivre tes idées... Tu dis que nous serons mariés demain ?

— Oui, dit Ronald, mon père et ma tante arrivent aujourd'hui, et nous attendons aussi le bon docteur Clark.

— Le docteur ? le docteur Clark, dites-vous, Ronald ? reprit Clare avec une grande émotion ; mais je suis donc malade ! Attendez. Qu'ai-je fait hier ? Oh ! oui, vous avez raison, je suis bien malade, cher Ronald, ajouta-t-elle en cherchant ses mots. Gemmy, Gemmy doit bien savoir... Non, je ne comprends plus... Ah ! c'est le docteur qui pourra m'expliquer ; allez vite...

Le docteur Clark arrivait précisément conduit par Gemmy. Et il entendit ces derniers mots de la pauvre Clare.

— Certainement, dit-il, je puis tout expliquer ; est-ce que je serais docteur sans cela, chère enfant ? Écoutez-moi bien : vous venez d'être malade ; vous avez peut-être fait quelque mauvais rêve qui vous revient un peu dans la tête ; c'est un cas qui se présente quelquefois, mais les suites ne sont pas dangereuses ; donnez-moi la main. Nous allons très-bien, ajouta-t-il après avoir compté attentivement les pulsations.

Et il laissa tomber le bras de la jeune fille.

— Quant à la pauvre tête, voici de quoi la guérir, car je fais tout ce qui concerne mon état.

Il tira lentement de son portefeuille une lettre un peu froissée qui paraissait écrite d'ancienne date et la mit dans la main de Clare, en regardant la jeune fille avec intention.

— Voyons, dit Ronald avec empressement.

— Vous êtes bien curieux, sir Ronald, reprit sérieusement le docteur ; est-ce que je vous ai appelé en consultation ? Lisez, lady Clare, et souvenez-vous que c'est un secret entre nous deux.

Elle ouvrit le papier sans paraître comprendre, le parcourut machinalement et reconnut cependant au bas de la page la signature de son père.

— Mon père ! dit-elle d'une voix éteinte.

— Eh bien, eh bien, ne vous ai-je pas dit que c'était pour vous seule ?...

.

Ici nous nous arrêtons dans une grande hésitation. Nous devrions peut-être imiter la discrétion du docteur ; car il s'agit d'une lettre bien confidentielle que la fille de lord Douglas doit *seule* connaître. Mais comment faire ? comment laisser

ignorer à nos lecteurs le secret qui , selon le docteur, doit si pleinement rassurer Clare , après que nous les avons inquiétés en leur racontant les douleurs de cette innocente jeune fille ? Nous en prenons donc la responsabilité.

Voici ce que disait cette lettre :

« Cher ami , milady est toujours souffrante , Clare est toujours belle : elle nous sourit dans son berceau et paraît nous reconnaître. Cette petite fleur de lis que vous m'avez fait remarquer à la place même où doit battre son cœur innocent s'est dessinée plus vive et plus visible ; ce sera l'emblème de sa pureté. J'ai confié mon enfant, comme je vous l'ai dit, à une bonne fermière de Lochleven que vous connaissez, Alicé Smith. Je suis obligé de suivre votre conseil sans retard ; je pars pour l'Italie avec ma pauvre femme, qui espère quelque soulagement de ce voyage. Je vous recommande notre enfant, notre cher ange ; car cette séparation est cruelle. Nous vous ferons connaître notre résidence, et nous correspondrons souvent avec vous. Je compte sur vous, mon ami, comme, de votre

côté, vous pouvez compter sur votre ami le plus dévoué.

« Lord DOUGLAS. »

Clare relut deux fois cette lettre avec grande attention ; elle regarda Ronald, et puis elle se jeta en rougissant et en pleurant dans les bras du docteur.

— Bravo, dit le docteur en riant ; est-ce que le remède agit déjà ? Vous êtes guérie, mon enfant ! La belle chose que la médecine !

— Comment, dit Ronald bien surpris, m'expliquerez-vous ?...

— Encore ! dit le docteur, vous manquez à nos conditions, sir Ronald.

Lady Clare, qui commençait à reprendre ses belles couleurs, s'avança vers Ronald et lui abandonna ses deux mains.

— Demain ! lui dit-elle à voix basse.

Et, comme ils ne pouvaient guère s'embrasser, bien que Ronald en eût peut-être bonne envie, ce fut Gemmy, qui se trouvait là, qui paya pour tous.

Lady Clare le serrait dans ses bras et baisait ses bonnes joues, et Ronald, l'attirant ensuite, reprenait ses baisers aux mêmes places. C'est encore un moyen pour ceux qui ne peuvent mieux faire.

Voilà nos gens rejoints, et je laisse à juger
De combien de plaisirs ils payèrent leurs peines.

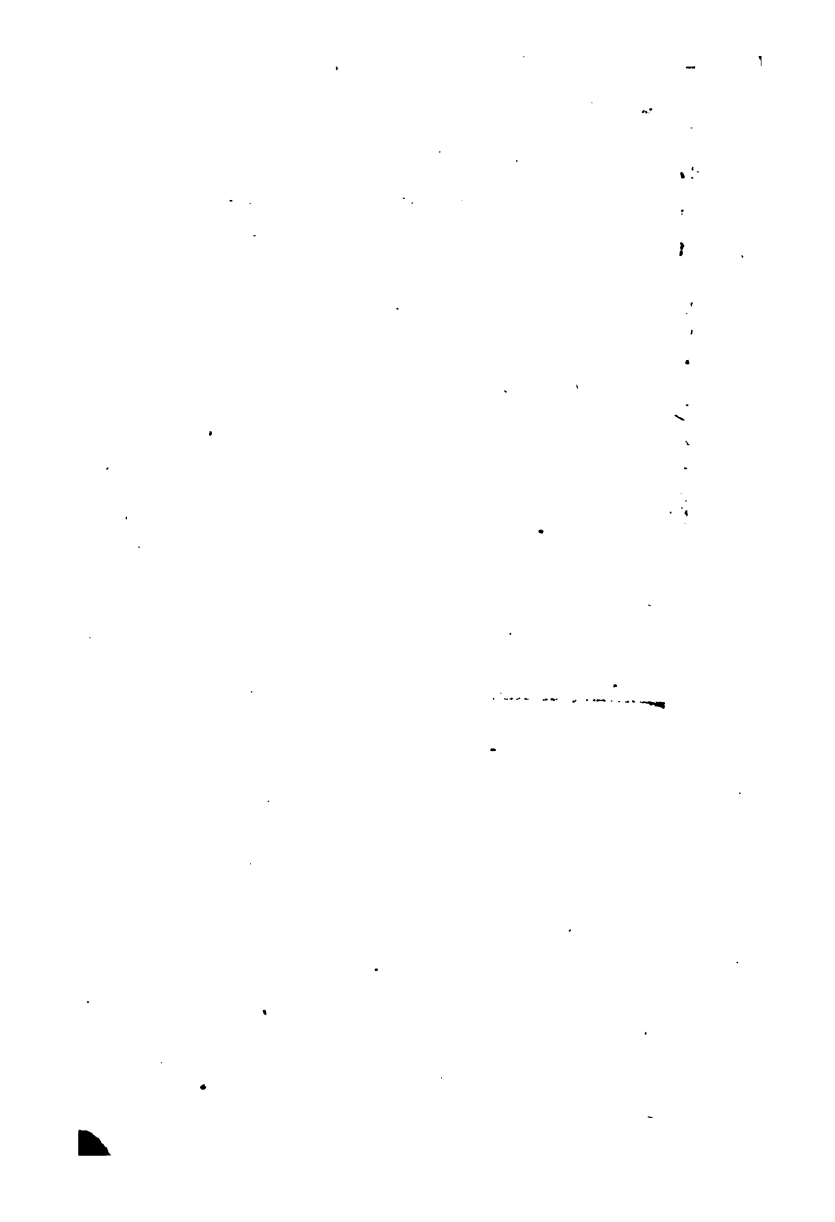
Ainsi finit la fable des *Deux Pigeons* ; et, tout considéré, nous finirons de même ; car, en voyant les deux amis délivrés de toute inquiétude et voguant à pleines voiles vers la haute mer du bonheur, nous n'avons pas à les conduire plus loin ; et nous leur souhaitons bon voyage.

.

Nous laisserons donc l'imagination du lecteur se figurer l'arrivée du bon squire et de sa sœur, les surprises, les malentendus, les explications, les réconciliations, la clémence des gens heureux, le mariage aux flambeaux dans la chapelle du château, les noces et festins et toutes les magnifi-

cences que l'héritière de Cumnor put prodiguer en un jour de gala pour fêter, comme on disait autrefois, le *choisi de son cœur*.

FIN



TABLE

ENVOI.	1
I. TOUT OU RIEN.	3
II. POURQUOI.	13
III. UN CONSEIL D'AMI.	19
IV. MENSONGE.	29
V. L'ENFANT VOLÉ.	57
VI. LA FONTAINE DE CUNNOR.	41
VII. LE LIS BRISÉ.	47
VIII. GEMMY.	55
IX. LE DÉPART.	65
X. SURPRISE.	69
XI. LE MANOIR DE MAUBRAY.	79
XII. TANTE BÉATRIX.	89
XIII. SCÈNE DE FAMILLE.	95

XIV. LA CLEF D'OR.	106
XV. UN VOLEUR DE GRAND CHEMIN.	115
XVI. LA FERME DE DUNSTAN.	123
XVII. JEANNIE.	139
XVIII. LE DÉLIRE.	149
XIX. LE CHATEAU DE NORTON.	161
XX. UNE ENTRÉE MANQUÉE.	175
XXI. LA RECETTE DU DOCTEUR.	195





